

**CORINNE OU  
L'ITALIE. PAR  
M.ME DE STAEL-  
HOLSTEIN. TOME  
PREMIER...**

---



NAZIONALE

FONDO  
DORIA

I

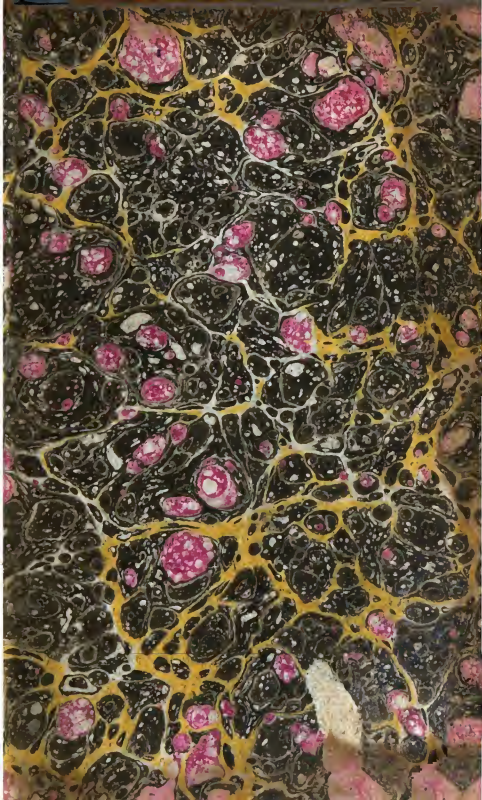
614

NAPOLI

VITTORIO EM. III

BIBLIOTECA













**CORINNE**

**OU**

**L'ITALIE.**

---

**DE L'IMPRIMERIE DE J.-B. IMBERT,**  
**RUE DE LA VIEILLE-MONNAIE, N<sup>O</sup>. 12.**

---





*Alors elle le lui montra de sa main mourante  
et son dernier soupir fit retomber cette main .*

# CORINNE

OU

## L'ITALIE.

PAR M<sup>me</sup>. DE STAËL-HOLSTEIN.

---

. . . . . Udrallo il bel paese,  
Ch' Apennin parte, e 'l mar circonda e l'Alpe.  
PÉTRARQUE.

---

NOUVELLE ÉDITION, REVUE ET CORRIGÉE.

TOME QUATRIÈME.

PARIS.

LEDENTU, Libraire, quai des Augustins,  
n<sup>o</sup>. 31; et passage Feydeau, n<sup>o</sup>. 28.

H. NICOLLE, Libraire, rue de Seine, n<sup>o</sup>. 12.

1819.

960922

FONDO DORIA I, 614<sup>(4)</sup>





# CORINNE

OU

## L'ITALIE.

---

### CHAPITRE IV.

---

**O**SWALD, pendant les premiers jours de son voyage, fut prêt vingt fois à retourner pour rejoindre Corinne; mais les motifs qui l'entraînaient triomphèrent de ce désir. C'est un pas solennel de fait dans l'amour que de l'avoir vaincu une fois; le prestige de sa toute-puissance est fini.

En approchant de l'Angleterre, tous les souvenirs de la patrie rentrèrent dans l'âme d'Oswald; l'année qu'il venait de passer en Italie n'était en relation avec aucune autre époque de sa vie. C'était comme une apparition brillante

qui avait frappé son imagination , mais n'avait pu changer entièrement les opinions ni les goûts dont son existence s'était composée jusqu'alors. Il se retrouvait lui-même ; et , bien que le regret d'être séparé de Corinne l'empêchât d'éprouver aucune impression de bonheur , il reprenait pourtant une sorte de fixité dans les idées , que le vague enivrant des beaux-arts et de l'Italie avait fait disparaître. Dès qu'il eut mis le pied sur la terre d'Angleterre , il fut frappé de l'ordre et de l'aisance , de la richesse et de l'industrie qui s'offraient à ses regards ; les penchans , les habitudes , les goûts nés avec lui se réveillèrent avec plus de force que jamais. Dans ce pays où les hommes ont tant de dignité , et les femmes tant de modestie , où le bonheur domestique est le lien du bonheur public , Oswald pensait à l'Italie pour la plaindre. Il lui semblait que dans sa patrie la raison humaine était partout noblement empreinte , tandis qu'en Italie les institutions et l'état social ne rappe-

laient, à beaucoup d'égards, que la confusion, la faiblesse et l'ignorance. Les tableaux séduisans, les impressions poétiques, faisaient place dans son cœur au profond sentiment de la liberté et de la morale; et, bien qu'il chérît toujours Corinné, il la blâmait doucement de s'être ennuyée de vivre dans une contrée qu'il trouvait si noble et si sage. Enfin, s'il avait passé d'un pays où l'imagination est divinisée, dans un pays aride et frivole, tous ses souvenirs, toute son âme l'auraient vivement ramené vers l'Italie; mais il échangeait le désir indéfini d'un bonheur romanesque contre l'orgueil des vrais biens de la vie, l'indépendance et la sécurité; il rentrait dans l'existence qui convient aux hommes, l'action avec un but. La rêverie est plutôt le partage des femmes, de ces êtres faibles et résignés dès leur naissance: l'homme veut obtenir ce qu'il souhaite, et l'habitude du courage, le sentiment de la force l'irritent contre sa

destinée , s'il ne parvient pas à la diriger selon son gré.

Oswald , en arrivant à Londres , retrouva ses amis d'enfance. Il entendit parler cette langue forte et serrée , qui semble indiquer bien plus de sentimens encore qu'elle n'en exprime ; il revit ces physionomies sérieuses qui se développent tout à coup quand des affections profondes triomphent de leur réserve habituelle ; il retrouva le plaisir de faire des découvertes dans les cœurs qui se révèlent par degrés aux regards observateurs ; enfin il se sentit dans sa patrie , et ceux qui n'en sont jamais sortis ignorent par combien de liens elle nous est chère. Cependant Oswald ne séparait le souvenir de Corinne d'aucune des impressions qu'il recevait ; et comme il se rattachait plus que jamais à l'Angleterre , et se sentait beaucoup d'éloignement pour la quitter de nouveau , toutes ses réflexions le ramenaient à la résolution d'épouser Corinne et de se fixer en Ecosse avec elle.

Il était impatient de s'embarquer pour revenir plus vite, lorsque l'ordre arriva de suspendre le départ de l'expédition dont son régiment faisait partie ; mais on annonçait en même temps que d'un jour à l'autre ce retard pourrait cesser, et l'incertitude à cet égard était telle qu'aucun officier ne pouvait disposer de quinze jours. Cette situation rendait lord Nelvil très-malheureux. Il souffrait cruellement d'être séparé de Corinne, de n'avoir ni le temps ni la liberté nécessaires pour former ou pour suivre aucun plan stable. Il passa six semaines à Londres sans aller dans le monde, uniquement occupé du moment où il pourrait revoir Corinne, et souffrant beaucoup du temps qu'il était obligé de perdre loin d'elle. Enfin, il résolut d'employer ces jours d'attente à se rendre dans le Northumberland pour y voir lady Edgermond, et la déterminer à reconnaître authentiquement que Corinne était la fille de lord Edgermond, et que le bruit de sa mort s'était fausse-

ment répandu : ses amis lui montrèrent les papiers publics où l'on avait mis des insinuations très-défavorables sur l'existence de Corinne, et il se sentit un ardent désir de lui rendre et le rang et la considération qui lui étaient dus.

---

## CHAPITRE V.

---

OSWALD partit pour la terre de lady Edgermond. Il pensait avec émotion qu'il allait voir le séjour où Corinne avait passé tant d'années. Il sentait aussi quelque embarras pour la nécessité de faire comprendre à lady Edgermond qu'il était résolu à renoncer à sa fille ; et le mélange de ces divers sentimens l'agitait et le faisait rêver. Les lieux qu'il voyait en avançant vers le nord de l'Angleterre lui rappelaient toujours plus l'Ecosse, et le souvenir de son père, sans cesse présent à sa mémoire, pénétrait encore plus avant dans son

cœur. Lorsqu'il arriva chez lady Edgermond, il fut frappé du bon goût qui régnait dans l'arrangement du jardin et du château; et comme la maîtresse de la maison n'était pas encore prête pour le recevoir, il se promena dans le parc et aperçut de loin, à travers les feuilles, une jeune personne de la taille la plus élégante, avec des cheveux blonds d'une admirable beauté, qui étaient à peine retenus par son chapeau. Elle lisait avec beaucoup de recueillement. Oswald la reconnut pour Lucile, bien qu'il ne l'eût pas vue depuis trois ans, et qu'ayant passé, dans cet intervalle, de l'enfance à la jeunesse, elle fût étonnamment embellie. Il s'approcha d'elle, la salua, et oubliant qu'il était en Angleterre, il voulut lui prendre la main pour la baiser respectueusement, selon l'usage d'Italie; la jeune personne recula deux pas, rougit extrêmement, lui fit une profonde révérence, et lui dit: — Monsieur, je vais prévenir ma mère

que vous désirez la voir , — et s'éloigna. Lord Nelvil resta frappé de cet air imposant et modeste , et de cette figure vraiment angélique.

C'était Lucile qui entraît à peine dans sa seizième année. Ses traits étaient d'une délicatesse remarquable : sa taille était presque trop élancée , car un peu de faiblesse se faisait remarquer dans sa démarche ; son teint était d'une admirable beauté , et la pâleur et la rougeur s'y succédaient en un instant. Ses yeux bleus étaient si souvent baissés , que sa physionomie consistait surtout dans cette délicatesse de teint , qui trahissait à son insu les émotions que sa profonde réserve cachait de toute autre manière. Oswald , depuis qu'il voyageait dans le midi , avait perdu l'idée d'une telle figure et d'une telle expression. Il fut saisi d'un sentiment de respect ; il se reprocha vivement de l'avoir abordée avec une sorte de familiarité : et regagnant le château , lorsqu'il vit que Lucile y était entrée ,



il rêvait à la pureté céleste d'une jeune fille qui ne s'est jamais éloignée de sa mère, et ne connaît de la vie que la tendresse filiale.

Lady Edgermond était seule quand elle reçut lord Nelvil : il l'avait vue deux fois avec son père quelques années auparavant, mais il l'avait très-peu remarquée alors ; il l'observa cette fois avec attention, pour la comparer au portrait que Corinne lui en avait fait ; il le trouva vrai, à beaucoup d'égards ; mais cependant il lui sembla qu'il y avait dans les regards de lady Edgermond plus de sensibilité que Corinne ne lui en attribuait, et il pensa qu'elle n'avait pas aussi bien que lui l'habitude de deviner les physionomies contenues. Son premier intérêt auprès de lady Edgermond était de la décider à reconnaître Corinne, en annulant tout ce qu'on avait arrangé pour la faire croire morte ; il commença l'entretien en parlant de l'Italie et du plaisir qu'il y avait trouvé. — C'est un

séjour amusant pour un homme , répondit lady Edgermond ; mais je serais bien fâchée qu'une femme qui m'intéressât pût s'y plaire long-temps. — J'y ai pourtant trouvé , répondit lord Nelvil déjà blessé de cette insinuation , la femme la plus distinguée que j'aie connue en ma vie. — Cela se peut sous les rapports de l'esprit , reprit lady Edgermond ; mais un honnête homme cherche d'autres qualités que celles-là dans la compagnie de sa vie. — Et il les trouve aussi , interrompit Oswald avec chaleur. — Il allait continuer et prononcer clairement ce qui n'était qu'indiqué de part et d'autre ; mais Lucile entra et s'approcha de l'oreille de sa mère pour lui parler. — Non , ma fille , répondit tout haut lady Edgermond , vous ne pouvez aller chez votre cousine aujourd'hui ; il faut dîner ici avec lord Nelvil. — Lucile , à ces mots , rougit plus vivement encore que dans le jardin , puis s'assit à côté de sa mère , et prit sur la table un ouvrage de bro-

derie dont elle s'occupa , sans jamais lever les yeux , ni se mêler de la conversation.

Lord Nelvil fut presque impatienté de cette conduite , car il était vraisemblable que Lucile n'ignorait pas qu'il avait été question de leur union ; et quoique la figure ravissante de Lucile le frappât toujours plus , il se rappela tout ce que Corinne lui avait dit sur l'effet probable de l'éducation sévère que lady Edgermond donnait à sa fille. En Angleterre en général , les jeunes filles ont plus de liberté que les femmes mariées ; et la raison comme la morale expliquent cet usage ; mais lady Edgermond y dérogeait , non pour les femmes mariées , mais pour les jeunes personnes : elle était d'avis que dans toutes les situations , la plus rigoureuse réserve convenait aux femmes. Lord Nelvil voulait déclarer à lady Edgermond ses intentions relativement à Corinne dès qu'il se trouverait encore une fois seul avec elle ; mais Lucile ne s'en

alla point, et lady Edgermond soutint, jusqu'au dîner, l'entretien sur divers sujets, avec une raison simple et ferme qui inspira du respect à lord Nelvil. Il aurait voulu combattre des opinions si arrêtées sur tous les points, et qui souvent n'étaient pas d'accord avec les siennes; mais il sentait que s'il disait un mot à lady Edgermond qui ne fût pas dans le sens de ses idées, il lui donnerait une opinion de lui que rien ne pourrait effacer, et il hésitait à ce premier pas, tout à fait irréparable auprès d'une personne qui n'admettait point de nuances ni d'exceptions, et jugeait tout par des règles générales et positives.

• On annonça que le dîner était servi. Lucile s'approcha de sa mère pour lui donner le bras. Oswald observa alors que lady Edgermond marchait avec une grande difficulté. — J'ai, dit-elle à lord Nelvil, une maladie très-douloureuse, et peut-être mortelle. — Lucile pâlit à ces mots. Lady Edgermond le remar-

qua , et reprit avec douceur : — Les soins de ma fille , néanmoins , m'ont déjà sauvé la vie une fois , et me la sauveront peut-être encore long-temps. — Lucile baissa la tête pour que son attendrissement ne fût pas observé. Quand elle la releva , ses yeux étaient encore humides de pleurs , mais elle n'avait pas osé seulement prendre la main de sa mère ; tout s'était passé dans le fond de son cœur , et elle n'avait songé aux autres que pour leur cacher ce qu'elle éprouvait. Cependant Oswald était profondément ému par cette réserve , par cette contrainte ; et son imagination , naguère ébranlée par l'éloquence et la passion , se plaisait à contempler le tableau de l'innocence , et croyait voir autour de Lucile je ne sais quel nuage modeste qui reposait délicieusement les regards.

Pendant le dîner , Lucile voulant épargner les moindres fatigues à sa mère , servait tout avec un soin continu , et lord Nelvil entendit le son de

sa voix seulement quand elle lui offrait les différens mets ; mais ces paroles insignifiantes étaient prononcées avec une douceur enchanteresse , et lord Nelvil se demandait comment il était possible que les mouvemens les plus simples et les mots les plus communs pussent révéler toute une âme. — Il faut, se répétait-il à lui-même, ou le génie de Corinne , qui dépasse tout ce que l'imagination peut désirer , ou ces voiles mystérieux du silence et de la modestie qui permettent à chaque homme de supposer les vertus et les sentimens qu'il souhaite. — Lady Edgermond et sa fille se levèrent de table , et lord Nelvil voulut les suivre ; mais lady Edgermond était si scrupuleusement fidèle à l'habitude de sortir au dessert , qu'elle lui dit de rester à table , jusqu'à ce qu'elle et sa fille eussent préparé le thé dans le salon , et lord Nelvil les rejoignit un quart d'heure après. La soirée se passa sans qu'il pût être un moment seul avec lady Edgermond , car Lucile ne la quitta

pas. Il ne savait ce qu'il devait faire, et il allait partir pour la ville voisine, se proposant de revenir le lendemain parler à lady Edgermond, lorsqu'elle lui offrit de demeurer chez elle cette nuit. Il accepta tout de suite, sans y attacher aucune importance, et néanmoins il se repentit ensuite de l'avoir fait, parce qu'il crut remarquer dans les regards de lady Edgermond qu'elle considérait ce consentement comme une raison de croire qu'il pensait encore à sa fille. Ce fut un motif de plus pour le décider à lui demander, dès ce moment, un entretien qu'elle désigna pour la matinée du jour suivant.

Lady Edgermond se fit porter dans son jardin. Oswald s'offrait pour l'aider à faire quelques pas. Lady Edgermond le regarda fixement, puis elle dit : — Je le veux bien. — Lucile lui remit le bras de sa mère, et lui dit à voix très-basse, dans la crainte que sa mère ne l'entendit : — Milord, marchez doucement. — Lord Nelvil tressaillit à ces

mots dits en secret. C'est ainsi qu'une parole sensible aurait pu lui être adressée par cette figure angélique qui ne semblait pas faite pour les affections de la terre. Oswald ne crut pas que son émotion en cet instant fût une offense pour Corinne ; il lui sembla que c'était seulement un hommage à la pureté céleste de Lucile. Ils rentrèrent au moment de la prière du soir, que lady Edgermond faisait chaque jour dans sa maison avec tous ses domestiques réunis. Ils étaient rassemblés dans la grande salle d'en bas. La plupart d'entre eux étaient infirmes et vieux ; ils avaient servi le père de lady Edgermond et celui de son époux. Oswald fut vivement touché par ce spectacle, qui lui rappelait ce qu'il avait souvent vu dans la maison paternelle. Tout le monde se mit à genoux, excepté lady Edgermond, que sa maladie en empêchait, mais qui joignit les mains, et baissa les yeux avec un recueillement respectable.

Lucile était à genoux à côté de sa



mère, et c'était elle qui était chargée de la lecture. Ce fut d'abord un chapitre de l'évangile, et puis une prière adaptée à la vie rurale et domestique. Cette prière était composée par lady Edgermond, et il y avait dans les expressions une sorte de sévérité qui contrastait avec le son de voix doux et timide de sa fille qui les lisait; mais cette sévérité même augmenta l'effet des dernières paroles que Lucile prononça en tremblant. Après avoir prié pour les domestiques de la maison, pour les parens, pour le roi, pour la patrie, il y avait :  
« Fais-nous aussi la grâce, ô mon  
» Dieu ! que la jeune fille de cette mai-  
» son vive et meure sans que son âme  
» ait été souillée par une seule pensée,  
» par un seul sentiment qui ne soit pas  
» conforme à ses devoirs ; et que sa  
» mère, qui doit bientôt retourner près  
» de toi, puisse obtenir le pardon de  
» ses propres fautes au nom des vertus  
» de son unique enfant. »

Lucile répétait tous les jours cette

prière ; mais ce soir-là , en présence d'Oswald , elle fut plus touchée que de coutume , et des larmes tombèrent de ses yeux avant qu'elle en eût fini la lecture , et qu'elle pût , couvrant son visage de ses mains , dérober ses pleurs à tous les regards. Mais Oswald les avait vu couler , et un attendrissement mêlé de respect remplissait son cœur ; il contemplait cet air de jeunesse , qui tenait de si près à l'enfance , ce regard qui semblait conserver encore le souvenir récent du ciel. Un visage aussi charmant , au milieu de ces visages qui peignaient tous la vieillesse ou la maladie , semblait l'image de la pitié divine. Lord Nelvil réfléchissait à cette vie si austère et si retirée que Lucile avait menée , à cette beauté sans pareille , privée ainsi de tous les plaisirs , comme de tous les honneurs du monde , et son âme fut pénétrée de l'émotion la plus pure. La mère aussi de Lucile méritait le respect , et l'obtenait. C'était une personne plus sévère encore pour elle-même que pour

les autres. Les bornes de son esprit devaient être attribuées plutôt à l'extrême rigueur de ses principes, qu'à un défaut d'intelligence naturelle ; au milieu de tous les liens qu'elle s'était imposés, de toute sa roideur acquise et naturelle, il y avait une passion pour sa fille d'autant plus profonde, que l'âpreté de son caractère venait d'une sensibilité réprimée, et donnait une nouvelle force à l'unique affection qu'elle n'avait pas étouffée.

A dix heures du soir le plus profond silence régnait dans la maison. Oswald put réfléchir à son aise sur la journée qui venait de se passer. Il ne s'avouait point à lui-même que Lucile avait fait impression sur son cœur. Peut-être cela n'était-il pas même encore vrai ; mais bien que Corinne enchantât l'imagination de mille manières, il y avait pourtant un genre d'idées, un son musical, s'il est permis de s'exprimer ainsi, qui ne s'accordait qu'avec Lucile. Les images du bonheur domestique s'unissaient

plus facilement à la retraite de Northumberland, qu'au char triomphant de Corinne; enfin Oswald ne pouvait se dissimuler que Lucile était la femme que son père aurait choisie pour lui; mais il aimait Corinne; mais il en était aimé; il avait fait serment de ne jamais former d'autres liens; c'en était assez pour persister dans le dessein de déclarer le lendemain à lady Edgermond, qu'il voulait épouser Corinne. Il s'endormit en pensant à l'Italie; et néanmoins, pendant son sommeil, il crut voir Lucile qui passait légèrement devant lui sous la forme d'un ange: il se réveilla, et voulut écarter ce songe; mais le même songe revint encore, et la dernière fois qu'il s'offrit à lui, cette figure parut s'envoler; il se réveilla de nouveau, regrettant cette fois de ne pouvoir retenir l'objet qui disparaissait à ses yeux. Le jour commençait alors à paraître; Oswald descendit pour se promener.

---

CHAPITRE VI.

---

**L**E soleil venait de se lever, et lord Nelvil croyait que personne n'était encore éveillé dans la maison. Il se trompait : Lucile dessinait déjà sur le balcon. Ses cheveux qu'elle n'avait point encore rattachés, étaient soulevés par le vent. Elle ressemblait ainsi au songe de lord Nelvil, et il fut un moment ému en la voyant, comme par une apparition surnaturelle. Mais il eut honte bientôt après d'être troublé à ce point par une circonstance si simple. Il resta quelque temps devant ce balcon. Il salua Lucile ; mais il ne put être remarqué, car elle ne détournait point les yeux de son travail. Il continua sa promenade, et il eût alors souhaité, plus que jamais, de voir Corinne, pour qu'elle dissipât les impressions vagues qu'il ne pouvait s'expliquer : Lucile lui plaisait comme le

mystère , comme l'inconnu ; il aurait désiré que l'éclat du génie de Corinne fît disparaître cette image légère qui prenait successivement toutes les formes à ses yeux.

Il revint au salon , et il y trouva Lucile qui plaçait le dessin quelle venait de faire dans un petit cadre brun , en face de la table à thé de sa mère. Oswald vit ce dessin ; ce n'était qu'une rose blanche sur sa tige , mais dessinée avec une grâce parfaite. — Vous savez donc peindre ? dit Oswald à Lucile. — Non , milord , je ne sais absolument qu'imiter les fleurs , et encore les plus faciles de toutes : il n'y a pas de maître ici , et le peu que j'ai appris , je le dois à une sœur qui m'a donné des leçons. — En prononçant ces mots , elle soupira. Lord Nelvil rougit beaucoup , et lui dit : — Et cette sœur , qu'est-elle devenue ? — Elle ne vit plus , reprit Lucile , mais je la regretterai toujours. — Oswald comprit que Lucile était trompée , comme le reste du monde , sur le sort de sa sœur ;

*je la regretterai toujours*, lui parut révéler un aimable caractère, et il en fut attendri. Lucile allait se retirer, s'apercevant tout à coup qu'elle était seule avec lord Nelvil, lorsque lady Edgermond entra. Elle regarda sa fille avec étonnement et sévérité tout à la fois, et lui fit signe de sortir. Ce regard avertit Oswald de ce qu'il n'avait pas remarqué, c'est que Lucile avait fait quelque chose de fort extraordinaire, selon ses habitudes, en restant avec lui quelques minutes sans sa mère; et il en fut touché, comme il l'aurait été d'un témoignage d'intérêt très-marquant donné par une autre.

Lady Edgermond s'assit, et renvoya ses gens qui l'avaient soutenue jusqu'à son fauteuil. Elle était pâle, et ses lèvres tremblaient en offrant une tasse de thé à lord Nelvil. Il observa cette agitation, et l'embarras qu'il éprouvait lui-même s'en accrut. Cependant, animé par le désir de rendre service à celle qu'il aimait, il commença l'entretien.

— Madame, dit-il à lady Edgermond, j'ai beaucoup vu en Italie une femme qui vous intéresse particulièrement. — Je ne le crois pas, répondit lady Edgermond avec sécheresse, car personne ne m'intéresse dans ce pays-là. — J'imaginai cependant, continua lord Nelvil, que la fille de votre époux avait des droits sur votre affection. — Si la fille de mon époux, reprit lady Edgermond, était une personne indifférente à ses devoirs comme à sa considération, je ne lui souhaiterais sûrement pas du mal, mais je serais bien aise de n'en jamais entendre parler. — Et si cette fille abandonnée par vous, madame, reprit Oswald avec chaleur, était la femme du monde la plus justement célèbre par ses admirables talens en tout genre, la dédaigneriez-vous toujours? — Egale-ment, reprit lady Edgermond; je ne fais aucun cas des talens qui détournent une femme de ses véritables devoirs. Il y a des actrices, des musiciens, des artistes enfin pour amuser le monde; mais pour



des femmes de notre rang, la seule destinée convenable, c'est de se consacrer à son époux et de bien élever ses enfans. — Quoi ! reprit lord Nelvil, ces talens, qui viennent de l'âme, et ne peuvent exister sans le caractère le plus élevé, sans le cœur le plus sensible, ces talens qui sont unis à la bonté la plus touchante, au cœur le plus généreux, vous les blâmeriez, parce qu'ils étendent la pensée, parce qu'ils donnent à la vertu même un empire plus vaste, une influence plus générale? — A la vertu ? reprit lady Edgermond, avec un sourire amer ; je ne sais pas bien ce que vous entendez par ce mot ainsi appliqué. La vertu d'une personne qui s'est enfuie de la maison paternelle, la vertu d'une personne qui s'est établie en Italie, menant la vie la plus indépendante, recevant tous les hommages, pour ne rien dire de plus, donnant un exemple plus pernicieux encore pour les autres que pour elle-même, abdiquant son rang, sa famille, le propre nom de son père...

— Madame, interrompit Oswald, c'est un sacrifice généreux qu'elle a fait à vos désirs, à votre fille; elle a craint de vous nuire en conservant votre nom.....

— Elle l'a craint? s'écria lady Edgermond; elle sentait donc qu'elle le déshonorait? — C'en est trop, interrompit Oswald avec violence, Corinne Edgermond sera bientôt lady Nelvil, et nous verrons alors, madame, si vous rougirez de reconnaître en elle la fille de votre époux! Vous confondez dans les règles vulgaires une personne douée comme aucune femme ne l'a jamais été; un ange d'esprit et de bonté, un génie admirable, et néanmoins un caractère sensible et timide, une imagination sublime, une générosité sans bornes; une personne qui peut avoir eu des torts, parce qu'une supériorité si étonnante ne s'accorde pas toujours avec la vie commune, mais qui possède une âme si belle, qu'elle est au-dessus de ses fautes, et qu'une seule de ses actions ou de ses paroles les efface toutes. Elle honore

celui qu'elle choisit pour son protecteur, plus que ne pourrait le faire la reine du monde en se désignant un époux. — Vous pourrez peut-être, milord, répondit lady Edgermond, en faisant effort sur elle-même pour se contenir, accuser les bornes de mon esprit, mais il n'y a rien dans tout ce que vous venez de me dire qui soit à ma portée. Je n'entends par moralité que l'exacte observation des règles établies : hors de là, je ne comprends que des qualités mal employées, qui méritent tout au plus de la pitié. — Le monde eût été bien aride, madame, répondit Oswald, si l'on n'avait jamais conçu ni le génie, ni l'enthousiasme, et qu'on eût fait de la nature humaine une chose si réglée et si monotone. Mais, sans continuer davantage une inutile discussion, je viens vous demander formellement si vous ne reconnaîtrez pas pour votre belle-fille miss Edgermond, lorsqu'elle sera lady Nelvil ? — Encore moins, reprit lady Edgermond ; car je dois à la mémoire

de votre père d'empêcher, si je le puis, l'union la plus funeste. — Comment mon père ? dit Oswald, que ce nom troublait toujours. — Ignorez-vous, continua lady Edgermond, qu'il refusa la main de miss Edgermond pour vous, lorsqu'elle n'avait encore fait aucune faute, lorsqu'il prévoyait seulement, avec la sagacité parfaite qui le caractérisait, ce qu'elle serait un jour ? — Quoi ! vous savez..... — La lettre de votre père à milord Edgermond, sur ce sujet, est entre les mains de M. Dickson, son ancien ami, interrompit lady Edgermond ; je la lui ai remise quand j'ai su vos relations avec Coriune en Italie, afin qu'il vous la fit lire à votre retour ; il ne me convenait pas de m'en charger.

Oswald se tut quelques instans, puis il reprit : — Ce que je vous demande, madame, c'est ce qui est juste, c'est ce que vous vous devez à vous-même ; détruisez les bruits que vous avez accrédités sur la mort de votre belle-fille, et reconnaissez-la honorablement pour ce

qu'elle est, pour la fille de lord Edgermond. — Je ne veux contribuer en aucune manière, répondit lady Edgermond, au malheur de votre vie; et si l'existence actuelle de Corinne, cette existence sans nom et sans appui, peut être cause que vous ne l'épousiez point, Dieu et votre père me préservent d'éloigner cet obstacle! — Madame, répondit lord Nelvil, le malheur de Corinne serait un lien de plus entre elle et moi. — Eh bien! reprit lady Edgermond avec une vivacité à laquelle elle ne s'était jamais livrée, et qui venait sans doute du regret qu'elle éprouvait en perdant pour sa fille un époux qui lui convenait à tant d'égards; hé bien! continua-t-elle, rendez-vous donc malheureux tous les deux; car elle aussi le sera: ce pays lui est odieux; elle ne peut se plier à nos mœurs, à notre vie sévère. Il lui faut un théâtre où elle puisse montrer tous ces talens que vous prizez tant, qui rendent la vie si difficile. Vous la verrez s'ennuyer dans ce

pays, désirer de retourner en Italie ; elle vous y entraînera : vous quitterez vos amis, votre patrie, celle de votre père, pour une étrangère aimable, j'y consens, mais qui vous oublierait si vous le vouliez, car il n'y a rien de plus mobile que ces têtes exaltées. Les profondes douleurs ne sont faites que pour ce que vous appelez les femmes médiocres, c'est-à-dire, celles qui ne vivent que pour leur époux et leurs enfans. — La violence du mouvement qui avait fait parler lady Edgermond, elle qui, toujours habituée à la contrainte, ne s'était peut-être pas une fois dans toute sa vie laissé aller à ce point, ébranla ses nerfs déjà malades, et en finissant de parler, elle se trouva mal. Oswald la voyant dans cet état, sonna vivement pour appeler du secours.

Lucile arriva très-effrayée, s'empres-  
sa de soulager sa mère, et jeta seule-  
ment sur Oswald un regard inquiet qui  
semblait lui dire : *Est-ce vous qui avez  
fait mal à ma mère ?* Ce regard atten-

drit profondément lord Nelvil. Lorsque lady Edgermond revint à elle, il cherchait à lui montrer l'intérêt qu'elle lui inspirait; mais elle le repoussa avec froideur, et rougit en pensant que par son émotion elle avait peut-être manqué de fierté pour sa fille; et trahi le désir qu'elle avait eu de lui donner lord Nelvil pour époux. Elle fit signe à Lucile de s'éloigner, et dit : Milord, vous devez, dans tous les cas, vous considérer comme libre de l'espèce d'engagement qui pouvait exister entre nous. Ma fille est si jeune, qu'elle n'a pu s'attacher au projet que nous avions formé, votre père et moi. Mais il est plus convenable cependant, ce projet étant changé, que vous ne reveniez pas chez moi, tant que ma fille ne sera pas mariée. — Je me bornerai donc, reprit Oswald en s'inclinant devant elle, à vous écrire pour traiter avec vous du sort d'une personne que je n'abandonnerai jamais. — Vous en êtes le maître, répondit lady Edgermond avec une

voix étouffée ; — et lord Nelvil partit.

En passant à cheval dans l'avenue, il aperçut de loin, dans le bois, l'élégante figure de Lucile. Il ralentit le pas de son cheval pour la voir encore, et il lui parut que Lucile suivait la même direction que lui, en se cachant derrière les arbres. Le grand chemin passait devant un pavillon à l'extrémité du parc. Oswald remarqua que Lucile entraît dans ce pavillon : il passa devant avec émotion, mais sans pouvoir la découvrir. Il retourna plusieurs fois la tête après avoir passé, et remarqua dans un autre endroit, d'où l'on pouvait apercevoir tout le grand chemin, une légère agitation dans les feuilles d'un des arbres placés près du pavillon. Il s'arrêta vis-à-vis de cet arbre, mais il n'y aperçut plus le moindre mouvement. Incertain s'il avait bien deviné, il partit; puis tout à coup il revint sur ses pas avec la rapidité de l'éclair, comme s'il avait laissé tomber quelque chose sur la route. Alors il vit



Lucile sur le bord du chemin , et la salua respectueusement. Lucile baissa son voile avec précipitation , et s'enfonça dans le bois , ne réfléchissant pas que se cacher ainsi , c'était avouer le motif qui l'avait amenée : la pauvre enfant n'avait rien éprouvé de si vif ni de si coupable en sa vie , que le sentiment qui l'avait conduite à désirer de voir passer lord Nelvil ; et loin de penser à le saluer tout simplement , elle se croyait perdue dans son esprit , pour avoir été devinée. Oswald comprit tous ces mouvemens , et se sentit doucement flatté par cet innocent intérêt si timidement et si sincèrement exprimé. — Personne , pensait-il , ne pouvait être plus vrai que Corinne , mais personne aussi ne connaissait mieux elle-même et les autres : il faudrait apprendre à Lucile , et l'amour qu'elle éprouverait , et celui qu'elle inspirerait. Mais ce charme d'un jour peut-il suffire à la vie ? Et puisque cette aimable ignorance de soi-même ne dure pas , puisqu'il faut enfin péné-

trer dans son âme, et savoir ce que l'on sent, la candeur qui survit à cette découverte ne vaut-elle pas mieux encore que la candeur qui la précède ?

Il comparait ainsi dans ses réflexions Corinne et Lucile : mais cette comparaison n'était encore, du moins il le croyait, qu'un simple amusement de son esprit, et il ne supposait pas qu'elle pût jamais l'occuper davantage.

---

## CHAPITRE VII.

---

**A**PRÈS avoir quitté la maison de lady Edgermond, Oswald se rendit en Ecosse. Le trouble que lui avait laissé la présence de Lucile, le sentiment qu'il conservait pour Corinne, tout fit place à l'émotion qu'il ressentit à l'aspect des lieux où il avait passé sa vie avec son père : il se reprochait les distractions auxquelles il s'était livré depuis une année ; il craignait de n'être plus digne

d'entrer dans la demeure qu'il eût voulu n'avoir jamais quittée. Hélas ! après la perte de ce qu'on aimait le plus au monde , comment être content de soi-même, si l'on n'est pas resté dans la plus profonde retraite ? Il suffit de vivre dans la société pour négliger de quelque manière le culte de ceux qui ne sont plus. C'est en vain que leur souvenir habite au fond du cœur. On se prête à cette activité des vivans, qui écarte l'idée de la mort, ou comme pénible , ou comme inutile , ou seulement même comme fatigante. Enfin , si la solitude ne prolonge pas les regrets et la rêverie , l'existence telle qu'elle est s'empare de nouveau des âmes les plus tendres , et leur rend des intérêts , des désirs et des passions. C'est une misérable condition de la nature humaine , que cette nécessité de se distraire ; et bien que la providence ait voulu que l'homme fût ainsi , pour qu'il pût supporter la mort et pour lui-même et pour les autres , souvent , au milieu de ces distractions ,

on se sent saisi par le remords d'en être capable , et il semble qu'une voix touchante et résignée nous dise : *Vous que j'aimais , m'avez-vous donc oublié ?*

Ces sentimens occupaient Oswald en retournant dans sa demeure ; il n'éprouva pas en y revenant alors le même désespoir que la première fois , mais un profond sentiment de tristesse. Il vit que le temps avait accoutumé tout le monde à la perte de celui qu'il pleurait : les domestiques ne croyaient plus devoir prononcer devant lui le nom de son père ; chacun était rentré dans ses occupations habituelles. On avait serré les rangs , et la génération des enfans croissait pour remplacer celle des pères. Oswald alla s'enfermer dans la chambre de son père , où il retrouva son manteau , sa canne , son fauteuil , tout à la même place : mais qu'était devenue la voix qui répondait à la sienne , et le cœur de père qui palpitait en revoyant son fils ? Lord Nelvil resta plongé dans des méditations profondes.

— O destinée humaine ! s'écria-t-il, le visage baigné de pleurs, que voulez-vous de nous ? Tant de vie pour périr ! tant de pensées pour que tout cesse ! Non, non, il m'entend, mon unique ami, il est présent ici même, à mes larmes, et nos âmes immortelles s'attendent. O mon père ! ô mon Dieu ! guidez-moi dans la vie. Elles ne connaissent pas ni les indécisions, ni les repentirs, ces âmes de fer qui semblent posséder en elles-mêmes les immuables qualités de la nature physique ; mais les êtres composés d'imagination, de sensibilité, de conscience, peuvent-ils faire un pas sans craindre de s'égarer ? Ils cherchent le devoir pour guide, et le devoir lui-même s'obscurit à leurs regards, si la Divinité ne le révèle pas au fond du cœur.

Le soir, Oswald alla se promener dans l'allée favorite de son père ; il suivit son image à travers les arbres. Hélas ! qui n'a pas espéré, quelquefois, dans l'ardeur de ses prières, qu'une ombre

chérie nous apparaîtrait, qu'un miracle enfin s'obtiendrait à force d'aimer ? Vaine espérance ! avant le tombeau nous ne saurons rien. Incertitude des incertitudes, vous n'occupez point le vulgaire. Mais plus la pensée s'ennoblit, plus elle est invinciblement attirée vers les abîmes de la réflexion. Pendant qu'Oswald s'y livrait tout entier, il entendit une voiture dans l'avenue, et il en descendit un vieillard qui s'avança lentement vers lui : cet aspect d'un vieillard, à cette heure et dans ce lieu, l'émut profondément. Il reconnut M. Dickson, l'ancien ami de son père, et le reçut avec une émotion qu'il n'eût jamais ressentie pour lui dans aucun autre moment.

---

## CHAPITRE VIII.

---

**M.** DICKSON n'égalait en rien le père d'Oswald : il n'avait ni son esprit ni son caractère ; mais au moment de sa mort

il était auprès de lui; et, né la même année, on eût dit qu'il restait encore quelques jours en arrière pour lui porter des nouvelles de ce monde. Oswald lui donna le bras pour monter l'escalier; il sentait quelque charme dans ces soins donnés à la vieillesse, seule ressemblance avec son père qu'il pût trouver dans M. Dickson. Ce vieillard avait vu naître Oswald, et ne tarda pas à lui parler sans contrainte de tout ce qui le concernait. Il blâma fortement sa liaison avec Corinne; mais ces faibles argumens auraient eu sur l'esprit d'Oswald bien moins d'ascendant encore que ceux de lady Edgermond, si M. Dickson ne lui avait pas remis la lettre que son père, lord Nelvil, écrivit à lord Edgermond, lorsqu'il voulut rompre le mariage projeté entre son fils et Corinne, alors miss Edgermond. Voici quelle était cette lettre, écrite en 1791, pendant le premier voyage d'Oswald en France. Il la lut en tremblant.

*Lettre du père d'Oswald à lord Edgermond.*

« Me pardonnerez-vous, mon ami,  
» si je vous propose un changement  
» dans les projets d'union entre nos  
» deux familles? Mon fils a dix-huit  
» mois de moins que votre fille aînée;  
» il vaut mieux lui destiner Lucile,  
» votre seconde fille, qui est plus jeune  
» que sa sœur de douze années. Je pour-  
» rais m'en tenir à ce motif; mais comme  
» je savais l'âge de miss Edgermond  
» quand je vous l'ai demandée pour Os-  
» wald, je croirais manquer à la con-  
» fiance de l'amitié, si je ne vous di-  
» sais pas quelles sont les raisons qui  
» me font désirer que ce mariage n'ait  
» pas lieu. Nous sommes liés depuis  
» vingt ans, nous pouvons nous parler  
» avec franchise sur nos enfans, d'au-  
» tant plus qu'ils sont assez jeunes pour  
» pouvoir être encore modifiés par nos  
» conseils. Votre fille est charmante;  
» mais il me semble voir en elle une



» de ces belles Grecques qui enchan-  
» taient et subjuguèrent le monde. Ne  
» vous offensez pas de l'idée que cette  
» comparaison peut suggérer. Sans doute  
» votre fille n'a reçu de vous, n'a trouvé  
» dans son cœur que les principes et  
» les sentimens les plus purs ; mais elle  
» a besoin de plaire , de captiver, de  
» faire effet. Elle a plus de talens encore  
» que d'amour-propre ; mais des talens  
» si rares doivent nécessairement exciter  
» le désir de les développer ; et je ne  
» sais pas quel théâtre peut suffire à  
» cette activité d'esprit, à cette impé-  
» tuosité d'imagination, à ce caractère  
» ardent enfin qui se fait sentir dans  
» toutes ses paroles : elle entraînerait  
» nécessairement mon fils hors de l'An-  
» gleterre ; car une telle femme ne peut  
» y être heureuse , et l'Italie seule lui  
» convient.

» Il lui faut cette existence indépen-  
» dante qui n'est soumise qu'à la fan-  
» taisie ; notre vie de campagne, nos  
» habitudes domestiques contrarieraient

» nécessairement tous ses goûts. Un  
» homme né dans notre heureuse pa-  
» trie doit être Anglais avant tout : il  
» faut qu'il remplisse ses devoirs de ci-  
» toyen, puisqu'il a le bonheur de l'être ;  
» et dans les pays où les institutions po-  
» litiques donnent aux hommes des oc-  
» casions honorables d'agir et de se  
» montrer, les femmes doivent rester  
» dans l'ombre. Comment voulez-vous  
» qu'une personne aussi distinguée que  
» votre fille se contente d'un tel sort ?  
» Croyez-moi, mariez-la en Italie : sa  
» religion, ses goûts et ses talens l'y ap-  
» pellent. Si mon fils épousait miss Ed-  
» germond, il l'aimerait sûrement beau-  
» coup, car il est impossible d'être plus  
» séduisante ; et il essayerait alors, pour  
» lui plaire, d'introduire dans sa mai-  
» son les coutumes étrangères. Bientôt  
» il perdrait cet esprit national, ces pré-  
» jugés, si vous le voulez, qui nous  
» unissent entre nous, et font de notre  
» nation un corps, une association libre,  
» mais indissoluble, qui ne peut périr

» qu'avec le dernier de nous. Mon fils  
» se trouverait bientôt mal en Angle-  
» terre, en voyant que sa femme n'y  
» serait pas heureuse. Il a, je le sais,  
» toute la faiblesse que donne la sensi-  
» bilité; il irait donc s'établir en Italie,  
» et cette expatriation, si je vivais en-  
» core, me ferait mourir de douleur. Ce  
» n'est pas seulement parce qu'elle me  
» priverait de mon fils, c'est parce  
» qu'elle lui ravirait l'honneur de ser-  
» vir son pays.

» Quel sort pour un habitant de nos  
» montagnes que de traîner une vie  
» oisive au sein des plaisirs de l'Italie !  
» Un Ecossais *sigisbé* de sa femme, s'il  
» ne l'est pas de celle d'un autre ! Inutile  
» à sa famille, dont il n'est plus ni le  
» guide ni l'appui ! Tel que je connais  
» Oswald, votre fille prendrait un grand  
» empire sur lui. Je m'applaudis donc  
» de ce que son séjour actuel en France  
» lui a évité l'occasion de voir miss  
» Edgermond; et j'ose vous conjurer,

» mon ami, si je mourrais avant le ma-  
» riage de mon fils, de ne pas lui faire  
» connaître votre fille aînée avant que  
» votre fille cadette soit en âge de le  
» fixer. Je crois notre liaison assez an-  
» cienne, assez sacrée pour attendre de  
» vous cette marque d'affection. Dites  
» à mon fils, s'il le fallait, mes volontés  
» à cet égard ; je suis sûr qu'il les res-  
» pectera, et plus encore si j'avais cessé  
» de vivre.

» Donnez aussi, je vous prie, tous  
» vos soins à l'union d'Oswald avec  
» Lucile. Quoiqu'elle soit bien enfant,  
» j'ai démêlé dans ses traits, dans l'ex-  
» pression de sa physionomie, dans le  
» son de sa voix, la modestie la plus  
» touchante. Voilà quelle est la femme  
» vraiment anglaise qui fera le bon-  
» heur de mon fils ; si je ne vis pas  
» assez pour être témoin de cette union,  
» je m'en réjouirai dans le ciel ; quand  
» nous y serons un jour réunis, mon  
» cher ami, notre bénédiction et nos

prières protégeront encore nos enfans.

» Tout à vous.

NELVIL. »

---

Après cette lecture, Oswald garda le plus profond silence, ce qui laissa le temps à M. Dickson de continuer ses longs discours sans être interrompu. Il admira la sagacité de son ami, qui avait si bien jugé miss Edgermond, quoiqu'il fût loin, disait-il, de pouvoir s'imaginer encore la conduite condamnable qu'elle a tenue depuis. Il prononça, au nom du père d'Oswald, qu'un tel mariage serait une offense mortelle à sa mémoire. Oswald apprit par lui que pendant son fatal séjour en France, un an après que cette lettre avait été écrite, en 1792, son père n'avait trouvé de consolations que chez lady Edgermond où il avait passé tout un été, et qu'il s'était occupé de l'éducation de Lucile qui lui plaisait singulièrement. Enfin, sans art, mais aussi sans ménagement,

M. Dickson attaqua le cœur d'Oswald par les endroits les plus sensibles.

C'était ainsi que tout se réunissait pour renverser le bonheur de Corinne absente, et qui n'avait pour se défendre que ses lettres, qui la rappelaient de temps en temps au souvenir d'Oswald. Elle avait à combattre la nature des choses, l'influence de la patrie, le souvenir d'un père, la conjuration des amis en faveur des résolutions faciles et de la route commune, et le charme naissant d'une jeune fille qui semblait si bien en harmonie avec les espérances pures et calmes de la vie domestique.

---

## LIVRE XVII.

### CORINNE EN ÉCOSSE.

---

#### CHAPITRE PREMIER.

---

CORINNE , pendant ce temps , s'était établie près de Venise , dans une campagne , sur le bord de la Brenta ; elle voulait rester dans les lieux où elle avait vu Oswald pour la dernière fois , et d'ailleurs elle se croyait là plus près qu'à Rome des lettres d'Angleterre. Le prince Castel-Forte lui avait écrit pour lui offrir de venir la voir , et elle s'y était refusée. L'amitié qui régnait entre eux commandait la confiance ; et s'il avait essayé de la détacher d'Oswald , s'il lui avait dit ce qui se dit , c'est que l'absence doit refroidir le sentiment , un tel mot prononcé sans réflexion eût été pour Corinne comme un coup de poignard : elle aima donc mieux ne

voir personne. Mais ce n'est pas une chose facile que de vivre seule , quand l'âme est ardente et la situation malheureuse. Les occupations de la solitude exigent toutes du calme dans l'esprit ; et lorsqu'on est agité par l'inquiétude , une distraction forcée , quelque importune qu'elle pût être , vaudrait mieux que la continuité de la même impression. Si l'on peut deviner comment on arrive à la folie , c'est sûrement lorsqu'une seule pensée s'empare de l'esprit , et ne permet plus à la succession des objets de varier les idées. Corinne était d'ailleurs une personne d'une imagination si vive , qu'elle se consumait elle-même quand ses facultés n'avaient plus d'aliment au dehors.

Quelle vie succédait à celle qu'elle venait de mener pendant près d'une année ! Oswald était auprès d'elle presque tout le jour ; il suivait tous ses mouvemens ; il accueillait avidement chacune de ses paroles : son esprit ex-



citait celui de Corinne. Ce qu'il y avait d'analogie, ce qu'il y avait de différence entre eux, animait également leur entretien ; enfin Corinne voyait sans cesse ce regard si tendre , si doux et si constamment occupé d'elle. Quand la moindre inquiétude la troublait, Oswald prenait sa main , il la serrait contre son cœur , et le calme , et plus que le calme , une espérance vague et délicieuse renaissait dans l'âme de Corinne. Maintenant rien que d'aride au dehors , rien que de sombre au fond du cœur ; elle n'avait d'autre événement , d'autre variété dans sa vie que les lettres d'Oswald , et l'irrégularité de la poste pendant l'hiver excitait chaque jour en elle le tourment de l'attente ; et souvent cette attente était trompée. Elle se promenait tous les matins sur les bords du canal , dont les eaux sont assoupies sous le poids des larges feuilles appelées les lis des eaux. Elle attendait la gondole

noire qui apportait les lettres de Venise ; elle était parvenue à la distinguer à une très-grande distance , et le cœur lui battait avec une affreuse violence dès qu'elle l'apercevait ; son messager descendait de la gondole ; quelquefois il disait : *Madame , il n'y a point de lettres* , et continuait ensuite paisiblement le reste de ses affaires , comme si rien n'était si simple que de n'avoir point de lettres. Une autre fois il lui disait : *Oui , Madame , il y en a*. Elle les parcourait toutes d'une main tremblante , et l'écriture d'Oswald ne s'offrait point à ses regards ; alors le reste du jour était affreux ; la nuit se passait sans sommeil , et le lendemain elle éprouvait la même anxiété , qui absorbait toute sa journée.

Enfin elle accusa lord Nelvil de ce qu'elle souffrait : il lui semblait qu'il aurait pu lui écrire plus souvent , elle lui en fit des reproches. Il se justifia , et déjà ses lettres devinrent moins ten-

res : car , au lieu d'exprimer ses propres inquiétudes , il s'occupait à dissiper celles de son amie.

Ces nuances n'échappèrent pas à la liste Corinne , qui étudiait le jour et la nuit une phrase , un mot des lettres d'Oswald , et cherchait à découvrir , en les relisant sans cesse , une réponse à ses craintes , une interprétation nouvelle qui pût lui donner quelques jours de calme.

Cet état ébranlait ses nerfs , affaiblissait la force de son esprit. Elle devenait superstitieuse , et s'occupait des présages continuels qu'on peut tirer de chaque événement , quand on est toujours poursuivi par la même crainte. Un jour par semaine elle allait à Venise , pour avoir ce jour-là ses lettres quelques heures plus tôt. Elle variait ainsi le tourment de les attendre. Au bout de quelques semaines , elle avait pris une sorte d'horreur pour tous les objets qu'elle voyait en allant et en revenant ; ils étaient tous comme les

spectres de ses pensées , et les retra-  
çaient à ses yeux sous d'horribles traits.

Une fois , en entrant à l'église de Saint-Marc , elle se rappela qu'en arrivant à Venise , l'idée lui était venue que peut-être , avant de partir , lord Nelvil la conduirait dans ses lieux , et l'y prendrait pour son épouse , à la face du ciel : alors elle se livra tout entière à cette illusion. Elle le vit entrer sous ces portiques , s'approcher de l'autel , et promettre à Dieu d'aimer toujours Corinne. Elle pensa qu'elle se mettait à genoux devant Oswald , et recevait ainsi la couronne nuptiale. L'orgue qui se faisait entendre dans l'église, les flambeaux qui l'éclairaient , animaient sa vision ; et , pour un moment , elle ne sentit plus le vide cruel de l'absence , mais cet attendrissement , qui remplit l'âme et fait entendre au fond du cœur la voix de ce qu'on aime. Tout à coup un murmure sombre fixa l'attention de Corinne ; et comme elle se retournait , elle aperçut un cercueil

qu'on apportait dans l'église. A cet aspect elle chancela, ses yeux se troublèrent, et, depuis cet instant, elle fut convaincue par l'imagination que son sentiment pour Oswald serait la cause de sa mort.

---

## CHAPITRE II.

---

QUAND Oswald eut lu la lettre de son père, remise par M. Dickson, il fut long-temps le plus malheureux et le plus irrésolu de tous les hommes. Déchirer le cœur de Corinne, ou manquer à la mémoire de son père, c'était une alternative si cruelle, qu'il invoqua mille fois la mort pour y échapper; enfin il fit encore ce qu'il avait fait tant de fois, il recula l'instant de la décision, et se dit qu'il irait en Italie, pour rendre Corinne elle-même juge de ses tourmens et du parti qu'il devait prendre. Il croyait que son de-

voir l'obligeait à ne pas épouser Corinne. Il était libre de ne jamais s'unir à Lucile. Mais de quelle manière pouvait-il passer sa vie avec son amie ? Fallait-il lui sacrifier son pays ou l'entraîner en Angleterre, sans égard pour sa réputation ni pour son sort ? Dans cette perplexité douloureuse, il serait parti pour Venise, si, de mois en mois, on n'avait pas répandu le bruit que son régiment allait être embarqué ; il serait parti pour apprendre à Corinne ce qu'il ne pouvait encore se résoudre à lui écrire.

Cependant le ton de ses lettres fut nécessairement altéré ; il ne voulait pas écrire ce qui se passait dans son âme, mais il ne pouvait plus s'exprimer avec le même abandon. Il avait résolu de cacher à Corinne les obstacles qu'il rencontrait dans le projet de la faire reconnaître, parce qu'il espérait y réussir encore avec le temps, et ne voulait pas l'aigrir inutilement contre sa belle-mère. Divers genres de réticences rendaient

es lettres plus courtes ; il les remplissait de sujets étrangers, il ne disait rien sur ses projets futurs : enfin, une autre que Corinne eût été certaine de ce qui se passait dans le cœur d'Oswald ; mais un sentiment passionné rend à la fois plus pénétrante et plus crédule. Il semble que dans cet état on ne puisse rien voir que d'une manière surnaturelle. On découvre ce qui est caché, et l'on se fait illusion sur ce qui est clair ; car l'on est révolté de l'idée que l'on souffre à ce point, sans que rien d'extraordinaire en soit la cause, et qu'un tel désespoir est produit par des circonstances très-simples.

Oswald était très-malheureux, et de sa situation personnelle, et de la peine qu'il devait causer à celle qu'il aimait ; et ses lettres exprimaient de l'irritation, sans en dire la cause. Il reprochait à Corinne, par une bizarrerie singulière, la douleur qu'il éprouvait, comme si elle n'eût pas été mille fois plus à plaindre que lui ; enfin il bouleversait entiè-

rement l'âme de son amie. Elle n'était plus maîtresse d'elle-même : son esprit se troublait, ses nuits étaient remplies par les images les plus funestes ; le jour elles ne se dissipaient pas, et l'infortunée Corinne ne pouvait croire que cet Oswald, qui écrivait des lettres si dures, si agitées, si amères, fût celui qu'elle avait connu si généreux et si tendre : elle ressentait un désir irrésistible de le revoir encore et de lui parler.

— Que je l'entende, s'écriait-elle, qu'il me dise que c'est lui qui peut déchirer ainsi sans pitié celle dont la moindre peine affligeait jadis si vivement son cœur ; qu'il me le dise, et je me soumettrai à la destinée. Mais une puissance infernale inspire sans doute un tel langage. Ce n'est pas Oswald ; non, ce n'est pas Oswald qui m'écrit. On m'a calomniée près de lui, enfin, il y a quelque perfidie, quand il y a tant de malheur.

Un jour Corinne prit la résolution d'aller en Ecosse, si toutefois on peut appeler une résolution, la douleur impé-



rieuse qui force à changer de situation à tout prix : elle n'osait écrire à personne, qu'elle partait ; elle n'avait pu se déterminer à le dire, même à Thérésine, et elle se flattait toujours d'obtenir de sa propre raison, de rester. Seulement elle soulageait son imagination par le projet d'un voyage, par une pensée différente de celle de la veille, par un peu d'avenir mis à la place des regrets ; elle était incapable d'aucune occupation. La lecture lui était devenue impossible ; la musique ne lui causait qu'un tressaillement douloureux ; et le spectacle de la nature qui porte à la rêverie, redoublait encore sa peine. Cette personne si vive passait les jours entiers immobile, ou du moins sans aucun mouvement extérieur. Les tourmens de son âme ne se trahissaient plus que par sa mortelle pâleur. Elle regardait sa montre à chaque instant, espérant qu'une heure était passée, et ne sachant pas cependant pourquoi elle désirait que l'heure changeât de nom, puisqu'elle n'amenait rien

de nouveau qu'une nuit sans sommeil , suivie d'un jour plus douloureux encore.

Un soir qu'elle se croyait prête à partir , une femme fit demander à la voir ; elle la reçut , parce qu'on lui dit que cette femme paraissait le désirer vivement. Elle vit entrer dans sa chambre une personne entièrement contrefaite , le visage défiguré par une affreuse maladie , vêtue de noir et couverte d'un voile , pour dérober , s'il était possible , sa vue à ceux dont elle approchait. Cette femme , ainsi maltraitée par la nature , se chargeait de la collecte des aumônes. Elle demanda noblement et avec une sécurité touchante des secours pour les pauvres ; Corinne lui donna beaucoup d'argent , en lui faisant promettre seulement de prier pour elle. La pauvre femme , qui s'était résignée à son sort , regardait avec étonnement cette belle personne si pleine de force et de vie , riche , jeune , admirée , et qui semblait cependant accablée par le malheur. — Mon Dieu ! madame , lui dit-elle , je

voudrais bien que vous fussiez aussi calme que moi. — Quel mot adressé par une femme dans cet état, à la plus brillante personne d'Italie, qui succombait au désespoir !

Ah ! la puissance d'aimer est trop grande, elle l'est trop dans les âmes ardentes ! Qu'elles sont heureuses celles qui consacrent à Dieu seul ce profond sentiment d'amour dont les habitans de la terre ne sont pas dignes ! Mais le temps n'en était pas encore venu pour Corinne ; il lui fallait encore des illusions, elle voulait encore du bonheur ; elle priait, mais elle n'était pas encore résignée. Ses rares talens, la gloire qu'elle avait acquise, lui donnaient encore trop d'intérêt pour elle-même. Ce n'est qu'en se détachant de tout dans ce monde qu'on peut renoncer à ce qu'on aime ; tous les autres sacrifices précèdent celui-là, et la vie peut être depuis long-temps un désert, sans que le feu qui l'a dévastée soit éteint.

Enfin, au milieu des doutes et des

combats qui renversaient et renouveau-  
laient sans cesse le plan de Corinne, elle  
reçut une lettre d'Oswald, qui lui annon-  
çait que son régiment devait s'embarquer  
dans six semaines, et qu'il ne pouvait pro-  
fiter de ce temps pour aller à Venise,  
parce qu'un colonel qui s'éloignerait dans  
pareil moment se perdrait de réputa-  
tion. Il ne restait à Corinne que le temps  
d'arriver en Angleterre avant que lord  
Nelvil s'éloignât d'Europe, et peut-être  
pour toujours. Cette crainte acheva de  
décider son départ. Il faut plaindre Co-  
rinne, car elle n'ignorait pas tout ce  
qu'il y avait d'inconsidéré dans sa dé-  
marche : elle se jugeait plus sévère-  
ment que personne ; mais quelle femme  
aurait le droit de jeter *la première pierre*  
à l'infortunée qui ne justifie point sa  
faute, qui n'en espère aucune jouis-  
sance, mais fuit d'un malheur à l'autre,  
comme si des fantômes effrayans la  
poursuivaient de toutes parts ?

Voici les dernières lignes de sa lettre  
au prince Castel-Forte : « Adieu, mon

» fidèle protecteur , adieu , mes amis de  
» Rome , adieu , vous tous avec qui j'ai  
» passé des jours si doux et si faciles.  
» C'en est fait , la destinée m'a frappée ;  
» je sens en moi sa blessure mortelle :  
» je me débats encore , mais je succom-  
» berai. Il faut que je le revoie , croyez-  
» moi , je ne suis pas responsable de  
» moi-même ; il y a dans mon sein des  
» orages que ma volonté ne peut gouver-  
» ner. Cependant j'approche du terme  
» où tout finira pour moi ; ce qui se passe  
» à présent est le dernier acte de mon  
» histoire , après viendra la pénitence  
» et la mort. Bizarre confusion du cœur  
» humain ! Dans ce moment même où  
» je me conduis comme une personne si  
» passionnée , j'aperçois cependant les  
» ombres du déclin dans l'éloignement ,  
» et je crois entendre une voix divine  
» qui me dit : — *Infortunée , encore ces*  
» *jours d'agitation et d'amour , et je t'at-*  
» *tends dans le repos éternel.* — O mon  
» Dieu ! accordez - moi la présence  
» d'Oswald encore une fois , une der-

» nière fois. Le souvenir de ses traits  
» s'est comme obscurci par mon déses-  
» poir. Mais n'avait-il pas quelque chose  
» de divin dans le regard ? Ne sem-  
» blait-il pas, quand il entraît, qu'un air  
» brillant et pur annonçait son appro-  
» che ? Mon ami , vous l'avez vu se  
» placer près de moi , m'entourer de  
» ses soins , me protéger par le respect  
» qu'il inspirait pour son choix. Ah !  
» comment exister sans lui ? Pardonnez  
» mon ingratitude. Dois-je reconnaître  
» ainsi la constante et noble affection  
» que vous m'avez toujours témoignée ?  
» Mais je ne suis plus digne de rien ,  
» et je passerais pour insensée , si je  
» n'avais pas le triste don d'observer  
» moi-même ma folie. Adieu donc ,  
» adieu. »

---

### CHAPITRE III.

---

**C**OMBIEN elle est malheureuse la  
femme délicate et sensible qui commet

une grande imprudence , qui la commet pour un objet dont elle se croit moins aimée , et n'ayant qu'elle-même pour soutien de ce qu'elle fait ! Si elle hasar-  
dait sa réputation et son repos pour ren-  
dre un grand service à celui qu'elle aime , elle ne serait point à plaindre. Il est si doux de se dévouer ; il y a dans l'âme tant de délices quand on brave tous les périls pour sauver une vie qui nous est chère , pour soulager la douleur qui déchire un cœur ami du nôtre ; mais traverser ainsi seule des pays in-  
connus , arriver sans être attendue , rou-  
gir d'abord , devant ce qu'on aime , de la preuve même d'amour qu'on lui donne ; risquer tout parce qu'on le veut , et non parce qu'un autre vous le demande , quel pénible sentiment ! quelle humiliation iligne pour tant de pitié ! car tout ce qui vient d'aimer en mérite. Que serait-ce si l'on compromettait ainsi l'existence des autres , si l'on manquait à des de-  
voirs envers des liens sacrés ? Mais Co-  
rinne était libre , elle ne sacrifiait que

sa gloire et son repos. Il n'y avait point de raison, point de prudence dans sa conduite, mais rien qui pût offenser une autre destinée que la sienne, et son funeste amour ne perdait qu'elle-même.

En débarquant en Angleterre, Corinne sut par les papiers publics que le départ du régiment de lord Nelvil était encore retardé. Elle ne vit à Londres que la société du banquier auquel elle était recommandée sous un nom supposé. Il s'intéressa d'abord à elle, et s'empressa, ainsi que sa femme et sa fille, à lui rendre tous les services imaginables. Elle tomba dangereusement malade en arrivant, et pendant quinze jours ses nouveaux amis la soignèrent avec la bienveillance la plus tendre. Elle apprit que lord Nelvil était en Ecosse, mais qu'il devait revenir dans peu de jours à Londres, où son régiment se trouvait alors. Elle ne savait comment se résoudre à lui annoncer qu'elle était en Angleterre. Elle ne lui avait point écrit son départ; et son embarras était tel à cet égard, que



depuis un mois Oswald n'avait point reçu de ses lettres. Il commençait à s'en inquiéter vivement : il l'accusait de légèreté, comme s'il avait eu le droit de s'en plaindre. En arrivant à Londres, il alla d'abord chez son banquier, où il espérait trouver des lettres d'Italie; on lui dit qu'il n'y en avait point. Il sortit, et comme il réfléchissait avec peine sur ce silence, il rencontra M. Edgermond qu'il avait vu à Rome, et qui lui demanda des nouvelles de Corinne. — Je n'en sais point, répondit lord Nelvil avec humeur. — Oh ! je le crois bien, reprit M. Edgermond, ces Italiennes oublient toujours les étrangers dès qu'elles ne les voient plus. Il y a mille exemples de cela, et il ne faut pas s'en affliger; elles seraient trop aimables si elles avaient de la constance unie à tant d'imagination. Il faut bien qu'il reste quelque avantage à nos femmes. — Il lui serra la main en parlant ainsi, et prit congé de lui pour retourner dans la principauté de Galles, son séjour habi-

tuel ; mais il avait en peu de mots pénétré de tristesse le cœur d'Oswald. — J'ai tort , se disait-il de lui-même , j'ai tort de vouloir qu'elle me regrette , puisque je ne puis me consacrer à son bonheur. Mais oublier si vite ce qu'on a aimé , c'est flétrir le passé au moins autant que l'avenir.

Au moment où lord Nelvil avait su la volonté de son père , il s'était résolu à ne point épouser Corinne ; mais il avait aussi formé le dessein de ne pas revoir Lucile. Il était mécontent de l'impression trop vive qu'elle avait faite sur lui , et se disait qu'étant condamné à faire tant de mal à son amie , il fallait au moins lui garder cette fidélité de cœur , qu'aucun devoir ne lui ordonnait de sacrifier. Il se contenta d'écrire à lady Edgermond pour lui renouveler ses sollicitations , relativement à l'existence de Corinne ; mais elle refusa constamment de lui répondre à cet égard , et lord Nelvil comprit par ses entretiens avec M. Dickson , l'ami de lady Edgermond , que le seul

moyen d'obtenir d'elle ce qu'il désirait, serait d'épouser sa fille ; car elle pensait que Corinne pouvait nuire au mariage de sa sœur , si elle reprenait son vrai nom , et si sa famille la reconnaissait. Corinne ne se doutait point encore de l'intérêt que Lucile avait inspiré à lord Nelvil ; la destinée lui avait jusqu'alors épargné cette douleur. Jamais cependant elle n'avait été plus digne de lui , que dans le moment même où le sort l'en séparait. Elle avait pris pendant sa maladie , au milieu des négocians simples et honnêtes chez qui elle était , un véritable goût pour les mœurs et les habitudes anglaises. Le petit nombre de personnes qu'elle voyait dans la famille qui l'avait reçue , n'étaient distinguées d'aucune manière , mais possédaient une force de raison et une justesse d'esprit remarquables. On lui témoignait une affection moins expansive que celle à laquelle elle était accoutumée , mais qui se faisait connaître à chaque occasion par de nouveaux services. La sévérité de

lady Edgermond , l'ennui d'une petite ville de province lui avaient fait une cruelle illusion sur tout ce qu'il y a de noble et de bon dans le pays auquel elle avait renoncé , et elle s'y attachait dans une circonstance où , pour son bonheur du moins , il n'était peut-être plus à désirer qu'elle éprouvât ce sentiment.

---

#### CHAPITRE IV.

---

UN soir , la famille qui comblait Corinne de marques d'amitié et d'intérêt , la pressa vivement de venir voir jouer madame Siddons dans *Isabelle ou le fatal mariage* , l'une des pièces du théâtre anglais où cette actrice déploie le plus admirable talent. Corinne s'y refusa longtemps ; mais enfin se rappelant que lord Nelvil avait souvent comparé sa manière de déclamer avec celle de madame Siddons , elle eut la curiosité de l'entendre , et se rendit voilée dans une petite

loge d'où elle pouvait tout voir sans être vue. Elle ne savait pas que lord Nelvil était arrivé la veille à Londres ; mais elle craignait d'être aperçue par un Anglais qui l'aurait connue en Italie. La noble figure et la profonde sensibilité de l'actrice captivèrent tellement l'attention de Corinne , que , pendant les premiers actes , ses yeux ne se détournèrent pas du théâtre. La déclamation anglaise est plus propre qu'aucune autre à remuer l'âme, quand un beau talent en fait sentir la force et l'originalité. Il y a moins d'art, moins de convenu qu'en France ; l'impression qu'elle produit est plus immédiate ; le désespoir véritable s'exprimerait ainsi ; et la nature des pièces et le genre de la versification , plaçant l'art dramatique à moins de distance de la vie réelle , l'effet qu'il produit est plus déchirant. Il faut d'autant plus de génie pour être un grand acteur en France , qu'il y a fort peu de liberté pour la manière individuelle , tant les règles genc-

rales prennent d'espace (1). Mais en Angleterre on peut tout risquer, si la nature l'inspire. Ces longs gémissens, qui paraissent ridicules quand on les raconte, font tressaillir quand on les entend. L'actrice la plus noble dans ses manières, madame Siddons, ne perd rien de sa dignité quand elle se prosterne contre terre. Il n'y a rien qui ne puisse être admirable, quand une émotion intime y entraîne, une émotion qui part du centre de l'âme, et domine celui qui la ressent plus encore que celui qui en est témoin. Il y a chez les diverses nations une façon différente de jouer la tragédie; mais l'expression de la douleur s'entend d'un bout du monde à l'autre; et depuis le sauvage jusqu'au roi, il y a quelque chose de semblable

---

(1) Talma ayant passé plusieurs années de sa vie à Londres, a su réunir dans son admirable talent le caractère et les beautés de l'art théâtral des deux pays.

dans tous les hommes, alors qu'ils sont vraiment malheureux.

Dans l'intervalle du quatrième au cinquième acte, Corinne remarqua que tous les regards se tournaient vers une loge, et dans cette loge elle vit lady Edgermond et sa fille; car elle ne douta pas que ce ne fût Lucile, bien que depuis sept ans elle fût singulièrement embellie. La mort d'un parent très-riche de lord Edgermond avait obligé lady Edgermond à venir à Londres pour y régler les affaires de la succession. Lucile s'était plus parée qu'à l'ordinaire en venant au spectacle; et depuis longtemps, même en Angleterre où les femmes sont si belles, il n'avait paru une personne aussi remarquable. Corinne fut douloureusement surprise en la voyant: il lui parut impossible qu'Oswald pût résister à la séduction d'une telle figure. Elle se compara dans sa pensée avec elle, elle se trouva tellement inférieure, elle s'exagéra tellement, s'il était possible de se l'exagérer,

le charme de cette jeunesse, de cette blancheur, de ses cheveux blonds, de cette innocente image du printemps de la vie, qu'elle se sentit presque humiliée de lutter par le talent, par l'esprit, par les dons acquis enfin, du moins perfectionnés, avec ces grâces prodiguées par la nature elle-même.

Tout à coup elle aperçut, dans la loge opposée, lord Nelvil dont les regards étaient fixés sur Lucile. Quel moment pour Corinne ! elle revoyait pour la première fois ces traits qui l'avaient tant occupée ; ce visage qu'elle cherchait dans son souvenir à chaque instant ; bien qu'il n'en fût jamais effacé, elle le revoyait ; et c'était lorsque Lucile occupait seule Oswald. Sans doute il ne pouvait soupçonner la présence de Corinne ; mais si ses yeux s'étaient dirigés par hasard sur elle, l'infortunée en aurait tiré quelque présage de bonheur. Enfin madame Siddons reparut ; et lord Nelvil se tourna vers le théâtre pour la considérer. Corinne alors res-



pira plus à l'aise, et se flatta qu'un simple mouvement de curiosité avait attiré l'attention d'Oswald sur Lucile. La pièce devenait à tous les momens plus touchante, et Lucile était baignée de pleurs, qu'elle cherchait à cacher en se retirant dans le fond de sa loge. Alors Oswald la regarda de nouveau avec plus d'intérêt encore que la première fois. Enfin il arriva ce moment terrible où Isabelle, s'étant échappée des mains des femmes qui veulent l'empêcher de se tuer, rit, en se donnant un coup de poignard, de l'inutilité de leurs efforts. Ce rire du désespoir est l'effet le plus difficile et le plus remarquable que le jeu dramatique puisse produire; il émeut bien plus que les larmes : cette amère ironie du malheur est son expression la plus déchirante. Qu'elle est terrible la souffrance du cœur, quand elle inspire une si barbare joie, quand elle donne, à l'aspect de son propre sang, le contentement féroce d'un sauvage ennemi qui se serait vengé!

Alors sans doute Lucile fut tellement attendrie que sa mère s'en alarma , car on la vit se retourner avec inquiétude de son côté : Oswald se leva comme s'il voulait aller vers elle , mais bientôt après il se rassit. Corinne eut quelque joie de ce second mouvement ; mais elle se dit en soupirant : — Lucile ma sœur , qui m'était si chère autrefois , est jeune et sensible ; dois-je vouloir lui ravir un bien dont elle pourrait jouir sans obstacles , sans que celui qu'elle aimerait lui fit aucun sacrifice ? — La pièce finie , Corinne voulut laisser sortir tout le monde avant de s'en aller , de peur d'être reconnue , et elle se mit derrière une petite ouverture de sa loge d'où elle pouvait apercevoir ce qui se passait dans le corridor. Au moment où Lucile sortit , la foule se rassembla pour la voir , et l'on entendait de tous les côtés des exclamations sur sa ravissante figure. Lucile se troublait de plus en plus. Lady Edgermond , infirme et malade , avait de la peine à

fendre la presse, malgré les soins de sa fille et les égards qu'on leur témoignait; mais elles ne connaissaient personne, et nul homme par conséquent n'osait les aborder. Lord Nelvil, voyant leur embarras, se hâta de s'approcher d'elles. Il offrit un bras à lady Edgermond et l'autre à Lucile, qui le prit timidement en baissant la tête et rougissant à l'excès. Ils passèrent ainsi devant Corinne : Oswald n'imaginait pas que sa pauvre amie fût témoin d'un spectacle si douloureux pour elle; il avait une légère nuance d'orgueil en conduisant ainsi la plus belle personne d'Angleterre à travers les admirateurs sans nombre qui suivaient ses pas.

---

## CHAPITRE V.

---

CORINNE revint chez elle cruellement troublée, et ne sachant point quelle résolution elle prendrait, comment elle

ferait connaître à lord Nelvil son arrivée, et ce qu'elle lui dirait pour la motiver ; car à chaque instant elle perdait de sa confiance dans le sentiment de son ami , et il lui semblait quelquefois que c'était un étranger qu'elle allait revoir , un étranger qu'elle aimait avec passion , mais qui ne la reconnaîtrait plus. Elle envoya chez lord Nelvil le lendemain au soir , et elle apprit qu'il était chez lady Edgermond : le jour suivant , la même réponse lui fut apportée ; mais on lui dit aussi que lady Edgermond était malade , et qu'elle repartirait pour sa terre dès qu'elle serait guérie. Corinne attendait ce moment pour faire savoir à lord Nelvil qu'elle était en Angleterre ; mais tous les soirs elle sortait , passait devant la maison de lady Edgermond , et voyait à sa porte la voiture d'Oswald. Un inexprimable serrement de cœur l'oppressait ; et retournant chez elle , elle recommençait le lendemain la même course pour éprouver la même douleur. Corinne

avait tort cependant , quand elle se persuadait qu'Oswald allait chez lady Edgermond dans l'intention d'épouser sa fille.

Le jour du spectacle , lady Edgermond lui avait dit , pendant qu'il la conduisait à sa voiture , que la succession du parent de lord Edgermond , qui était mort dans l'Inde , concernait Corinne autant que sa fille , et qu'elle le priait en conséquence de passer chez elle pour se charger de faire savoir en Italie les divers arrangemens qu'elle voulait prendre à cet égard. Oswald promit d'y aller , et il lui sembla que , dans cet instant , la main de Lucile qu'il tenait avait tremblé. Le silence de Corinne pouvait lui faire croire qu'il n'était plus aimé , et l'émotion de cette jeune fille devait lui donner l'idée qu'il l'intéressait au fond du cœur. Cependant il n'avait pas l'idée de manquer à la promesse qu'il avait donnée à Corinne , et l'anneau qu'elle possédait était un gage assuré que jamais il n'en épou-

serait une autre sans son consentement. Il retourna chez lady Edgermond le lendemain pour soigner les intérêts de Corinne ; mais lady Edgermond était si malade , et sa fille tellement inquiète de se trouver ainsi seule à Londres , sans aucun parent ( M. Edgermond n'y étant pas ) , sans savoir seulement à quel médecin il fallait s'adresser , qu'Oswald crut de son devoir envers l'amie de son père , de consacrer tout son temps à la soigner.

Lady Edgermond , naturellement âpre et fière , semblait ne s'adoucir que pour Oswald : elle le laissait venir tous les jours chez elle , sans qu'il prononçât un seul mot qui pût faire supposer l'intention d'épouser sa fille. Le nom et la beauté de Lucile en faisaient l'un des plus brillans partis de l'Angleterre ; et depuis qu'elle avait paru au spectacle , et qu'on la savait à Londres , sa porte était assiégée par les visites des plus grands seigneurs du pays. Lady Edgermond refusait constamment de re-

cevoir personne : elle ne sortait jamais et ne recevait que lord Nelvil. Comment n'aurait-il pas été flatté d'une conduite si délicate ? Cette générosité silencieuse qui s'en remettait à lui sans rien demander, sans se plaindre de rien, le touchait vivement ; et cependant chaque fois qu'il allait dans la maison de lady Edgermond, il craignait que sa présence ne fût interprétée comme un engagement. Il eût cessé d'y aller, dès que les intérêts de Corinne ne l'y auraient plus attiré, si lady Edgermond avait recouvré sa santé. Mais au moment où on la croyait mieux, elle retomba malade de nouveau, plus dangereusement que la première fois ; et si elle était morte dans ce moment, Lucile n'aurait eu à Londres d'autre appui qu'Oswald, puisque sa mère ne formait de relation avec personne.

Lucile ne s'était pas permis un seul mot qui dût faire croire à lord Nelvil qu'elle le préférait ; mais il pouvait le supposer quelquefois par une altéra-

ration légère et subite dans la couleur de son teint, par des yeux trop promptement baissés, par une respiration plus rapide; enfin il étudiait le cœur de cette jeune fille avec un intérêt curieux et tendre, et sa complète réserve lui laissait toujours du doute et de l'incertitude sur la nature de ses sentimens. Le plus haut point de la passion, et l'éloquence qu'elle inspire, ne suffisent pas encore à l'imagination; on désire toujours quelque chose de plus, et ne pouvant l'obtenir, l'on se refroidit et on se lasse, tandis que la faible lueur qu'on aperçoit à travers les nuages tient long-temps la curiosité en suspens, et semble promettre dans l'avenir de nouveaux sentimens et des découvertes nouvelles. Cette attente cependant n'est point satisfaite; et quand on sait à la fin ce que cache tout ce charme du silence et de l'inconnu, le mystère aussi se flétrit, et l'on en revient à regretter l'abandon et le mouvement d'un caractère animé. Hélas! de quelle manière



prolonger cet enchantement du cœur, ces délices de l'âme, que la confiance et le doute, le bonheur et le malheur dissipent également à la longue, tant les jouissances célestes sont étrangères à notre destinée ! Elles traversent notre cœur quelquefois, seulement pour nous rappeler notre origine et notre espoir.

Lady Edgermond se trouvant mieux, fixa son départ à deux jours de là, pour aller en Ecosse où elle voulait visiter la terre de lord Edgermond, qui était voisine de celle de lord Nelvil. Elle s'attendait qu'il lui proposerait de l'y accompagner, puisqu'il avait annoncé le projet de retourner en Ecosse avant le départ de son régiment ; mais il n'en dit rien. Lucile le regarda dans ce moment, et néanmoins il se tut. Elle se hâta de se lever, et s'approcha de la fenêtre. Peu de momens après, lord Nelvil prit un prétexte pour aller vers elle, et il lui sembla que ses yeux étaient mouillés de pleurs : il en fut ému, soupira, et l'oubli dont il accusait son amie reve-

nant de nouveau à sa mémoire , il se demanda si cette jeune fille n'était pas plus capable que Corinne d'un sentiment fidèle.

Oswald cherchait à réparer la peine qu'il venait de causer à Lucile. On a tant de plaisir à ramener la joie sur un visage encore enfant ! Le chagrin n'est pas fait pour ces physionomies où la réflexion même n'a point encore laissé de traces. Le régiment de lord Nelvil devait être passé en revue le lendemain matin à Hydepark ; il demanda donc à lady Edgermond si elle voulait y aller en calèche avec sa fille , et si elle lui permettrait , après la revue , de faire une promenade à cheval avec Lucile , à côté de sa voiture. Lucile avait dit une fois qu'elle avait grande envie de monter à cheval. Elle regarda sa mère avec une expression toujours soumise , mais où l'on pouvait remarquer cependant le désir d'obtenir un consentement. Lady Edgermond se recueillit quelques instans ; puis tendant à lord Nelvil sa faible

main qui dépérissait chaque jour davantage, elle lui dit : — Si vous le demandez, milord, j'y consens. — Ces mots firent tant d'impression sur Oswald, qu'il allait renoncer lui-même à ce qu'il avait proposé : mais tout à coup Lucile, avec une vivacité qu'elle n'avait pas encore montrée, prit la main de sa mère, et la baisa pour la remercier. Lord Nelvil alors n'eut pas le courage de priver d'un amusement cette innocente créature, qui menait une vie si solitaire et si triste.

---

## CHAPITRE VI.

---

CORINNE, depuis quinze jours, ressentait l'anxiété la plus cruelle : chaque matin elle hésitait si elle écrirait à lord Nelvil pour lui apprendre où elle était, et chaque soir se passait dans l'inexprimable douleur de le savoir chez Lucile. Ce qu'elle souffrait le soir la rendait plus

timide pour le lendemain. Elle rougissait d'apprendre à celui qui ne l'aimait peut-être plus la démarche inconsidérée qu'elle avait faite pour lui. — Peut-être, se disait-elle souvent, tous les souvenirs d'Italie sont-ils effacés de sa mémoire ; peut-être n'a-t-il pas besoin de trouver dans les femmes un esprit supérieur, un cœur passionné. Ce qui lui plaît à présent, c'est l'admirable beauté de seize ans, l'expression angélique de cet âge, l'âme timide et neuve qui consacre à l'objet de son choix les premiers sentimens qu'elle ait jamais éprouvés.

L'imagination de Corinne était tellement frappée des avantages de sa sœur, qu'elle avait presque honte de lutter avec de tels charmes. Il lui semblait que le talent même était une ruse, l'esprit une tyrannie, la passion une violence à côté de cette innocence désarmée ; et bien que Corinne n'eût pas encore vingt-huit ans, elle pressentait déjà cette époque de la vie où les

femmes se défient avec tant de douleur de leurs moyens de plaire. Enfin la jalousie et une timidité fière se combattaient dans son âme ; elle renvoyait de jour en jour le moment tant craint et tant désiré , où elle devait revoir Oswald. Elle apprit que son régiment serait passé en revue le lendemain à Hydepark , et elle résolut d'y aller. Elle pensa qu'il était possible que Lucile s'y trouvât , et elle s'en fiait à ses propres yeux pour juger des sentimens d'Oswald. D'abord elle avait l'idée de se parer avec soin , et de se montrer ensuite subitement à lui ; mais en commençant sa toilette , ses cheveux noirs , son teint un peu bruni par le soleil d'Italie , ses traits prononcés , mais dont elle ne pouvait pas juger l'expression en se regardant , lui inspirèrent du découragement sur ses charmes. Elle voyait toujours dans son miroir le visage aérien de sa sœur , et rejetant loin d'elle toutes les parures qu'elle avait essayées , elle se revêtit d'une robe

noire à la vénitienne , couvrit son visage et sa taille avec la mante qu'on porte dans ce pays , et se jeta ainsi dans le fond d'une voiture.

A peine fut-elle dans Hydepark , qu'elle vit paraître Oswald à la tête de son régiment. Il avait dans son uniforme la plus belle et la plus imposante figure du monde ; il conduisait son cheval avec une grâce et une dextérité parfaites. La musique qu'on entendait avait quelque chose de fier et de doux tout à la fois , qui conseillait noblement le sacrifice de la vie. Une multitude d'hommes élégamment et simplement vêtus , des femmes belles et modestes , portaient sur le visage , les uns l'empreinte des vertus mâles , les autres des vertus timides. Des soldats du régiment d'Oswald semblaient le regarder avec confiance et dévouement. On joua le fameux air , *Dieu sauve le roi* , qui touche si profondément tous les cœurs en Angleterre ; et Corinne s'écria : — Oh ! respecta-

ble pays , qui deviez être ma patrie , pourquoi vous ai-je quitté ? Qu'importait plus ou moins de gloire personnelle , au milieu de tant de vertus ; et quelle gloire valait celle , ô Nelvil ! d'être ta digne épouse ?

Les instrumens militaires qui se firent entendre , retracèrent à Corinne les dangers qu'Oswald\* allait courir. Elle le regarda long-temps sans qu'il pût l'apercevoir , et se disait , les yeux pleins de larmes : — Qu'il vive , quand ce ne serait pas pour moi ! O mon Dieu ! c'est lui qu'il faut conserver. — Dans ce moment , la voiture de lady Edgermond arriva ; lord Nelvil la salua respectueusement , en baissant devant elle la pointe de son épée. Cette voiture passa et repassa plusieurs fois. Tous ceux qui voyaient Lucile l'admiraient : Oswald la considérait avec des regards qui perçaient le cœur de Corinne. L'infortunée les connaissait ces regards ; ils avaient été tournés sur elle.

Les chevaux que lord Nelvil avait

prêtés à Lucile parcouraient avec la plus brillante vitesse les allées de Hydepark, tandis que la voiture de Corinne s'avavançait lentement, presque comme un convoi funèbre, derrière les coursiers rapides et leur bruit tumultueux. — Ah ! ce n'était pas ainsi, pensait Corinne, non, ce n'était pas ainsi que je me rendais au Capitole, la première fois que je l'ai rencontré : il m'a précipitée du char de triomphe dans l'abîme des douleurs. Je l'aime, et toutes les joies de la vie ont disparu. Je l'aime, et tous les dons de la nature sont flétris. Pardonnez-lui, mon Dieu ! quand je ne serai plus. — Oswald passait à cheval, à côté de la voiture où était Corinne. La forme italienne de l'habit noir qui l'enveloppait, le frappa singulièrement. Il s'arrêta, fit le tour de cette voiture, revint sur ses pas pour la revoir encore, et tâcha d'apercevoir quelle était la femme qui s'y tenait cachée. Le cœur de Corinne battait pendant ce temps avec une ex-



trême violence , et tout ce qu'elle redoutait , c'était de s'évanouir , et d'être ainsi découverte ; mais elle résista cependant à son émotion , et lord Nelvil perdit l'idée qui l'avait d'abord occupé. Quand la revue fut finie , Corinne , pour ne pas attirer davantage l'attention d'Oswald , descendit de voiture pendant qu'il ne pouvait la voir , et se plaça derrière les arbres et la foule , de manière à n'être pas aperçue. Oswald alors s'approcha de la calèche de lady Edgermond , et lui montrant un cheval très-doux que ses gens avaient amené , il demanda pour Lucile la permission de monter ce cheval à côté de la voiture de sa mère. Lady Edgermond y consentit , en lui recommandant beaucoup de veiller sur sa fille. Lord Nelvil était descendu de cheval ; il parlait chapeau bas , à la portière de lady Edgermond , avec une expression si respectueuse et si sensible en même temps , que Corinne n'y voyait que trop un attache-

ment pour la mère , animé par l'attrait qu'inspirait la fille.

Lucile descendit de voiture. Elle avait un habit de cheval qui dessinait à ravir l'élégance de sa taille ; sur sa tête , un chapeau noir , orné de plumes blanches , et ses beaux cheveux blonds , légers comme l'air , tombaient avec grâce sur son charmant visage. Oswald baissa la main de manière que Lucile pût y poser son pied pour monter sur le cheval. Lucile s'attendait que ce serait un de ses gens qui lui rendrait ce service. Elle rougit en le recevant de lord Nelvil. Il insista : Lucile enfin mit sur cette main un pied charmant , et s'élança si légèrement à cheval , que tous ses mouvemens donnaient l'idée d'une de ces sylphides que l'imagination nous peint avec des couleurs si délicates. Elle partit au galop ; Oswald la suivit et ne la perdit pas de vue. Une fois le cheval fit un faux pas. A l'instant lord Nelvil l'arrêta , examina la bride et le mors

avec une aimable anxiété. Une autre fois il crut à tort que le cheval s'emportait; il devint pâle comme la mort, et poussant son propre cheval avec une incroyable ardeur; dans une seconde il atteignit celui de Lucile, descendit et se précipita devant elle. Lucile ne pouvant plus retenir son cheval, frémissait à son tour de renverser Oswald; mais d'une main il saisit la bride, et de l'autre il soutint Lucile, qui en sautant s'appuya légèrement sur lui.

«Que fallait-il de plus pour convaincre Corinne du sentiment d'Oswald pour Lucile? Ne voyait-elle pas tous les signes d'intérêt qu'il lui avait autrefois prodigués? Et même, pour son éternel désespoir, ne croyait-elle pas apercevoir dans les regards de lord Nelvil plus de timidité, plus de réserve qu'il n'en avait dans le temps de son amour pour elle? Deux fois elle tira l'anneau de son doigt; elle était prête à fendre la foule pour le jeter aux pieds d'Oswald, et l'espoir de mourir à l'instant même l'encoura-

geait dans cette résolution. Mais quelle est la femme , née même sous le soleil du midi , qui peut , sans frissonner , attirer sur ses sentimens l'attention de la multitude ? Bientôt Corinne frémit à la pensée de se montrer à lord Nelvil dans cet instant , et sortit de la foule pour rejoindre sa voiture. Comme elle traversait une allée solitaire , Oswald vit encore de loin cette même figure noire qui l'avait frappé , et l'impression qu'elle produisit sur lui cette fois , fut beaucoup plus vive. Cependant il attribua l'émotion qu'il en ressentait au remords d'avoir été dans ce jour , pour la première fois , infidèle au fond de son cœur à l'image de Corinne ; et , rentré chez lui , il prit à l'instant la résolution de repartir pour l'Ecosse , puisque son régiment ne s'embarquait pas encore de quelque temps.

---

---

CHAPITRE VII.

---

CORINNE retourna chez elle dans un état de douleur , qui troublait sa raison , et dès ce moment ses forces furent pour jamais affaiblies. Elle résolut d'écrire à lord Nelvil , pour lui apprendre et son arrivée en Angleterre , et tout ce qu'elle avait souffert depuis qu'elle y était. Elle commença cette lettre d'abord remplie des plus amers reproches , et puis elle la déchira. — Que signifient les reproches en amour ? s'écria-t-elle ; ce sentiment serait-il le plus intime , le plus pur , le plus généreux des sentimens , s'il n'était pas en tout involontaire ? Que ferai-je donc avec mes plaintes ? Une autre voix , un autre regard ont le secret de son âme ; tout n'est-il donc pas dit ? — Elle recommença sa lettre , et cette fois elle voulut peindre à lord Nelvil la monotonie qu'il pourrait trouver dans son

union avec Lucile. Elle essayait de lui prouver que , sans une parfaite harmonie de l'âme et de l'esprit , aucun bonheur de sentiment n'était durable ; et puis elle déchira cette lettre encore plus vivement que la première. — S'il ne sait pas ce que je vauz , disait-elle , est-ce moi qui le lui apprendrai ? Et d'ailleurs , dois-je parler ainsi de ma sœur ? Est-il vrai qu'elle me soit inférieure autant que je cherche à me le persuader ? Et quand elle le serait , est-ce à moi qui , comme une mère , l'ai pressée dans son enfance contre mon cœur , est-ce à moi qu'il appartiendrait de le dire ? Ah ! non , il ne faut pas vouloir ainsi son propre bonheur à tout prix. Elle passe , cette vie pendant laquelle on a tant de désirs ; et long-temps même avant la mort , quelque chose de doux et de rêveur nous détache par degrés de l'existence.

Elle reprit encore une fois la plume , et ne parla que de son malheur ; mais en l'exprimant elle éprouvait une telle pitié

d'elle-même, qu'elle couvrait son papier de ses larmes ! — Non , dit-elle encore , il ne faut pas envoyer cette lettre ; s'il y résiste , je le haïrai ; s'il y cède , je ne saurai pas s'il n'a pas fait un sacrifice , s'il ne conserve pas le souvenir d'une autre. Il vaut mieux le voir , lui parler , lui remettre cet anneau , gage de ses promesses ; et elle se hâta de l'envelopper dans une lettre où elle n'écrivit que ces mots : *Vous êtes libre*. En mettant la lettre dans son sein , elle attendit que le soir approchât pour aller chez Oswald. Il lui sembla qu'en plein jour elle eût rougi devant tous ceux qui l'auraient regardée , et cependant elle voulait devancer le moment où lord Nelvil avait coutume d'aller chez lady Edgermond. A six heures donc elle partit , mais en tremblant comme une esclave condamnée. On a si peur de ce qu'on aime , quand une fois la confiance est perdue ! Ah ! l'objet d'une affection passionnée est à nos yeux , ou le protecteur

le plus sûr, ou le maître le plus redoutable.

Corinne fit arrêter sa voiture devant la porte de lord Nelvil, et demanda, d'une voix tremblante, à l'homme qui ouvrait cette porte, s'il était chez lui. *Depuis une demi-heure*, madame, répondit-il, *milord est parti pour l'Ecosse.* Cette nouvelle serra le cœur de Corinne : elle tremblait de voir Oswald ; mais cependant son âme allait au-devant de cette inexprimable émotion. L'effort était fait, elle se croyait près d'entendre sa voix, et il fallait maintenant prendre une nouvelle résolution pour le retrouver, attendre encore plusieurs jours, et condescendre à une démarche de plus. Néanmoins, à tout prix alors, Corinne voulait le revoir. Le lendemain, donc, elle partit pour Edimbourg.



---

CHAPITRE VIII.

---

**A**VANT de quitter Londres, lord Nelvil était retourné chez son banquier, et quand il sut qu'aucune lettre de Corinne n'était arrivée, il se demanda avec amertume s'il devait sacrifier un bonheur domestique, certain et durable, à une personne qui peut-être ne se ressouvait plus de lui. Cependant il résolut d'écrire encore en Italie, comme il l'avait déjà fait plusieurs fois depuis six semaines, pour demander à Corinne la cause de son silence, et pour lui déclarer encore que, tant qu'elle ne lui renverrait pas son anneau, il ne serait jamais l'époux d'une autre. Il fit son voyage dans des dispositions très-pénibles : il aimait Lucile presque sans la connaître, car il ne lui avait pas entendu prononcer vingt paroles ; mais il regrettait Corinne, et s'affligeait des circons-

stances qui les séparaient ; tour à tour le charme timide de l'une le captivait ; et il se retraçait la grâce brillante, l'éloquence sublime de l'autre. Si dans ce moment il avait su que Corinne l'aimait plus que jamais, qu'elle avait tout quitté pour le suivre, il n'aurait jamais revu Lucile ; mais il se croyait oublié, et réfléchissant sur le caractère de Lucile et sur celui de Corinne, il se disait qu'un extérieur froid et réservé cachait souvent les sentimens les plus profonds ; il se trompait. Les âmes passionnées se trahissent de mille manières, et ce que l'on contient toujours est bien faible.

Une circonstance vint ajouter encore à l'intérêt que Lucile inspirait à lord Nelvil. En retournant dans sa terre il passa si près de celle qui appartenait à lady Edgermond, que la curiosité l'y conduisit. Il se fit ouvrir le cabinet où Lucile avait coutume de travailler. Ce cabinet était rempli par les souvenirs du temps que le père d'Oswald y avait passé près de Lucile pendant que son

fils était en France. Elle avait élevé un piédestal de marbre à la place même où, peu de mois avant sa mort, il lui donnait des leçons, et sur ce piédestal était gravé : *A la mémoire de mon second père.* Enfin, un livre était posé sur la table. Oswald l'ouvrit; il y reconnut le recueil des pensées de son père, et sur la première page il trouva ces mots écrits par son père lui-même : *A celle qui m'a consolé dans mes peines ; à l'âme la plus pure, à la femme angélique qui fera la gloire et le bonheur de son époux.* Avec quelle émotion Oswald lut ces lignes où l'opinion de celui qu'il révérait était si vivement exprimée ! Il crut voir dans ce silence la délicatesse la plus rare, la crainte de forcer son choix par l'idée d'un devoir ; enfin il y fut frappé de ces paroles : *A celle qui m'a consolé dans mes peines !* — C'est donc Lucile ! s'écria-t-il ; c'est elle qui adoucissait le mal que je faisais à mon père, et je l'abandonnerais quand sa mère est mourante, quand elle n'aura

plus que moi pour consolateur ! Ah ! Corinne, vous si brillante, si recherchée, avez-vous besoin, comme Lucile, d'un ami fidèle et dévoué ? — Elle n'était plus brillante, elle n'était plus recherchée, cette Corinne qui errait seule d'auberge en auberge, ne voyant pas même celui pour qui elle avait tout quitté et n'ayant pas la force de s'en éloigner. Elle était tombée malade dans une petite ville à moitié chemin d'Edimbourg, et n'avait pu, malgré ses efforts, continuer sa route. Elle pensait souvent, pendant les longues nuits de ses souffrances, que, si elle était morte dans ce lieu, Thérésine seule aurait su son nom et l'aurait inscrit sur sa tombe. Quel changement, quel sort pour une femme qui ne pouvait pas faire un pas en Italie sans que la foule des hommages se précipitât sur ses pas ! Et faut-il qu'un seul sentiment dépouille ainsi toute la vie ? Enfin, après huit jours d'angoisses inexprimables, elle reprit sa triste route ; car, bien que l'espérance de voir Os-

wald en fût le terme, il y avait tant de pénibles sentimens confondus avec cette vive attente, que son cœur n'en éprouvait qu'une inquiétude douloureuse. Avant d'arriver à la demeure de lord Nelvil, Corinne eut le désir de s'arrêter quelques heures dans la terre de son père, qui n'en était pas éloignée, et où lord Edgermond avait ordonné que son tombeau fût placé. Elle n'y avait point été depuis ce temps, et elle n'en avait passé dans cette terre qu'un mois, seule avec son père. C'était l'époque la plus heureuse de son séjour en Angleterre. Ces souvenirs lui inspiraient le besoin de revoir son habitation, et elle ne croyait pas que lady Edgermond dût y être déjà.

A quelques milles du château, Corinne aperçut sur le grand chemin une voiture renversée. Elle fit arrêter la sienne; et vit sortir de celle qui était brisée, un vieillard très-effrayé de la chute qu'il venait de faire. Corinne se hâta de le secourir, et lui offrit de le

conduire elle-même jusqu'à la ville voisine. Il accepta avec reconnaissance, et dit qu'il se nommait M. Dickson. Corinne reconnut ce nom qu'elle avait souvent entendu prononcer à lord Nelvil. Elle dirigea l'entretien de manière à faire parler ce bon vieillard sur le seul objet qui l'intéressait dans la vie. M. Dickson était l'homme du monde qui causait le plus volontiers; et ne se doutant pas que Corinne, dont il ignorait le nom, et qu'il prenait pour une Anglaise, eût aucun intérêt particulier dans les questions qu'elle lui faisait, il se mit à dire tout ce qu'il savait avec le plus grand détail; et comme il désirait de plaire à Corinne, dont les soins l'avaient touché, il fut indiscret pour l'amuser.

Il raconta comment il avait appris lui-même à lord Nelvil que son père s'était opposé d'avance au mariage qu'il voulait contracter maintenant, et il fit l'extrait de la lettre qu'il lui avait remise, en répétant plusieurs fois ces mots

qui perdaient le cœur de Corinne. Son père lui a défendu d'épouser cette Italienne, ce serait outrager sa mémoire que de braver sa volonté.

— M. Dickson ne se borna point encore à ces cruelles paroles ; il affirma de plus, qu'Oswald aimait Lucile ; que Lucile l'aimait ; que lady Edgermond souhaitait vivement ce mariage ; mais un engagement pris en Italie empêchait lord Nelvil d'y consentir. — Quoi ! dit Corinne à M. Dickson, en tâchant de contenir le trouble affreux qui l'agitait, vous croyez que c'est seulement à cause de l'engagement qu'il a contracté, que lord Nelvil ne se marie pas avec miss Lucile Edgermond ? — J'en suis bien sûr, reprit M. Dickson, charmé d'être interrogé de nouveau ; il y a trois jours encore j'ai vu lord Nelvil, et, bien qu'il ne m'ait pas expliqué la nature des liens qu'il avait formés en Italie, il m'a dit ces propres paroles, que j'ai mandées à lady Edgermond : *Si j'étais libre, j'épouserais Lucile. — S'il était libre !*

répéta Corinne; — et dans ce moment sa voiture s'arrêta devant la porte de l'auberge où elle conduisait M. Dickson. Il voulut la remercier; lui demander dans quel lieu il pourrait la revoir. Corinne ne l'entendait plus. Elle lui serra la main sans pouvoir lui répondre, et le quitta sans avoir prononcé un seul mot. Il était tard; cependant elle voulut aller encore dans ces lieux où reposaient les cendres de son père. Le désordre de son esprit lui rendait ce pèlerinage sacré plus nécessaire que jamais.

## CHAPITRE IX.

LADY Edgermond était depuis deux jours à sa terre, et ce soir-là même il y avait un grand bal chez elle. Tous ses voisins, tous ses vassaux lui avaient demandé de se réunir pour célébrer son arrivée; Lucile l'avait aussi désiré, peut-être dans l'espoir qu'Oswald y



viendrait ; en effet , il y était lorsque Corinne arriva. Elle vit beaucoup de voitures dans l'avenue ! et fit arrêter la sienne à quelques pas ; elle descendit , et reconnut le séjour où son père lui avait témoigné les sentimens les plus tendres. Quelle différence entre ces temps qu'elle croyait alors malheureux et sa situation actuelle ! C'est ainsi que dans la vie on est puni des peines de l'imagination que les chagrins réels , qui n'apprennent que trop à connaître le véritable malheur.

Corinne fit demander pourquoi le château était illuminé , et quelles étaient les personnes qui s'y trouvaient dans ce moment. Le hasard fit que le domestique de Corinne interrogea l'un de ceux que lord Nelvil avait pris à son service en Angleterre , et qui se trouvait là dans ce moment. Corinne entendit sa réponse.

— *C'est un bal*, dit-il, *que donne aujourd'hui lady Edgermond ; et lord Nelvil, mon maître, ajouta-t-il, a ouvert ce bal avec miss Lucile Edgermond, l'hé-*

ritière de ce château. A ces mots, Corinne frémit, mais elle ne changea point de résolution. Une âpre curiosité l'entraînait à se rapprocher des lieux où tant de douleur la menaçait; elle fit signe à ses gens de s'éloigner, et elle entra seule dans le parc, qui se trouvait ouvert, et dans lequel à cette heure l'obscurité permettait de se promener long-temps sans être vue. Il était dix heures, et depuis que le bal avait commencé, Oswald dansait avec Lucile ces contrédanses anglaises que l'on recommence cinq ou six fois dans la soirée; mais toujours le même homme danse avec la même femme, et la plus grande gravité règne quelquefois dans cette partie de plaisir.

Lucile dansait noblement, mais sans vivacité. Le sentiment même qui l'occupait ajoutait à son sérieux naturel: comme on était curieux dans le canton de savoir si elle aimait lord Nelvin, tout le monde la regardait avec plus d'attention encore que de coutume; ce qui

l'empêchait de lever les yeux sur Oswald; et sa timidité était telle, qu'elle ne voyait ni n'entendait rien. Ce trouble et cette réserve touchèrent beaucoup lord Nelvil dans le premier moment; mais comme cette situation ne variait pas, il commençait un peu à s'en fatiguer, et comparait cette longue rangée d'hommes et de femmes, et cette musique monotone, avec la sagacité animée des airs et des danses d'Italie. Cette réflexion le fit tomber dans une profonde rêverie, et Corinne eût encore goûté quelques instans de bonheur, si elle avait pu connaître alors les sentimens de lord Nelvil. Mais l'infortunée qui se sentait étrangère sur le sol paternel, isolée près de celui qu'elle avait espéré pour époux, parcourait au hasard les sombres allées d'une demeure qu'elle pouvait antrefois considérer comme la sienne. La terre manquait sous ses pas, et l'agitation de la douleur lui tenait seule lieu de force : peut-être pensait-elle qu'elle rencontrerait Oswald dans le jardin; mais elle

ne savait pas elle-même ce qu'elle désirait.

Le château était placé sur une hauteur, au pied de laquelle coulait une rivière. Il y avait beaucoup d'arbres sur l'un des bords, mais l'autre n'offrait que des rochers arides et couverts de bruyère. Corinne en marchant se trouva près de la rivière; elle entendit là tout à la fois la musique de la fête et le murmure des eaux. La lueur des lampions du bal se réfléchissait d'en haut jusqu'au milieu des ondes, tandis que le pâle reflet de la lune éclairait seul les campagnes désertes de l'autre rive. On eût dit que dans ces lieux, comme dans la tragédie de Hamlet, les ombres erraient autour du palais où se donnaient les festins.

L'infortunée Corinne, seule, abandonnée, n'avait qu'un pas à faire pour se plonger dans l'éternel oubli. — Ah ! s'écria-t-elle, si demain, lorsqu'il se promènera sur ces bords avec la bande joyeuse de ses amis, ses pas triomphans heurtaient contre les restes de celle

qu'une fois pourtant il a aimée, n'aurait-il pas une émotion qui me vengerait une douleur qui ressemblerait à ce que je souffre ? Non, non, reprit-elle, ce n'est pas la vengeance qu'il faut chercher dans la mort, mais le repos. — Elle se tut, et contempla de nouveau cette rivière qui coulait si vite et néanmoins si régulièrement, cette nature si bien ordonnée, quand l'âme humaine est toute en tumulte ; elle se rappela le jour où lord Nelvil se précipita dans la mer pour sauver un vieillard. — Qu'il était bon alors ! s'écria Corinne : hélas ! dit-elle en pleurant, peut-être l'est-il encore ! Pourquoi le blâmer, parce que je souffre ? peut-être ne le sait-il pas, peut-être s'il me voyait..... — Et tout à coup elle prit la résolution de faire demander lord Nelvil, au milieu de cette fête, et de lui parler à l'instant. Elle remonta vers le château avec l'espèce de mouvement que donne une décision nouvellement prise, une décision qui succède à de longues incertitudes ; mais en appro-

chant elle fut saisie d'un tel tremblement, qu'elle fut obligée de s'asseoir sur un banc de pierre qui était devant les fenêtres. La foule des paysans rassemblés pour voir danser, empêcha qu'elle ne fût remarquée.

Lord Nelvil, dans ce moment, s'avança sur le balcon; il respira l'air frais du soir: quelques rosiers qui se trouvaient là, lui rappelèrent le parfum que portait habituellement Corinne, et l'impression qu'il en ressentit le fit tressaillir. Cette fête longue et ennuyeuse le fatiguait; il se souvint du bon goût de Corinne dans l'arrangement d'une fête, de son intelligence dans tout ce qui tenait aux beaux-arts, et il sentit que c'était seulement dans la vie régulière et domestique qu'il se représentait avec plaisir Lucile pour compagne. Tout ce qui appartenait le moins du monde à l'imagination, à la poésie, lui retraçait le souvenir de Corinne, et renouvelait ses regrets. Pendant qu'il était dans cette disposition,

un de ses amis s'approcha de lui ; et ils s'entretenirent quelques momens ensemble. Corinne alors entendit la voix d'Oswald.

Unexprimable émotion que la voix de ce qu'on aime ! mélange confus d'attendrissement et de terreur ! car il est des impressions si vives , que notre pauvre et faible nature se craint elle-même en les éprouvant.

— Un des amis d'Oswald lui dit : —

Ne trouvez-vous pas ce bal charmant ?

— Oui , répondit-il avec distraction ;

oui , en vérité , répéta-t-il en soupi-

rant. — Ce soupir et l'accent mélancolique

de sa voix causèrent à Corinne

une vive joie : elle se crut certaine de

retrouver le cœur d'Oswald , de se

faire encore entendre de lui , et se le-

vant avec précipitation , elle s'avança

vers un des domestiques de la maison ,

pour le charger de demander lord

Nelvil. Si elle avait suivi ce mouve-

ment , combien sa destinée et celle

d'Oswald eussent été différentes !

Dans cet instant Lucile s'approcha de la fenêtre , et voyant passer dans le jardin , à travers l'obscurité , une femme vêtue de blanc , mais sans aucun ornement de fête , sa curiosité fut excitée. Elle avança la tête , et regardant attentivement , elle crut reconnaître les traits de sa sœur ; mais comme elle ne doutait pas qu'elle ne fût morte depuis sept années , la frayeur que lui causa cette vue la fit tomber évanouie. Tout le monde courut à son secours. Corinne ne trouva plus le domestique auquel elle voulait parler , et se retira plus avant dans l'allée , afin de ne pas être remarquée.

Lucile revint à elle , et n'osa point avouer ce qui l'avait émue. Mais , comme dès l'enfance sa mère avait fortement frappé son esprit par toutes les idées qui tiennent à la dévotion , elle se persuada que l'image de sa sœur lui était apparue , marchant vers le tombeau de leur père , pour lui reprocher l'oubli de ce tombeau ; le



tort qu'elle avait eu de recevoir une fête dans ces lieux, sans remplir au moins d'avance un pieux devoir envers des cendres révérees. Au moment donc où Lucile se crut sûre de n'être pas observée, elle sortit du bal. Comme s'étonna de la voir seule ainsi dans le jardin, et s'imagina que lord Nelvil ne tarderait pas à la rejoindre, et que peut-être il lui avait demandé un entretien secret, pour obtenir d'elle la permission de faire connaître ses vœux à sa mère. Cette idée la rendit immobile ; mais bientôt elle remarqua que Lucile tournait ses pas vers un bosquet qu'elle savait devoir être le lieu où le tombeau de son père avait été élevé, et s'accusant, à son tour, de n'avoir pas commencé par y porter ses regrets et ses larmes, elle suivit sa sœur à quelque distance, se cachant à l'aide des arbres et de l'obscurité. Elle aperçut enfin de loin le sarcophage noir élevé sur la place où les restes de lord Edgermond étaient

ensevelis. Une profonde émotion la força de s'arrêter et de s'appuyer contre un arbre. Lucile aussi s'arrêta et se pencha respectueusement à l'aspect du tombeau.

Dans ce moment Corinne était prête à se découvrir à sa sœur, à lui redemander, au nom de leur père ; et son rang et son époux ; mais Lucile fit quelques pas avec précipitation pour s'approcher du monument, et le courage de Corinne défaillit. Il y a dans le cœur d'une femme tant de timidité réunie à l'impétuosité des sentimens, qu'un rien peut la rete nir comme un rien l'entraîner. Lucile se mit à genoux devant la tombe de son père ; elle écarta ses blonds cheveux, qu'une guirlande de fleurs tenait rassemblés, et leva les yeux au ciel pour prier avec un regard angélique. Corinne était placée derrière les arbres, et sans pouvoir être découverte, elle voyait facilement sa sœur, qu'un rayon de la lune éclairait doucement ; elle se sentit tout à

coup saisie par un attendrissement purement généreux. Elle contempla cette expression de piété si pure, ce visage si jeune, que les traits de l'enfance s'y faisaient remarquer encore; elle se retraça le temps où elle avait servi de mère à Lucile; elle réfléchit sur elle-même; elle pensa qu'elle n'était pas loin de trente ans; de ce moment où le déclin de la jeunesse commence; tandis que sa sœur avait devant elle un long avenir indéfini, un avenir qui n'était troublé par aucun souvenir, par aucune vie passée dont il fallût répondre ni devant les autres, ni devant sa propre conscience. — Si je me montre à Lucile, se dit-elle, si je lui parle, son âme encore paisible sera bientôt troublée, et la paix n'y rentrera peut-être jamais. J'ai déjà tant souffert, je saurai souffrir encore; mais l'innocente Lucile va passer, dans un instant, du calme à l'agitation la plus cruelle; et c'est moi qui l'ai tenue dans mes bras, qui l'ai fait dormir sur mon sein; c'est

moi qui la précipiterais dans le monde des douleurs. — Ainsi pensait Corinne. Cependant l'amour livrait dans son cœur un cruel combat à ce sentiment désintéressé, à cette exaltation de l'âme qui la portait à se sacrifier elle-même.

Lucile dit alors tout haut : — O mon père ! priez pour moi ! — Corinne l'entendit, et se laissant aussi tomber à genoux, elle demanda la bénédiction paternelle pour les deux sœurs à la fois, et répandit des pleurs qu'arrachaient de son cœur des sentimens plus purs encore que l'amour. Lucile, continuant sa prière, prononça distinctement ces paroles : — Oh ! ma sœur, intercédez pour moi dans le ciel, vous m'avez aimée dans mon enfance, continuez à me protéger. — Ah ! combien cette prière attendrit Corinne ! Lucile enfin, d'une voix pleine de ferveur, dit : — Mon père, pardonnez-moi l'instant d'oubli dont un sentiment ordonné par vous-même est la cause. Je ne

suis point coupable en aimant celui que vous m'aviez destiné pour époux ; mais achevez votre ouvrage , et faites qu'il me choisisse pour la compagne de sa vie : je ne puis être heureuse qu'avec lui , mais jamais il ne saura que j'e l'aime ; jamais ce cœur tremblant ne trahira son secret. Oh ! mon Dieu , oh ! mon père , consolez votre fille ; et rendez-la digne de l'estime et de la tendresse d'Oswald. — Oui , répéta Corinne , à voix basse , exaucez-la , mon père , et pour l'autre de vos enfans une mort douce et tranquille !

En achevant ce vœu solennel , le plus grand effort dont l'âme de Corinne fût capable , elle tira de son sein la lettre qui contenait l'anneau donné par Oswald , et s'éloigna rapidement. Elle sentait bien qu'en envoyant cette lettre et laissant ignorer à lord Nelvil qu'elle était en Angleterre , elle brisait leurs liens et donnait Oswald à Lucile ; mais en présence de ce tombeau , les obstacles qui la séparaient de lui s'étaient

offerts à sa réflexion avec plus de force que jamais ; elle s'était rappelé les paroles de M. Dickson : *son père lui défend d'épouser cette Italienne*, et il lui sembla que le sien aussi s'unissait à celui d'Oswald , et que l'autorité paternelle tout entière condamnait son amour. L'innocence de Lucile , sa jeunesse , sa pureté exaltaient son imagination , et elle était , un moment du moins , fière de s'immoler pour qu'Oswald fût en paix avec son pays , avec sa famille , avec lui-même.

La musique qu'on entendait en approchant du château soutenait le courage de Corinne. Elle aperçut un pauvre vieillard aveugle qui était assis au pied d'un arbre , écoutant le bruit de la fête. Elle s'avança vers lui en le priant de remettre la lettre qu'elle lui donnait à l'un des gens du château. Ainsi même elle ne courut pas le risque que lord Nelvil pût découvrir qu'une femme l'avait apportée. En effet , qui eût vu Corinne remettant cette lettre , aurait senti qu'elle contenait le destin de sa

vie. Ses regards, sa main tremblante, sa voix solennelle et troublée, tout annonçait un de ces terribles momens où la destinée s'empare de nous, où l'être malheureux n'agit plus que comme l'esclave de la fatalité qui le poursuit.

Corinne observa de loin le vieillard, qu'un chien fidèle conduisait : elle le vit donner sa lettre à l'un des domestiques de lord Nelvil, qui par hasard, dans cet instant, en apportait d'autres au château. Toutes les circonstances se réunissaient pour ne pas laisser d'espoir. Corinne fit encore quelques pas en se retournant, pour regarder ce domestique avancer vers la porte ; et quand elle ne le vit plus, quand elle fut sur le grand chemin, quand elle n'entendit plus la musique, et que les lumières mêmes du château ne se firent plus apercevoir, une sueur froide mouilla son front, un frissonnement de mort la saisit : elle voulut avancer encore, mais la nature s'y refusa, et elle tomba sans connaissance sur la route.

---

## LIVRE XVIII.

### LE SÉJOUR A FLORENCE.

---

#### CHAPITRE PREMIER.

---

**L**E comte d'Erfeuil , après avoir passé quelque temps en Suisse , et s'être ennuyé de la nature dans les Alpes , comme il s'était fatigué des beaux-arts à Rome , sentit tout à coup le désir d'aller en Angleterre , où on l'avait assuré que se trouvait la profondeur de la pensée ; et il s'était persuadé , un matin en s'éveillant , que c'était de cela qu'il avait besoin. Ce troisième essai ne lui ayant pas mieux réussi que les deux premiers , son attachement pour lord Nelvil se ranima tout à coup , et s'étant dit , aussi un matin , qu'il n'y avait de bonheur que dans l'amitié véritable , il partit pour l'Ecosse. Il alla d'abord chez lord Nelvil , et ne le trouva pas chez lui ;



mais ayant appris que c'était chez lady Edgermond qu'on pourrait le rencontrer, il remonta sur-le-champ à cheval, pour l'y chercher, tant il se croyait le besoin de le revoir. Comme il passait très-vite, il aperçut sur le bord du chemin une femme étendue sans mouvement; il s'arrêta, descendit de cheval, et se hâta de la secourir. Quelle fut sa surprise en reconnaissant Corinne à travers sa mortelle pâleur ! Une vive pitié le saisit ; avec l'aide de son domestique il arrangea quelques branches pour la transporter, et son dessein était de la conduire ainsi au château de lady Edgermond, lorsque Thérésine, qui était restée dans la voiture de Corinne, inquiète de ne pas voir revenir sa maîtresse, arriva dans ce moment, et, croyant que lord Nelvil pouvait seul l'avoir plongée dans cet état, décida qu'il fallait la porter à la ville voisine. Le comte d'Erfeuil suivit Corinne, et pendant huit jours que l'infortunée eut la fièvre et le délire, il ne la quitta point ;

ainsi c'était l'homme frivole qui la soignait, et l'homme sensible qui lui perçait le cœur.

Ce contraste frappa Corinne quand elle reprit ses sens, et elle remercia le comte d'Erfeuil avec une profonde émotion ; il répondit en cherchant vite à la consoler : il était plus capable de nobles actions que de paroles sérieuses, et Corinne devait trouver en lui plutôt des secours qu'un ami. Elle essaya de rappeler sa raison, de se retracer ce qui s'était passé : long-temps elle eut de la peine à se souvenir de ce qu'elle avait fait, et des motifs qui l'avaient décidée. Peut-être commençait-elle à trouver son sacrifice trop grand, et pensait-elle à dire au moins un dernier adieu à lord Nelvil, avant de quitter l'Angleterre, lorsque le jour qui suivit celui où elle avait repris connaissance, elle vit dans un papier public, que le hasard fit tomber sous ses yeux, cet article-ci :

« Lady Edgermond vient d'apprendre que sa belle-fille, qu'elle croyait

» morte en Italie, vit, et jouit à Rome,  
 » sous le nom de Corinne, d'une très-  
 » grande réputation littéraire. Lady Ed-  
 » germond se fait honneur de la recon-  
 » naître et de partager avec elle l'héri-  
 » tage du frère de lord Edgermond qui  
 » vient de mourir aux Indes.

» Lord Nelvil doit épouser, diman-  
 » che prochain, miss Lucile Edger-  
 » mond, fille cadette de lord Edger-  
 » mond, et fille unique de lady Edger-  
 » mond, sa veuve. Le contrat a été signé  
 » hier. »

Corinne, pour son malheur, ne per-  
 dit point l'usage de ses sens en lisant  
 cette nouvelle; il se fit en elle une ré-  
 volution subite, tous les intérêts de la  
 vie l'abandonnèrent; elle se sentit com-  
 me une personne condamnée à mort, mais  
 qui ne sait pas encore quand sa senten-  
 ce sera exécutée; et, depuis ce moment,  
 la résignation du désespoir fut le seul  
 sentiment de son âme.

Le comte d'Erfeuil entra dans sa  
 chambre; il la trouva plus pâle encore

que quand elle était évanouie, et lui demanda de ses nouvelles avec anxiété. — Je ne suis pas plus mal ; je voudrais partir après-demain qui est dimanche , dit-elle avec solennité ; j'irai jusqu'à Plymouth , et je m'embarquerai pour l'Italie. — Je vous accompagnerai , répondit vivement le comte d'Erfeuil ; je n'ai rien qui me retienne en Angleterre . Je serai enchanté de faire ce voyage avec vous. — Vous êtes bon , reprit Corinne , vraiment bon ; il ne faut pas juger sur les apparences..... puis s'arrêtant , elle reprit : j'accepte jusqu'à Plymouth votre appui , car je ne serais pas sûre de me guider jusque-là ; mais quand une fois on est embarqué , le vaisseau vous emmène , dans quelque état que vous soyez ; c'est égal. — Elle fit signe au comte d'Erfeuil de la laisser seule , et pleura long-temps devant Dieu , en lui demandant la force de supporter sa douleur. Elle n'avait plus rien de l'impétueuse Corinne ; les forces de sa puissante vie étaient épuisées , et cet

anéantissement , dont elle ne pouvait elle-même se rendre compte , lui donnait du calme. Le malheur l'avait vaincue : ne faut-il pas tôt ou tard que les plus rebelles courbent la tête sous le joug !

Le dimanche Corinne partit d'Ecosse avec le comte d'Erfeuil. — C'est aujourd'hui , dit-elle en se levant de son lit pour aller dans sa voiture , c'est aujourd'hui ! — Le comte d'Erfeuil voulut l'interroger ; elle ne répondit point , et retomba dans le silence ; ils passèrent devant une église , et Corinne demanda la permission au comte d'Erfeuil d'y entrer un moment ; elle se mit à genoux devant l'autel , et s'imaginant qu'elle y voyait Oswald et Lucile , elle pria pour eux ; mais l'émotion qu'elle ressentit fut si forte , qu'en voulant se relever elle chancela , et ne put faire un pas sans être soutenue par Thérésine et le comte d'Erfeuil qui vinrent au-devant d'elle. On se levait dans l'église pour la laisser passer , et on lui montrait une grande

pitie. — J'ai donc l'air bien malade ?  
dit-elle au comte d'Erfeuil ; il y a des  
personnes plus jeunes et plus brillantes  
que moi qui sortent à cette heure d'un  
pas triomphant de l'église.

Le comte d'Erfeuil n'entendit pas la  
fin de ces paroles ; il était bon , mais il  
ne pouvait être sensible ; aussi dans la  
route , tout en aimant Corinne , était-il  
ennuyé de sa tristesse , et il essayait de  
l'en tirer , comme si , pour oublier tous  
les chagrins de la vie , il ne fallait que  
le vouloir. Quelquefois il lui disait  
*Je vous l'avais bien dit. Singulière ma-  
nière de consoler ; satisfaction que la  
vanité se donne aux dépens de la dou-  
leur.*

Corinne faisait des efforts inouïs pour  
dissimuler ce qu'elle souffrait ; car on  
est honteux des affections fortes devant  
les âmes légères ; un sentiment de pu-  
deur s'attache à tout ce qui n'est pas  
compris , à tout ce qu'il faut expliquer  
à ces secrets de l'âme enfin dont on ne  
vous soulage qu'en les devinant. Corinne

ne aussi se savait mauvais gré de n'être pas assez reconnaissante des marques de dévouement que lui donnait le comte d'Erfeuil ; mais il y avait dans sa voix , dans son accent , dans ses regards , tant de distraction , tant de besoin de s'amuser , qu'on était sans cesse au moment d'oublier ses actions généreuses , comme il les oubliait lui-même. Il est sans doute très-noble de mettre peu de prix à ses bonnes actions ; mais il pourrait arriver que l'indifférence qu'on témoignerait pour ce qu'on aurait fait de bien , cette indifférence si belle en elle-même , fût néanmoins , dans de certains caractères , l'effet de la frivolité.

Corinne , pendant son délire , avait trahi presque tous ses secrets , et les papiers publics avaient appris le reste au comte d'Erfeuil ; plusieurs fois il aurait voulu que Corinne s'entretînt avec lui de ce qu'il appelait *ses affaires* ; mais il suffisait de ce mot pour glacer la confiance de Corinne , et elle le supplia de ne pas exiger d'elle qu'elle prononçât

le nom de lord Nelvil. Au moment de quitter le comte d'Erfeuil, Corinne ne savait comment lui exprimer sa reconnaissance, car elle était à la fois bien aise de se trouver seule, et fâchée de se séparer d'un homme qui se conduisait si bien envers elle. Elle essaya de le remercier; mais il lui dit si naturellement de n'en plus parler, qu'elle se tut. Elle le chargea d'annoncer à lady Edgermond qu'elle refusait en entier l'héritage de son oncle, et le pria de s'acquitter de cette commission, comme s'il l'avait reçue d'Italie, sans apprendre à sa belle-mère qu'elle était venue en Angleterre.

— Et lord Nelvil doit-il le savoir? dit alors le comte d'Erfeuil. — Ces mots firent tressaillir Corinne. Elle se tut quelque temps; puis elle reprit : — Vous pourrez le lui dire bientôt; oui, bientôt. Mes amis de Rome vous manderont quand vous le pourrez. — Soignez au moins votre santé, dit le comte d'Erfeuil; savez-vous que je suis inquiet



de vous ? — Vraiment ? répondit Corinne en souriant ; mais je crois en effet que vous avez raison. — Le comte d'Erfeuil lui donna le bras pour aller jusqu'à son vaisseau : au moment de s'embarquer , elle se tourna vers l'Angleterre , vers ce pays qu'elle quittait pour toujours , et qu'habitait le seul objet de sa tendresse et de sa douleur : ses yeux se remplirent de larmes , les premières qui lui fussent échappées en présence du comte d'Erfeuil. — Belle Corinne , lui dit-il , oubliez un ingrat ; souvenez-vous des amis qui vous sont si tendrement attachés ; et croyez-moi , pensez avec plaisir à tous les avantages que vous possédez. — Corinne , à ces mots , retira sa main au comte d'Erfeuil , et fit quelques pas loin de lui ; puis se reprochant le mouvement auquel elle s'était livrée , elle revint et lui dit doucement adieu. Le comte d'Erfeuil ne s'aperçut point de ce qui s'était passé dans l'âme de Corinne : il entra dans la chaloupe avec elle , la recommanda vive-

ment au capitaine, s'occupa même, avec le soin le plus aimable, de tous les détails qui pouvaient rendre sa traversée plus agréable, et revenant avec la chaloupe, il salua le vaisseau de son mouchoir, aussi long-temps qu'il le put. Corinne répondit avec reconnaissance au comte d'Erfeuil : mais, hélas ! était-ce donc là l'ami sur lequel elle devait compter ?

Les sentimens légers ont souvent une longue durée, rien ne les brise parce que rien ne les resserre ; ils suivent les circonstances, disparaissent et re-  
viennent avec elles, tandis que les affections profondes..... et sans retour, ne laissent à leur place qu'une douloureuse blessure.

---

## CHAPITRE II.

UN vent favorable transporta Corinne à Livourne en moins d'un mois. Elle

eut presque toujours la fièvre pendant ce temps ; et son abattement était tel , que la douleur de l'âme se mêlant à la maladie , toutes ses impressions se confondaient ensemble , et ne laissaient en elle aucune trace distincte. Elle hésita , en arrivant , si elle se rendrait d'abord à Rome ; mais bien que ses meilleurs amis l'y attendissent , une répugnance insurmontable l'empêchait d'habiter les lieux où elle avait connu Oswald. Elle se retraçait sa propre demeure , la porte qu'il ouvrait deux fois par jour en venant chez elle ; et l'idée de se retrouver là sans lui la faisait frissonner. Elle résolut donc de se rendre à Florence ; et comme elle avait le sentiment que sa vie ne résisterait pas long-temps à ce qu'elle souffrait , il lui convenait assez de se détacher par degrés de l'existence , et de commencer d'abord par vivre seule loin de ses amis , loin de la ville témoin de ses succès , loin du séjour où l'on essayerait de ranimer son esprit , où on lui demanderait de se

montrer ce qu'elle était autrefois , quand un découragement invincible lui rendait tout effort odieux.

En traversant la Toscane , ce pays si fertile , en approchant de cette Florence , si parfumée de fleurs , en retrouvant enfin l'Italie , Corinne n'éprouva que de la tristesse ; toutes ces beautés de la campagne qui l'avaient enivrée dans un autre temps la remplissaient de mélancolie. *Combien est terrible , dit Milton , le désespoir que cet air si doux ne calme pas !* Il faut l'amour ou la religion pour goûter la nature ; et , dans ce moment , la triste Corinne avait perdu le premier bien de la terre , sans avoir encore retrouvé ce calme que la dévotion seule peut donner aux âmes sensibles et malheureuses.

La Toscane est un pays très-cultivé et très-riant , mais il ne frappe point l'imagination comme les environs de Rome. Les Romains ont si bien effacé les institutions primitives du peuple qui habitait jadis la Toscane , qu'il n'y reste

presque plus aucune des antiques traces qui inspirent tant d'intérêt pour Rome et pour Naples. Mais on y remarque un autre genre de beautés historiques, ce sont les villes qui portent l'empreinte du génie républicain du moyen âge. A Sienne, la place publique où le peuple se rassemblait, le balcon d'où son magistrat le haranguait, frappent les voyageurs les moins capables de réflexion ; on sent qu'il a existé là un gouvernement démocratique.

C'est une jouissance véritable que d'entendre les Toscans, de la classe même la plus inférieure ; leurs expressions, pleines d'imagination et d'élégance, donnent l'idée du plaisir qu'on devait goûter dans la ville d'Athènes, quand le peuple parlait ce grec harmonieux qui était comme une musique continuelle. C'est une sensation très-singulière de se croire au milieu d'une nation dont tous les individus seraient également cultivés, et paraîtraient tous de la classe supérieure ; c'est du moins

l'illusion que fait, pour quelques momens, la pureté du langage.

L'aspect de Florence rappelle son histoire avant l'élévation de Médicis à la souveraineté ; les palais des familles principales sont bâtis comme des espèces de forteresses d'où l'on pouvait se défendre ; on voit encore à l'extérieur les anneaux de fer auxquels les étendards de chaque parti devaient être attachés ; enfin tout y était arrangé bien plus pour maintenir les forces individuelles que pour les réunir toutes dans l'intérêt commun. On dirait que la ville est bâtie pour la guerre civile. Il y a des tours au palais de justice , d'où l'on pouvait apercevoir l'approche de l'ennemi et s'en défendre. Les haines entre les familles étaient telles qu'on voit des palais bizarrement construits , parce que leurs possesseurs n'ont pas voulu qu'ils s'étendissent sur le sol où des maisons ennemies avaient été rasées. Ici les Pazzi ont conspiré contre les Médicis ; là les Gulfes ont assassiné les

Gibelins ; enfin les traces de la lutte et de la rivalité sont partout ; mais à présent tout est rentré dans le sommeil , et les pierres des édifices ont seules conservé quelque physionomie. On se hait plus , parce qu'il n'y a plus rien à prétendre , qu'un état sans gloire comme sans puissance n'est plus disputé par ses habitans. La vie qu'on mène à Florence de nos jours est singulièrement monotone ; on va se promener tous les après-midi sur les bords de l'Arno , et le soir l'on se demande les uns aux autres si l'on y a été.

Corinne s'établit dans une maison de campagne à peu de distance de la ville. Elle manda au prince Castel-Forte qu'elle voulait s'y fixer : cette lettre fut la seule que Corinne écrivit ; car elle avait pris une telle horreur pour toutes les actions communes de la vie , que la moindre résolution à prendre , le moindre ordre à donner lui causait un redoublement de peine. Elle ne pouvait passer les jours que dans une inactivité com-

plète ; elle se levait, se couchait, se relevait, ouvrait un livre sans pouvoir en comprendre une ligne. Souvent elle restait des heures entières à sa fenêtre, puis elle se promenait avec rapidité dans son jardin : une autre fois elle prenait un bouquet de fleurs , cherchant à s'étourdir par leur parfum ; enfin le sentiment de l'existence la poursuivait comme une douleur sans relâche , et elle essayait mille ressources pour calmer cette dévorante faculté de penser, qui ne lui présentait plus , comme jadis, les réflexions les plus variées, mais une seule idée, mais une seule image armée de pointes cruelles qui déchiraient son cœur.

---

### CHAPITRE III.

---

UN jour Corinne résolut d'aller voir à Florence les belles églises qui décoraient cette ville ; elle se rappelait qu'à



Rome quelques heures passées dans St.-Pierre calmaient toujours son âme , et elle espérait le même secours des temples de Florence. Pour se rendre à la ville , elle traversa le bois charmant qui est sur les bords de l'Arno : c'était une soirée ravissante du mois de juin ; l'air était embaumé par une inconcevable abondance de roses , et les visages de tous ceux qui se promenaient exprimaient le bonheur. Corinne sentit un redoublement de tristesse en se voyant exclue de cette félicité générale que la Providence accorde à la plupart des êtres ; mais cependant elle la bénit avec douceur de faire du bien aux hommes. — Je suis une exception à l'ordre universel , se disait-elle ; il y a du bonheur pour tous , et cette terrible faculté de souffrir , qui me tue , c'est une manière de sentir particulière à moi seule. O mon Dieu ! cependant , pourquoi m'avez-vous choisie pour supporter cette peine ? Ne pourrais-je pas aussi demander , comme votre divin

Fils, *que cette coupe s'éloignât de moi ?*

L'air actif et occupé des habitans de la ville étonna Corinne. Depuis qu'elle n'avait plus aucun intérêt dans la vie, elle ne concevait pas ce qui faisait avancer, revenir, se hâter; et traînant lentement ses pas sur les larges pierres du pavé de Florence, elle perdait l'idée d'arriver, ne se souvenant plus où elle avait l'intention d'aller; enfin elle se trouva devant les fameuses portes d'airain, sculptées par Ghiberti, pour le baptistère de St.-Jean, qui est à côté de la cathédrale de Florence.

Elle examina quelque temps ce travail immense, où des nations de bronze, dans des proportions très-petites, mais très-distinctes, offrent une multitude de physionomies variées, qui toutes expriment une pensée de l'artiste, une conception de son esprit. — Quelle patience ! s'écria Corinne ; quel respect pour la postérité ! et cependant combien peu de personnes exa-

minent avec soin ces portes à travers lesquelles la foule passe avec distraction, ignorance ou dédain ! Oh ! qu'il est difficile à l'homme d'échapper à l'oubli, et que la mort est puissante !

C'est dans cette cathédrale que Julien de Médicis a été assassiné ; non loin de là , dans l'église de Saint-Laurent, on voit la chapelle en marbre , enrichie de pierreries , où sont les tombeaux des Médicis et les statues de Julien et de Laurent , par Michel-Ange. Celle de Laurent de Médicis , méditant la vengeance de l'assassinat de son frère , a mérité l'honneur d'être appelée *la pensée de Michel-Ange*. Au pied de ces statues sont l'Aurore et la Nuit ; le réveil de l'une , et surtout le sommeil de l'autre , ont une expression remarquable. Un poète fit des vers sur la statue de la Nuit , qui finissaient par ces mots : *bien qu'elle dorme elle vit ; réveille-la si tu ne le crois pas , elle te parlera*. Michel-Ange , qui cultivait les lettres , sans lesquelles l'i-

imagination en tout genre se flétrit vite ;  
répondit au nom de la Nuit :

*Grato m'è il sono e più l'esser d'y sasso.  
Mentre che il danno e la vergogna dura,  
Non veder, non sentir m'è gran ventura ;  
Pero non mi destar, deh parla basso \*.*

Michel-Ange est le seul sculpteur des temps modernes qui ait donné à la figure humaine un caractère qui ne ressemble ni à la beauté antique , ni à l'affectation de nos jours. On croit y voir l'esprit du moyen âge , une âme énergique et sombre, une activité constante, des formes très-prononcées , des traits qui portent l'empreinte des passions, mais ne retracent point l'idéal de la beauté. Michel-Ange est le génie de sa propre école , car il n'a rien imité, pas même les anciens.

---

\* Il m'est doux de dormir, et plus doux d'être de marbre. Aussi long-temps que dure l'injustice et la honte, ce m'est un grand bonheur de ne pas voir et de ne pas entendre ; ainsi donc ne m'éveille point, de grâce parle bas.

Son tombeau est dans l'église de *Santa-Croce*. Il a voulu qu'il fût placé en face d'une fenêtre, d'où l'on pouvait voir le dôme bâti par Filippo Brunelleschi, comme si ses cendres devaient tressaillir encore sous le marbre, à l'aspect de cette coupole, modèle de celle de Saint-Pierre. Cette église de *Santa-Croce* contient la plus brillante assemblée de morts qui soit peut-être en Europe. Corinne se sentit profondément émue en marchant entre ces deux rangées de tombeaux. Ici c'est Galilée qui fut persécuté par les hommes, pour avoir découvert les secrets du ciel; plus loin, Machiavel, qui révéla l'art du crime, plutôt en observateur qu'en criminel, mais dont les leçons profitent davantage aux oppresseurs qu'aux opprimés; l'Arétin, cet homme qui a consacré ses jours à la plaisanterie, et n'a rien éprouvé, sur la terre, de sérieux que la mort; Boccace, dont l'imagination riante a résisté aux fléaux réunis de la guerre ci-

vile et de la peste ; un tableau en l'honneur du Dante , comme si les Florentins , qui l'ont laissé périr dans le supplice de l'exil , pouvaient encore se vanter de sa gloire (1) : enfin , plusieurs autres noms honorables se font aussi remarquer dans ce lieu ; des noms célèbres pendant leur vie , mais qui rétentissent plus faiblement de générations en générations , jusqu'à ce que leur bruit s'éteigne entièrement (2).

---

(1) Après la mort du Dante, les Florentins, honteux de l'avoir laissé périr loin de son séjour natal, envoyèrent une députation au pape, pour le prier de leur rendre ses restes ensevelis à Ravenne ; mais le pape s'y refusa, trouvant avec raison que le pays qui avait donné asile à l'exilé, était devenu sa patrie, et ne voulant point se dessaisir de la gloire attachée à posséder son tombeau.

(2) Alfieri dit que c'est en se promenant dans l'église Santa-Croce, qu'il sentit, pour la première fois, l'amour de la gloire ; et c'est là qu'il est enseveli. L'épithaphe qu'il avait composée d'avance pour sa respectable amie, madame la comtesse d'Albani, et pour lui, est la plus tou-

La vue de cette église , décorée par de si nobles souvenirs , réveilla l'enthousiasme de Corinne : l'aspect des vivans l'avait découragée , la présence silencieuse des morts ranima , pour un moment du moins , cette émulation de gloire dont elle était jadis saisie ; elle marcha d'un pas plus ferme dans l'église , et quelques pensées d'autrefois traversèrent encore son âme ; elle vit venir sous les voûtes de jeunes prêtres qui chantaient à voix basse , et se promenaient lentement autour du chœur ; elle demanda à l'un d'eux ce que signifiait cette cérémonie : *Nous prions pour nos morts* , lui répondit-il. — Oui, vous avez raison , pensa Corinne , de les appeler *vos morts* , c'est la seule propriété glorieuse qui vous reste. Oh ! pourquoi donc Oswald a-t-il étouffé ces dons que j'avais reçus du ciel et que je devais faire servir à

---

chante et la plus simple expression d'une amitié longue et parfaite.

exciter l'enthousiasme dans les âmes qui s'accordent avec la mienne ? O mon Dieu ! s'écria-t-elle en se mettant à genoux , ce n'est point par un vain orgueil que je vous conjure de me rendre les talens que vous m'aviez accordé. Sans doute ils sont les meilleurs de tous , ces saints obscurs qui ont su vivre et mourir pour vous ; mais il est différentes carrières pour les mortels ; et le génie qui célébrerait les vertus généreuses , le génie qui se consacrerait à tout ce qui est noble , humain et vrai , pourrait être reçu du moins dans les parvis extérieurs du ciel. — Les yeux de Corinne étaient baissés en achevant cette prière, et ses regards furent frappés par cette inscription d'un tombeau sur lequel elle s'était mise à genoux : — *Seule à mon aurore , seule à mon couchant , je suis seule encore ici.*

— Ah ! s'écria Corinne , c'est la réponse à ma prière. Quelle émulation peut-on éprouver , quand on est seule



sur la terre ? Qui partagerait mes succès , si j'en pouvais obtenir ? Qui s'intéresse à mon sort ? Quel sentiment pourrait encourager mon esprit au travail ? il me fallait son regard pour récompense.

Une autre épitaphe aussi fixa son attention : *Ne me plaignez pas*, disait un homme mort dans sa jeunesse, *si vous saviez combien de peines ce tombeau m'a épargnées ?* — Quel détachement de la vie ces paroles inspirent ! dit Corinne, en versant des pleurs : tout à côté du tumulte de la ville, il y a cette église qui apprendrait aux hommes le secret de tout, s'ils le voulaient ; mais on passe sans y entrer, et la merveilleuse illusion de l'oubli fait aller le monde.

---

## CHAPITRE IV.

---

LE mouvement d'émulation qui avait soulagé Corinne, pendant quelques ins-

tans , la conduisit encore le lendemain à la galerie de Florence ; elle se flatta de retrouver son ancien goût pour les arts , et d'y puiser quelque intérêt pour ses occupations d'autrefois. Les beaux-arts sont encore très-républicains à Florence : les statues et les tableaux sont montrés à toutes les heures avec la plus grande facilité. Des hommes instruits , payés par le gouvernement , sont proposés , comme des fonctionnaires publics , à l'explication de tous ces chefs-d'œuvre. C'est un reste du respect pour les talens en tous genres , qui a toujours existé en Italie , mais plus particulièrement à Florence , lorsque les Médicis voulaient se faire pardonner leur pouvoir par leur esprit , et leur ascendant sur les actions , par le libre essor qu'ils laissaient du moins à la pensée. Les gens du peuple aiment beaucoup les arts à Florence , et mêlent ce goût à la dévotion , qui est plus régulière en Toscane qu'en tout autre lieu de l'Italie ; il n'est pas rare de les voir confondre les figu-

res mythologiques avec l'histoire chrétienne. Un Florentin, homme du peuple, montrait aux étrangers une Minerve qu'il appelait Judith, un Apollon qu'il nommait David, et certifiait, en expliquant un bas-relief qui représentait la prise de Troie, que Cassandre *était une bonne chrétienne.*

C'est une immense collection que la galerie de Florence, et l'on pourrait y passer bien des jours sans parvenir encore à la connaître. Corinne parcourait tous ces objets, et se sentait avec douleur distraite et indifférente. La statue de Niobé réveilla son intérêt : elle fut frappée de ce calme, de cette dignité, à travers la plus profonde douleur. Sans doute dans une semblable situation la figure d'une véritable mère serait entièrement bouleversée ; mais l'idéal des arts conserve la beauté dans le désespoir ; et ce qui touche profondément dans les ouvrages du génie, ce n'est pas le malheur même, c'est la puissance que l'âme conserve sur ce malheur. Non

loin de la statue de Niobé est la tête d'Alexandre mourant : ces deux genres de physionomie donnent beaucoup à penser. Il y a dans Alexandre l'étonnement et l'indignation de n'avoir pu vaincre la nature. Les angoisses de l'amour maternel se peignent dans tous les traits de Niobé : elle serre sa fille contre son sein avec une anxiété déchirante ; la douleur exprimée par cette admirable figure, porte le caractère de cette fatalité qui ne laissait, chez les anciens, aucun recours à l'âme religieuse. Niobé lève les yeux au ciel, mais sans espoir, car les dieux mêmes y sont ses ennemis.

Corinne, en retournant chez elle, essaya de réfléchir sur ce qu'elle venait de voir, et voulut composer comme elle le faisait jadis ; mais une distraction invincible l'arrêtait à chaque page. Combien elle était loin alors du talent d'improviser ! Chaque mot lui coûtait à trouver, et souvent elle traçait des paroles sans aucun sens, des paroles qui l'ef-

frayaient elle-même, quand elle se mettait à les relire, comme si l'on voyait écrit le délire de la fièvre. Se sentant alors incapable de détourner sa pensée de sa propre situation, elle peignait ce qu'elle souffrait; mais ce n'étaient plus ces idées générales, ces sentimens universels qui répondent au cœur de tous les hommes; c'était le cri de la douleur, cri monotone à la longue, comme celui des oiseaux de la nuit; il y avait trop d'ardeur dans les expressions, trop d'impétuosité, trop peu de nuances: c'était le malheur, mais ce n'était plus le talent. Sans doute il faut, pour bien écrire, une émotion vraie, mais il ne faut pas qu'elle soit déchirante. Le bonheur est nécessaire à tout, et la poésie la plus mélancolique doit être inspirée par une sorte de verve qui suppose et de la force et des jouissances intellectuelles. La véritable douleur n'a point de fécondité naturelle: ce qu'elle produit n'est qu'une agitation sombre qui ramène sans cesse aux mêmes pensées.

Ainsi ce chevalier , poursuivi par un sort funeste , parcourait en vain mille détours et se trouvait toujours à la même place.

Le mauvais état de la santé de Corinne achevait aussi de troubler son talent. L'on a trouvé dans ses papiers quelques-unes des réflexions qu'on va lire , et qu'elle écrivit dans ce temps où elle faisait d'inutiles efforts pour redevenir capable d'un travail suivi.

---

## CHAPITRE V.

### *Fragmens des pensées de Corinne.*

---

« **M**ON talent n'existe plus ; je le regrette. J'avais aimé que mon nom lui  
» parvînt avec quelque gloire ; j'aurais  
» voulu qu'en lisant un écrit de moi , il  
» y sentît quelque sympathie avec lui.  
» J'avais tort d'espérer qu'en rentrant  
» dans son pays , au milieu de ses habitudes , il conserverait les idées et les

» sentimens qui pouvaient seuls nous  
» réunir. Il y a tant à dire contre une  
» personne telle que moi, et il n'y a  
» qu'une réponse à tout cela, c'est l'es-  
» prit et l'âme que j'ai; mais quelle ré-  
» ponse pour la plupart des hommes !

» On a tort cependant de craindre la  
» supériorité de l'esprit et de l'âme :  
» elle est très-morale cette supériorité ;  
» car tout comprendre rend très-indul-  
» gent, et sentir profondément inspire  
» une grande bonté.

» Comment se fait-il que deux êtres  
» qui se sont confié leurs pensées les  
» plus intimes, qui se sont parlé de  
» Dieu, de l'immortalité de l'âme, de  
» la douleur, redeviennent tout à coup  
» étrangers l'un à l'autre ? Etonnant  
» mystère que l'amour ! sentiment ad-  
» mirable ou nul ! religieux comme  
» l'étaient les martyrs, ou plus froid  
» que l'amitié la plus simple ! Ce qu'il  
» y a de plus involontaire au monde  
» vient-il du ciel ou des passions ter-  
» restres ? Faut-il s'y soumettre ou le

» combattre ? Ah ! qu'il se passe d'o-  
» rages au fond du cœur !

» Le talent devrait-être une res-  
» source ; quand le Dominiquin fut en-  
» fermé dans un couvent, il peignit  
» des tableaux superbes sur les murs  
» de sa prison, et laissa des chefs-  
» d'œuvre pour trace de son séjour ;  
» mais il souffrait par les circonstances  
» extérieures ; le mal n'était pas dans  
» l'âme ; quand il est là , rien n'est pos-  
» sible , la source de tout est tarie.

» Je m'examine quelquefois comme  
» un étranger pourrait le faire , et j'ai  
» pitié de moi . J'étais spirituelle , vraie ,  
» bonne , généreuse , sensible ; pour-  
» quoi tout cela tourne-t-il si fort à  
» mal ? Le monde est-il vraiment mé-  
» chant ? et de certaines qualités nous  
» ôtent-elles nos armes au lieu de nous  
» donner de la force ?

» C'est dommage : j'étais née avec  
» quelque talent ; je mourrais sans que  
» l'on ait aucune idée de moi , bien que  
» je sois célèbre . Si j'avais été heureuse ,



» si la fièvre du cœur ne m'avait pas  
» dévorée, j'aurais contemplé de très-  
» haut la destinée humaine, j'y aurais  
» découvert des rapports inconnus avec  
» la nature et le ciel; mais la serre du  
» malheur me tient; comment penser  
» librement, quand elle se fait sentir  
» chaque fois qu'on essaie de respirer?

» Pourquoi n'a-t-il pas été tenté de  
» rendre heureuse une personne dont  
» il avait seul le secret, une personne  
» qui ne parlait qu'à lui du fond du  
» cœur? Ah! l'on peut se séparer de  
» ces femmes communes qui aiment au  
» hasard; mais celle qui a besoin d'ad-  
» mirer ce qu'elle aime, celle dont le  
» jugement est pénétrant, bien que son  
» imagination soit exaltée, il n'y a pour  
» elle qu'un objet dans l'univers.

» J'avais appris la vie dans les poètes,  
» elle n'est pas ainsi; il y a quelque  
» chose d'aride dans la réalité, que l'on  
» s'efforce en vain de changer.

» Quand je me rappelle mes succès,  
» j'éprouve un sentiment d'irritation,

» Pourquoi me dire que j'étais char-  
» mante, si je ne devais pas être aimée ?  
» Pourquoi m'inspirer de la confiance  
» pour qu'il me fût plus affreux d'être  
» détrompée ? Trouvera-t-il dans une  
» autre plus d'esprit, plus d'âme, plus  
» de tendresse qu'en moi ? Non, il trou-  
» vera moins et sera satisfait ; il se sen-  
» tira d'accord avec la société. Quelles  
» jouissances, quelles peines factices  
» elle donne !

» En présence du soleil et des sphères  
» étoilées, on n'a besoin que de s'aimer  
» et de se sentir digne l'un de l'au-  
» tre. Mais la société ! la société ! com-  
» me elle rend le cœur dur et l'esprit  
» frivole ! comme elle fait vivre pour ce  
» que l'on dira de vous ! Si les hommes  
» se rencontraient un jour, dégagés  
» chacun de l'influence de tous, quel  
» air pur entrerait dans l'âme ! que d'i-  
» dées nouvelles ! que de sentimens vrais  
» la rafraîchiraient !

» La nature aussi est cruelle. Cette  
» figure que j'avais, elle va se flétrir ;

» et c'est en vain alors que j'éprouverais  
» les affections les plus tendres; des  
» yeux éteints ne peindraient plus mon  
» âme, n'attendriraient plus pour ma  
» prière.

» Il y a des peines en moi que je n'ex-  
» primerai jamais, pas même en écri-  
» vant; je n'en ai pas la force : l'amour  
» seul pourrait sonder ces abîmes.

» Que les hommes sont heureux d'al-  
» ler à la guerre, d'exposer leur vie,  
» de se livrer à l'enthousiasme de l'hon-  
» neur et du danger ! mais il n'y a rien  
» au dehors qui soulage les femmes ;  
» leur existence, immobile en présence  
» du malheur, est un bien long sup-  
» plice !

» Quelquefois, quand j'entends la mu-  
» sique, elle me retrace les talens que  
» j'avais ; le chant, la danse, et la poé-  
» sie ; il me prend alors envie de me  
» dégager du malheur, de reprendre à  
» la joie : mais tout à coup un sentiment  
» intérieur me fait frissonner ; on dirait  
» que je suis une ombre qui veut encore

» rester sur la terre , quand les rayons  
» du jour , quand l'approche des vivans  
» la forcent à disparaître.

» Je voudrais être susceptible des  
» distractions que donne le monde ;  
» autrefois je les aimais , elles me fai-  
» saient du bien ; les réflexions de la soli-  
» tude me menaient trop loin et trop  
» avant ; mon talent gagnait à la mobilité  
» de mes impressions. Maintenant j'ai  
» quelque chose de fixe dans le regard ,  
» comme dans la pensée : gaité , grâce ,  
» imagination , qu'êtes-vous devenues ?  
» Ah ! je voudrais , ne fût-ce que pour  
» un moment , goûter encore de l'espé-  
» rance ! mais c'en est fait , le désert  
» est inexorable , la goutte d'eau comme  
» la rivière sont taries , et le bonheur  
» d'un jour est aussi difficile que la des-  
» tinée de la vie entière.

» Je le trouve coupable envers moi ;  
» mais quand je le compare aux autres  
» hommes , combien ils me paraissent  
» affectés , bornés , misérables ! et lui ,  
» c'est un ange , mais un ange armé de

» l'épée flamboyante qui a consumé mon  
» sort. Celui qu'on aime est le vengeur  
» des fautes qu'on a commises sur cette  
» terre; la Divinité lui prête son pou-  
» voir.

» C'en est pas le premier amour qui est  
» ineffaçable, il vient du besoin d'ai-  
» mer; mais lorsqu'après avoir connu  
» la vie, et dans toute la force de son  
» jugement, on rencontre l'esprit et  
» l'âme que l'on avait jusqu'alors vai-  
» nement cherchés, l'imagination est  
» subjuguée par la vérité, et l'on a rai-  
» son d'être malheureuse.

» Que cela est insensé, diront au con-  
» traire la plupart des hommes, de  
» mourir pour l'amour, comme s'il n'y  
» avait pas mille autres manières d'exis-  
» ter ! L'enthousiasme en tout genre est  
» ridicule pour qui ne l'éprouve pas. La  
» poésie, le dévouement, l'amour, la  
» religion, ont la même origine, et il  
» y a des hommes aux yeux desquels  
» ces sentimens sont de la folie. Tout est

» folie , si l'on veut , hors le soin que  
» l'on prend de son existence ; il peut y  
» avoir erreur et illusion partout ail-  
» leurs.

» Ce qui fait mon malheur surtout ,  
» c'est que lui seul me comprenait , et  
» peut-être trouvera-t-il une fois aussi  
» que moi seule je savais l'entendre. Je  
» suis la plus facile et la plus difficile  
» personne du monde ; tous les êtres  
» bienveillans me conviennent comme  
» société de quelques instans ; mais pour  
» l'intimité , pour une affection yérita-  
» ble , il n'y avait au monde qu'Oswald  
» que je pusse aimer. Imagination , es-  
» prit , sensibilité , quelle réunion ! où  
» se trouve-t-elle dans l'univers ? et le  
» cruel possédait toutes ces qualités , ou  
» du moins tout leur charme !

» Qu'aurais-je à dire aux autres ? à  
» qui pourrais-je parler ? quel but ,  
» quel intérêt me reste-t-il ? Les plus  
» amères douleurs , les plus délicieux  
» sentimens me sont connus , que puis-

» je craindre ? que pourrais-je espé-  
» rer ? Le pâle avenir n'est plus pour  
» moi que le spectre du passé.

» Pourquoi les situations heureuses  
» sont-elles si passagères ? qu'ont-elles  
» de plus fragile que les autres ? L'or-  
» dre naturel est-il la douleur ? C'est  
» une convulsion que la souffrance  
» pour le corps , mais c'est un état  
» habituel pour l'âme.

» Ah ! null' altro che pianto al mondo dura.

PÉTRARQUE.

» *Ah ! dans le monde rien ne dure*  
» *que les larmes !*

» Une autre vie ! une autre vie !  
» voilà mon espoir ; mais telle est la  
» force de celle-ci , qu'on cherche dans  
» le ciel les mêmes sentimens qui ont  
» occupé sur la terre. On peint , dans  
» les mythologies du nord , les om-  
» bres des chasseurs poursuivant les  
» ombres des cerfs dans les nuages ;  
» mais de quel droit disons-nous que  
» ce sont des ombres ? où est-elle la

» réalité ? Il n'y a de sûr que la peine ;  
» il n'y a qu'elle qui tienne impitoya-  
» blement ce qu'elle promet.

» Je rêve sans cesse à l'immortalité ,  
» non plus à celle que donnent les hom-  
» mes : ceux qui , selon l'expression  
» du Dante , *appelleront antique le*  
» *temps actuel* , ne m'intéressent plus ;  
» mais je ne crois pas à l'anéantisse-  
» ment de mon cœur. Non , mon Dieu ,  
» je n'y crois pas. Il est pour vous ce  
» cœur dont il n'a pas voulu , et que  
» vous daignerez recevoir après les  
» dédains d'un mortel.

» Je sens que je ne vivrai pas long-  
» temps , et cette pensée met du calme  
» dans mon âme. Il est doux de s'af-  
» faiblir dans l'état où je suis , c'est le  
» sentiment de la peine qui s'émousse.

» Je ne sais pourquoi dans le trouble  
» de la douleur on est plus capable de  
» superstition que de piété ; je fais des  
» présages de tout , et je ne sais point  
» encore placer ma confiance en rien.  
» Ah ! que la dévotion est douce dans



» le bonheur ! quelle reconnaissance  
» envers l'Être suprême doit éprou-  
» ver la femme d'Oswald !

» Sans doute la douleur perfectionne  
» beaucoup le caractère ; on rattache  
» dans sa pensée ses fautes à ses mal-  
» heurs , et toujours un lien visible ,  
» au moins à nos yeux , semble les  
» réunir ; mais il est un terme à ce sa-  
» lutaire effet.

» Un profond recueillement m'est  
» nécessaire avant d'obtenir

» . . . . . Tranquillo varco

» A più tranquilla vita.

» *Un tranquille passage vers une vie*  
» *plus tranquille.*

» Quand je serai tout à fait malade ,  
» le calme doit renaître en mon cœur :  
» il y a beaucoup d'innocence dans les  
» pensées de l'être qui va mourir , et  
» j'aime les sentimens qu'inspire cette  
» situation.

» Inconcevable énigme de la vie ,  
» que la passion , ni la douleur , ni le

» génie ne peuvent découvrir ; vous  
» révélez-vous à la prière ? Peut-  
» être l'idée la plus simple de toutes  
» explique-t-elle ces mystères ; peut-  
» être en avons-nous approché mille  
» fois dans nos rêveries. Mais ce der-  
» nier pas est impossible , et nos vains  
» efforts en tout genre donnent une  
» grande fatigue à l'âme. Il est bien  
» temps que la mienne se repose.

» *Fermosi al fin il cor che balzo tanto.* \* »

HIPPOLITO PINDEMONTE.

---

## CHAPITRE VI.

---

LE prince Castel-Forte quitta Rome pour venir s'établir à Florence près de Corinne : elle fut très-reconnaissante de cette preuve d'amitié ; mais elle était un peu honteuse de ne pouvoir plus ré-

---

\* Il s'est enfin arrêté ce cœur qui battait si vite.

pandre dans la conversation le charme qu'elle y mettait autrefois. Elle était distraite et silencieuse ; le dépérissement de sa santé lui ôtait la force nécessaire pour triompher , même pour un moment , des sentimens qui l'occupaient. Elle avait encore en parlant l'intérêt qu'inspire la bienveillance, mais le désir de plaire ne l'animait plus. Quand l'amour est malheureux , il refroidit toutes les autres affections , on ne peut s'expliquer à soi-même ce qui se passe dans l'âme ; mais autant l'on avait gagné par le bonheur , autant l'on perd par la peine. Le surcroît de vie que donne un sentiment qui fait jouir de la nature entière , se reporte sur tous les rapports de la vie et de la société ; mais l'existence est si appauvrie quand cet immense espoir est détruit , qu'on devient incapable d'aucun mouvement spontané. C'est pour cela même que tant de devoirs commandent aux femmes , et surtout aux hommes , de respecter et de craindre l'amour qu'ils

inspirent, car cette passion peut dévaster à jamais l'esprit comme le cœur.

Le prince Castel-Forte essayait de parler à Corinne des objets qui l'intéressaient autrefois : elle était quelquefois plusieurs minutes sans lui répondre, parce qu'elle ne l'entendait pas dans le premier moment ; puis le son et l'idée lui parvenaient, et elle disait quelque chose qui n'avait ni la couleur ni le mouvement que l'on admirait jadis dans sa manière de parler, mais qui faisait aller la conversation quelques instans, et lui permettait de retomber dans ses rêveries. Enfin, elle faisait encore un nouvel effort pour ne pas décourager la bonté du prince Castel-Forte, et souvent elle prenait un mot pour l'autre, ou disait le contraire de ce qu'elle venait de dire ; alors elle souriait de pitié sur elle-même, et demandait pardon à son ami de cette sorte de folie dont elle avait la conscience.

Le prince Castel-Forte voulut se

hasarder à lui parler d'Oswald, et il semblait même que Corinne prit à cette conversation un âpre plaisir ; mais elle était dans un tel état de souffrance en sortant de cet entretien que son ami se crut absolument obligé de se l'interdire. Le prince Castel-Forte avait une âme sensible ; mais un homme , et surtout un homme qui a été vivement occupé d'une femme , ne sait , quelque généreux qu'il soit , comment la consoler du sentiment qu'elle éprouve pour un autre. Un peu d'amour-propre en lui , et de timidité dans elle , empêchent que l'intimité de la confiance ne soit parfaite : d'ailleurs à quoi servirait-elle ? Il n'y a remède qu'aux chagrins qui se guériraient d'eux-mêmes.

Corinne et le prince Castel-Forte se promenaient ensemble chaque jour sur les bords de l'Arno. Il parcourait tous les sujets d'entretien avec un aimable mélange d'intérêt et de ménagement ; elle le remerciait en lui serrant la main ; quelquefois elle essayait de parler sur

les objets qui tiennent à l'âme : ses yeux se remplissaient de pleurs, et son émotion lui faisait mal ; sa pâleur et son tremblement étaient pénibles à voir , et son ami cherchait bien vite à la détourner de ces idées. Une fois elle se mit tout à coup à plaisanter avec sa grâce accoutumée ; le prince Castel-Forte la regarda avec surprise et joie ; mais elle s'enfuit aussitôt en fondant en larmes.

Elle revint à dîner, tendit la main à son ami, en lui disant : — Pardon, je voudrais être aimable, pour vous récompenser de votre bonté, mais cela m'est impossible ; soyez assez généreux pour me supporter telle que je suis. — Ce qui inquiétait vivement le prince Castel-Forte, c'était l'état de la santé de Corinne. Un danger prochain ne la menaçait pas encore, mais il était impossible qu'elle vécût long-temps, si quelques circonstances heureuses ne ranimaient pas ses forces. Dans ce temps le prince de Castel-Forte reçut une let-

tre de lord Nelvil , et bien qu'elle ne changeât rien à la situation , puisqu'il lui confirmait qu'il était marié , il y avait dans cette lettre des paroles qui auraient ému profondément Corinne. Le prince Castel - Forte réfléchissait des heures entières , pour concerter avec lui-même s'il devait ou non causer à son amie , en lui montrant cette lettre , l'impression la plus vive , et il la voyait si faible qu'il ne l'osait pas. Pendant qu'il délibérait encore , il reçut une seconde lettre de lord Nelvil , également remplie de sentimens qui auraient attendri Corinne , mais contenant la nouvelle de son départ pour l'Amérique. Alors le prince Castel-Forte se décida tout à fait à ne rien dire. Il eut peut-être tort , car une des plus amères douleurs de Corinne , c'était que lord Nelvil ne lui écrivît point : elle n'osait l'avouer à personne ; mais bien qu'Oswald fût pour jamais séparé d'elle , un souvenir , un regret de sa part lui auraient été bien chers ; et ce qui lui paraissait le plus affreux , c'était ce si-

lence absolu qui ne lui donnait pas même l'occasion de prononcer ou d'entendre prononcer son nom.

Une peine dont personne ne vous parle, une peine qui n'éprouve pas le moindre changement ni par les jours ni par les années, et n'est susceptible d'aucun événement, d'aucune vissicitude, fait encore plus de mal que la diversité des impressions douloureuses. Le prince Castel-Forte suivit la maxime commune qui conseille de tout faire pour ramener à l'oubli, mais il n'y a point d'oubli pour les personnes d'une imagination forte, et il vaut mieux avec elles renouveler sans cesse le même souvenir, fatiguer l'âme de pleurs enfin, que l'obliger à se concentrer en elle-même.

---



---

## LIVRE XIX.

### LE RETOUR D'OSWALD EN ITALIE.

---

#### CHAPITRE PREMIER.

---

RAPPELONS maintenant les événemens qui se passèrent en Ecosse après le jour de cette triste fête où Corinne fit un si douloureux sacrifice. Le domestique de lord Nelvil lui remit ses lettres au bal : il sortit pour les lire ; il en ouvrit plusieurs que son banquier de Londres lui envoyait, avant de deviner celle qui devait décider de son sort ; mais quand il aperçut l'écriture de Corinne, mais quand il vit ces mots : *Vous êtes libre*, et qu'il reconnut l'anneau, il sentit tout à la fois une amère douleur et l'irritation la plus vive. Il y avait deux mois qu'il n'avait reçu de lettres de Corinne, et ce silence était rompu par des paroles si laconiques, par une action si déci-

sive ! Il ne douta pas de son inconstance ; il se rappela tout ce que lady Edgermond avait pu dire de la légèreté , de la mobilité de Corinne ; il entra dans le sens de l'inimitié contre elle , car il l'aimait assez encore pour être injuste. Il oublia qu'il avait tout à fait renoncé depuis plusieurs mois à l'idée d'épouser Corinne , et que Lucile lui avait inspiré un goût assez vif. Il se crut un homme sensible trahi par une femme infidèle ; il éprouva du trouble , de la colère , du malheur , mais surtout un mouvement de fierté qui dominait toutes les autres impressions , et lui inspirait le désir de se montrer supérieur à celle qui l'abandonnait. Il ne faut pas beaucoup se vanter de la fierté dans les attachemens du cœur ; elle n'existe presque jamais que quand l'amour-propre l'emporte sur l'affection ; et si lord Nelvil eût aimé Corinne comme dans les jours de Rome et de Naples , le ressentiment contre les torts qu'il lui croyait ne l'eût point encore détaché d'elle.

Lady Edgermond s'aperçut du trouble de lord Nelvil : c'était une personne passionnée sous de froids dehors , et la maladie mortelle dont elle se sentait menacée ajoutait à l'ardeur de son intérêt pour sa fille. Elle savait que la pauvre enfant aimait lord Nelvil , et elle tremblait d'avoir compromis son bonheur en le lui faisant connaître. Elle ne perdait donc pas Oswald un instant de vue , et pénétrait dans les secrets de son âme avec une sagacité que l'on attribue à l'esprit des femmes , mais qui tient uniquement à l'attention continuelle qu'inspire un vrai sentiment. Elle prit le prétexte des affaires de Corinne , c'est-à-dire de l'héritage de son oncle , qu'elle voulait lui faire passer , pour avoir le lendemain matin un entretien avec lord Nelvil : dans cet entretien elle devina bien vite qu'il était mécontent de Corinne , et flattant son ressentiment par l'idée d'une noble vengeance , elle lui proposa de la reconnaître pour sa belle-fille. Lord Nelvil fut étonné de ce chan-

gement subit dans les intentions de lady Edgermond; mais il comprit cependant, quoique cette pensée ne fût en aucune manière exprimée, que cette offre n'aurait son effet que s'il épousait Lucile; et dans l'un de ces momens où l'on agit plus vite qu'on ne pense, il la demanda en mariage à sa mère. Lady Edgermond ravie put à peine se contenir assez pour ne pas dire oui avec trop de rapidité; le consentement fut donné, et lord Nelvil sortit de cette chambre, lié par un engagement qu'il n'avait pas eu l'idée de contracter en y entrant.

Pendant que lady Edgermond préparait Lucile à le recevoir, il se promenait dans le jardin avec une grande agitation. Il se disait que Lucile lui avait plu, précisément parce qu'il la connaissait peu, et qu'il était bizarre de fonder tout le bonheur de sa vie sur le charme d'un mystère qui doit nécessairement être découvert. Il lui revint un mouvement d'attendrissement pour Corinne, et il se rappela les lettres qu'il lui avait écrites,

et qui exprimaient trop bien les combats de son âme. — Elle a eu raison, s'écriait-il, de renoncer à moi, je n'ai pas eu le courage de la rendre heureuse ; mais il devait lui en coûter davantage, et cette ligne si froide..... Mais qui sait si ses larmes ne l'ont pas arrosée ?

— Et en prononçant ces mots les siennes coulaient malgré lui. Ces rêveries l'entraînèrent tellement qu'il s'éloigna du château, et fut long-temps cherché par les domestiques de lady Edgermond, qu'elle avait envoyés pour lui faire dire qu'il était attendu : il s'étonna lui-même de son peu d'empressement, et se hâta de revenir.

En entrant dans la chambre, il vit Lucile à genoux, et la tête cachée dans le sein de sa mère ; elle avait ainsi la grâce la plus touchante : lorsqu'elle entendit lord Nelvil, elle releva son visage baigné de pleurs, et lui dit en lui tendant la main : — N'est-il pas vrai, milord, que vous ne me séparerez pas de ma mère ? Cette aimable manière d'an-

noncer son consentement , intéressa beaucoup Oswald. Il se mit à genoux à son tour , et pria lady Edgermond de permettre que le visage de Lucile se penchât vers le sien : et c'est ainsi que cette innocente personne reçut la première impression qui la faisait sortir de l'enfance. Une vive rougeur couvrit son front. Oswald sentit , en la regardant , quel lien pur et sacré il venait de former , et la beauté de Lucile , quelque ravissante qu'elle fût en ce moment , lui fit moins d'impression encore que sa céleste modestie.

Les jours qui précédèrent le dimanche qui avait été fixé pour la cérémonie , se passèrent en arrangemens nécessaires pour le mariage. Lucile , pendant ce temps , ne parla pas beaucoup plus qu'à l'ordinaire ; mais ce qu'elle disait était noble et simple , et lord Nelvil aimait et approuvait chacune de ses paroles. Il sentait bien cependant quelque vide auprès d'elle ; la conversation consistait toujours dans une question et une ré-

ponse ; et elle ne s'engageait pas , elle ne se prolongeait pas , tout était bien ; mais il n'y avait pas ce mouvement , cette vie inépuisable dont il est difficile de se passer quand une fois on en a joui. Lord Nelvil se rappelait alors Corinne ; mais comme il n'entendait plus parler d'elle , il espérait que ce souvenir deviendrait à la fin une chimère , objet seulement de ses vagues regrets.

Lucile en apprenant par sa mère que sa sœur vivait encore , et qu'elle était en Italie , avait eu le plus grand désir d'interroger lord Nelvil à son sujet ; mais lady Edgermond le lui avait interdit , et Lucile s'était soumise , selon sa coutume , sans demander le motif de cet ordre. Le matin du jour du mariage , l'image de Corinne se retraça dans le cœur d'Oswald plus vivement que jamais , et il fut effrayé lui-même de l'impression qu'il en recevait. Mais il adressa ses prières à son père ; il lui dit au fond de son cœur que c'était pour lui , que c'était pour obtenir sa bénédiction dans le ciel , qu'il

accomplissait sa volonté sur la terre. Raffermi par ces sentimens , il arriva chez lady Edgermond , et se reprocha les torts qu'il avait eus dans sa pensée envers Lucile. Quand il la vit , elle était si charmante , qu'un ange qui serait descendu sur la terre , n'aurait pu choisir une autre figure pour donner aux mortels l'idée des vertus célestes. Ils marchèrent à l'autel. La mère avait une émotion plus profonde encore que la fille ; car il s'y mêlait cette crainte que fait éprouver toujours une grande résolution , quelle qu'elle soit , à qui connaît la vie. Lucile n'avait que de l'espoir ; l'enfance se mêlait en elle à la jeunesse , et la joie à l'amour. En revenant de l'autel , elle s'appuyait timidement sur le bras d'Oswald ; elle s'assurait ainsi de son protecteur. Oswald la regardait avec attendrissement ; on eût dit qu'il sentait au fond de son cœur un ennemi qui menaçait le bonheur de Lucile , et qu'il se promettait de l'en défendre.

Lady Edgermond , revenue au châ-



teau , dit à son gendre : — Je suis tranquille à présent ; je vous ai confié le bonheur de Lucile : il me reste si peu de temps encore à vivre , qu'il m'est doux de me sentir si bien remplacée. — Lord Nelvil fut très-attendri par ces paroles , et réfléchit , avec autant d'émotion que d'inquiétude , aux devoirs qu'elles lui imposaient. Peu de jours s'étaient écoulés , et Lucile commençait à peine à lever ses timides regards sur son époux , et à prendre la confiance qui aurait pu lui permettre de se faire connaître à lui , lorsque des incidens malheureux vinrent troubler cette union : elle s'était annoncée d'abord sous des auspices plus favorables.

---

## CHAPITRE II.

---

**M.** DICKSON arriva pour voir les nouveaux mariés , et s'excusa de n'avoir point assisté à la noce , en racontant qu'il était

resté long-temps malade de l'ébranlement causé par une chute violente. Comme on lui parlait de cette chute, il dit qu'il avait été secouru par une femme la plusséduisante du monde. Oswald, dans cet instant, jouait au volant avec Lucile. Elle avait beaucoup de grâce à cet exercice; Oswald la regardait et n'écoutait pas M. Dickson, lorsque celui-ci lui cria d'un bout de la chambre à l'autre : — Milord, elle a sûrement beaucoup entendu parler de vous, la belle inconnue qui m'a secouru, car elle m'a fait bien des questions sur votre sort. — De qui parlez-vous? répondit lord Nelvil en continuant à jouer. — D'une femme charmante, reprit M. Dickson, bien qu'elle eût l'air déjà changé par la souffrance, et qui ne pouvait parler de vous sans émotion. — Ces mots attirèrent cette fois l'attention de lord Nelvil, et il se rapprocha de M. Dickson, en le priant de les répéter. Lucile, qui ne s'était point occupée de ce qu'on avait dit, alla rejoindre sa mère qui l'avait

fait appeler. Oswald se trouva seul avec M. Dickson, et lui demanda quelle était cette femme dont il venait de lui parler. — Je n'en sais rien, répondit-il; sa prononciation m'a prouvé qu'elle était Anglaise. Mais j'ai rarement vu, parmi nos femmes, une personne si obligeante, et d'une conversation si facile; elle s'est occupée de moi, pauvre vieillard, comme si elle eût été ma fille, et pendant tout le temps que j'ai passé avec elle, je ne me suis pas aperçu de toutes les contusions que j'avais reçues. Mais, mon cher Oswald, seriez-vous donc aussi un infidèle en Angleterre comme vous l'avez été en Italie? Car ma charmante bienfaitrice pâlisait et tremblait en prononçant votre nom. — Juste ciel! de qui parlez-vous? Une Anglaise, dites-vous? — Oui, sans doute, répondit M. Dickson, vous savez bien que les étrangers ne prononcent jamais notre langue sans accent. — Et sa figure? — Oh! la plus expressive que j'aie vue, quoiqu'elle fût pâle et maigre à faire de

la peine. — La brillante Corinne ne ressemblait point à cette description ; mais ne pouvait-elle pas être malade ? ne devait-elle pas avoir beaucoup souffert , si elle était venue en Angleterre , et si elle n'y avait pas vu celui qu'elle venait chercher ? Ces craintes frappèrent tout à coup Oswald , et il continua ses questions avec une inquiétude extrême. — M. Dickson lui disait toujours que l'inconnue parlait avec une grâce et une élégance qu'il n'avait rencontrées dans aucune autre femme ; qu'une expression de bonté céleste se peignait dans ses regards , mais qu'elle semblait languissante et triste. Ce n'était pas la manière accoutumée de Corinne , mais encore une fois ne pouvait-elle pas être changée par la peine ? De quelle couleur sont ses yeux et ses cheveux ? dit lord Nelvil. — Du plus beau noir du monde. — Lord Nelvil pâlit. — Est-elle animée en parlant ? — Non , continua M. Dickson ; elle disait quelques paroles de temps en temps pour m'interroger et

me répondre ; mais le peu de mots qu'elle prononçait avait beaucoup de charmes. — Il allait continuer, quand lady Edgermond et Lucile rentrèrent ; il se tut, et lord Nelvil cessa de le questionner, mais tomba dans la plus profonde rêverie, et sortit pour se promener, jusqu'à ce qu'il pût retrouver M. Dickson seul.

Lady Edgermond, que sa tristesse avait frappée, renvoya Lucile pour demander à M. Dickson s'il s'était passé quelque chose dans leur conversation qui pût affliger son gendre : il lui raconta naïvement ce qu'il avait dit. Lady Edgermond devina dans l'instant la vérité, et frémit de la douleur qu'Oswald ressentirait, s'il savait avec certitude que Corinne était venue le chercher en Ecosse ; et prévoyant bien qu'il interrogerait de nouveau M. Dickson, elle lui dit ce qu'il devait répondre pour détourner lord Nelvil de ses soupçons. En effet, dans un second entretien, M. Dickson n'accrut pas son inquiétude à

cet égard, mais il ne la dissipa point, et la première idée d'Oswald fut de demander à son domestique si toutes les lettres qu'il lui avait remises depuis environ trois semaines venaient de la poste, et s'il ne se souvenait pas d'en avoir reçu autrement. Le domestique assura que non; mais comme il sortait de la chambre il revint sur ses pas, et dit à lord Nelvil : *Il me semble cependant que le jour du bal un aveugle m'a remis une lettre pour votre seigneurie; mais c'était sans doute pour implorer ses secours.* — Un aveugle, reprit Oswald; non, je n'ai point reçu de lettre de lui : pourriez-vous me le retrouver? — Oui, très-facilement, reprit le domestique; il demeure dans le village. — Allez le chercher, dit lord Nelvil; et ne pouvant pas attendre patiemment l'arrivée de l'aveugle, il alla au-devant de lui, et le rencontra au bout de l'avenue.

— Mon ami, lui dit-il, on vous a donné une lettre pour moi le jour du bal au château; qui vous l'avait remise?

— Milord voit que je suis aveugle ? comment pourrais-je le lui dire ? — Croyez-vous que ce soit une femme ? — Oui, milord, car elle avait un son de voix très-doux autant qu'on pouvait le remarquer, malgré ses larmes ; car j'entendais bien qu'elle pleurait. — Elle pleurait, reprit Oswald, et que vous a-t-elle dit ? — *Vous remettrez cette lettre au domestique d'Oswald, bon vieillard ; puis.* se reprenant tout de suite, elle a ajouté : *à lord Nelvil.* — Ah, Corinne ! s'écria Oswald ; et il fut obligé de s'appuyer sur le vieillard, car il était prêt à s'évanouir. — Milord, continua le vieillard ayeugle, j'étais assis au pied d'un arbre quand elle me donna cette commission : je voulus m'en acquitter tout de suite ; mais comme j'ai de la peine à me relever à mon âge, elle a daigné m'aider elle-même, m'a donné plus d'argent que je n'en avais eu depuis long-temps, et je sentais sa main qui tremblait en me soutenant, comme la vôtre, milord, à présent. — C'en est

assez , dit lord Nelvil ; tenez , bon vieillard , voilà aussi de l'argent , comme elle vous en a donné ; priez pour nous deux. — Et il s'éloigna.

Depuis ce moment un trouble affreux s'empara de son âme ; il faisait de tous les côtés de vaines perquisitions , et ne pouvait concevoir comment il était possible que Corinne fût arrivée en Ecosse sans demander à le voir ; il se tourmentait de mille manières sur les motifs de sa conduite , et l'affliction qu'il ressentait était si grande , que malgré ses efforts pour la cacher , il était impossible que lady Edgermond ne la devinât pas , et que Lucile même ne s'aperçût combien il était malheureux : sa tristesse la plongeait elle-même dans une rêverie continuelle , et leur intérieur était très-silencieux. Ce fut alors que lord Nelvil écrivit au prince Castel-Forte la première lettre que celui-ci ne crut pas devoir montrer à Corinne , et qui l'aurait sûrement touchée , par l'inquiétude profonde qu'elle exprimait.



Lecomte d'Erfeuil revint de Plymouth où il avait conduit Corinne, avant que la réponse du prince Castel-Forte à la lettre de lord Nelvil fût arrivée ; il ne voulait pas dire à lord Nelvil tout ce qu'il savait de Corinne, et cependant il était fâché qu'on ignorât qu'il savait un secret important, et qu'il était assez discret pour le taire. Ses insinuations, qui d'abord n'avaient pas frappé lord Nelvil, réveillèrent son attention dès qu'il crut qu'elles pouvaient avoir quelque rapport avec Corinne; alors il interrogea vivement le comte d'Erfeuil, qui se défendit assez bien dès qu'il fut parvenu à se faire questionner.

Néanmoins à la fin Oswald lui arracha l'histoire entière de Corinne, par le plaisir qu'eut le comte d'Erfeuil à raconter tout ce qu'il avait fait pour elle, la reconnaissance qu'elle lui avait toujours témoignée, l'état affreux d'abandon et de douleur où il l'avait trouvée; enfin il fit ce récit sans s'apercevoir le moins du monde de l'effet qu'il produisait sur lord Nelvil, et n'ayant d'autre

but en ce moment que d'être , comme disent les Anglais, *le héros de sa propre histoire*. Quand le comte d'Erfeuil eut cessé de parler , il fut vraiment affligé du mal qu'il avait fait. Oswald s'était contenu jusqu'alors ; mais tout à coup il devint comme insensé de douleur : il s'accusait d'être le plus barbare et le plus perfide des hommes ; il se représentait le dévouement , la tendresse de Corinne , sa résignation , sa générosité dans le moment même où elle le croyait le plus coupable , et il opposait la dureté , la légèreté dont il l'avait payée. Il se répétait sans cesse que personne ne l'aimerait jamais comme elle l'avait aimé , et qu'il serait puni , de quelque manière , de la cruauté dont il avait usé envers elle : il voulait partir pour l'Italie , la voir , seulement un jour , seulement une heure ; mais déjà Rome et Florence étaient occupées par les Français ; son régiment allait s'embarquer ; il ne pouvait s'éloigner sans déshonneur ; il ne pouvait percer le cœur de sa femme , et réparer les torts par les torts et les douleurs

par les douleurs. Enfin il espérait les dangers de la guerre, et cette pensée lui rendit du calme.

Ce fut dans cette disposition qu'il écrivit au prince Castel-Forte la seconde lettre, que celui-ci résolut encore de ne pas montrer à Corinne. Les réponses de l'ami de Corinne la peignaient triste, mais résignée, et comme il était fier et blessé pour elle, il adoucit plutôt qu'il n'exagéra l'état de malheur où elle était tombée. Lord Nelvil crut donc qu'il ne fallait pas la tourmenter de ses regrets après l'avoir rendue si malheureuse par son amour, et il partit pour les îles avec un sentiment de douleur et des remords qui lui rendaient la vie insupportable.

---

### CHAPITRE III.

---

LUCILE était affligée du départ d'Oswald; mais le morne silence qu'il avait

gardé avec elle pendant les derniers temps de leur séjour ensemble, avait tellement redoublé sa timidité naturelle, qu'elle ne put se résoudre à lui dire qu'elle se croyait grosse; il ne le sut qu'aux îles par une lettre de lady Edgermond, à qui sa fille l'avait caché jusqu'alors. Lord Nelvil trouva donc les adieux de Lucile très-froids; il ne jugea pas bien ce qui se passait dans son âme, et comparant sa douleur silencieuse avec les éloquens regrets de Corinne lorsqu'il se sépara d'elle à Venise, il n'hésita pas à croire que Lucile l'aimait faiblement. Cependant, durant les quatre années que dura son absence, elle n'eut pas un jour de bonheur. A peine la naissance de sa fille put-elle la distraire un moment des dangers que courait que son époux. Un autre chagrin aussi se joignait à cette inquiétude; elle découvrit par degré tout ce qui concernait Corinne et ses relations avec lord Nelvil.

Le comte d'Erfeuil, qui passa près d'une année en Ecosse, et vit souvent

Lucile et sa mère , était fortement persuadé qu'il n'avait pas révélé le secret du voyage de Corinne en Angleterre ; mais il dit tant de choses qui en approchaient , il lui était si difficile , quand la conversation languissait , de ne pas ramener le sujet qui intéressait si vivement Lucile , qu'elle parvint à tout savoir. Tout innocente qu'elle était , elle avait encore assez d'art pour faire parler le comte d'Erfeuil , tant il en fallait peu pour cela.

Lady Edgermond , que sa maladie occupait chaque jour davantage , ne s'était pas doutée du travail que faisait sa fille pour apprendre ce qui devait lui causer tant de douleurs ; mais quand elle la vit si triste , elle obtint d'elle la confidence de ses chagrins. Lady Edgermond s'exprima très-sévèrement sur le voyage de Corinne en Angleterre. Lucile en recevait une autre impression : elle était tour à tour jalouse de Corinne et mécontente d'Oswald , qui avait pu se montrer si cruel envers une femme

dont il était tant aimé; et il lui semblait qu'elle devait craindre, pour son propre bonheur, un homme qui avait ainsi sacrifié le bonheur d'une autre. Elle avait toujours conservé de l'intérêt et de la reconnaissance pour sa sœur, ce qui ajoutait encore à la pitié qu'elle lui inspirait; et, loin d'être flattée du sacrifice qu'Oswald lui avait fait, elle se tourmentait de l'idée qu'il ne l'avait choisie que parce que sa position dans le monde était meilleure que celle de Corinne : elle se rappelait son hésitation avant le mariage, sa tristesse peu de jours après, et toujours elle se confirmait dans la cruelle pensée que son époux ne l'aimait pas. Lady Edgermond aurait pu lui rendre un grand service dans cette disposition d'âme, si elle l'avait calmée; mais c'était une personne sans indulgence, et qui, ne concevant rien que le devoir et les sentimens qu'il permet, prononçait l'anathème contre tout ce qui s'écartait de cette ligne. Elle ne pensait pas à ramener par des ménagemens, et

s'imaginait, au contraire, que le seul moyen d'éveiller les remords était de montrer du ressentiment; elle partageait trop vivement les inquiétudes de Lucile, s'irritait de la pensée qu'une aussi charmante personne n'était pas appréciée par son époux, et loin de lui faire du bien en lui persuadant qu'elle était plus aimée qu'elle ne le croyait, elle confirmait ses craintes à cet égard, pour exciter davantage sa fierté. Lucile, plus douce et plus éclairée que sa mère, ne suivait pas rigoureusement les conseils qu'elle lui donnait, mais il en restait toujours quelques traces, et ses lettres à lord Nelvil étaient bien moins sensibles que le fond de son cœur.

Oswald, pendant ce temps, se distingua dans la guerre par des actions d'une bravoure éclatante; il exposa mille fois sa vie, non-seulement par l'enthousiasme de l'honneur, mais par goût pour le péril. On remarquait que le danger était un plaisir pour lui; qu'il paraissait plus gai, plus animé, plus heureux le

jour des combats : il rougissait de joie quand le tumulte des armes commençait, et c'était dans ce moment seul qu'un poids qu'il avait sur le cœur se soulevait, et le laissait respirer à l'aise. Adoré de ses soldats, admiré de ses camarades, il avait une existence très-animée, qui, sans lui donner du bonheur, l'étourdissait au moins sur le passé comme sur l'avenir. Il recevait des lettres de sa femme, qu'il trouvait froides, mais auxquelles cependant il s'accoutumait. Le souvenir de Corinne lui apparaissait souvent dans ces belles nuits des tropiques, où l'on prend une si grande idée de la nature et de son auteur ; mais comme le climat et la guerre menaçaient tous les jours sa vie, il se croyait moins coupable en étant si près de périr ; on pardonne à ses ennemis, lorsque la mort les menace ; on se sent aussi, dans une situation semblable, de l'indulgence pour soi-même. Lord Nelvil pensait seulement aux larmes de Corinne, lorsqu'elle apprendrait qu'il



n'était plus; il oubliait celles que ses torts lui avaient fait répandre.

Au milieu des périls qui font si souvent réfléhir sur l'incertitude de la vie, il songeait bien plus à Corinne qu'à Lucile; ils avaient tant parlé de la mort ensemble, ils avaient si souvent approfondi toutes les pensées les plus sérieuses, qu'il croyait encore s'entretenir avec Corinne, quand il s'occupait de grandes idées que retrace le spectacle habituel de la guerre et de ses dangers. C'était à elle qu'il s'adressait quand il était seul, bien qu'il dût la croire irritée contre lui. Il lui semblait qu'ils s'entendaient encore, malgré l'absence, malgré l'infidélité même, tandis que la douce Lucile, qu'il ne croyait pas offensée contre lui, ne s'offrait à son souvenir que comme une personne digne d'être protégée, mais à laquelle il fallait épargner toutes les réflexions tristes et profondes. Enfin les troupes que lord Nelvil commandait furent rappelées en Angleterre; il revint; déjà la tranquil-

lité du vaisseau lui plaisait bien moins que l'activité de la guerre. Le mouvement extérieur avait remplacé, pour lui, les plaisirs de l'imagination, qu'autrefois l'entretien de Corinne lui faisait goûter. Il n'avait pas encore essayé du repos loin d'elle. Il avait su tellement se faire aimer des soldats, et leur avait inspiré tant d'attachement et d'enthousiasme, que leurs hommages et leur dévouement renouvelèrent encore pour lui, pendant le passage, l'intérêt de la vie militaire. Cet intérêt ne cessa complètement que quand on fût débarqué.

---

#### CHAPITRE IV.

---

**L**ORD Nelvil partit alors pour la terre de lady Edgermond dans le Northumberland; il fallait qu'il fit de nouveau connaissance avec sa famille, dont il avait perdu l'habitude depuis quatre

ans. Lucile lui présenta sa fille, âgée de plus de trois ans, avec autant de timidité qu'une femme coupable en pourrait éprouver. Cette petite ressemblait à Corinne : l'imagination de Lucile avait été fort occupée du souvenir de sa sœur pendant sa grossesse, et Juliette, c'était ainsi qu'elle se nommait, avait les cheveux et les yeux de Corinne. Lord Nelvil le remarqua et en fut troublé; il la prit dans ses bras et la serra contre son cœur avec tendresse. Lucile ne vit dans ce mouvement qu'un souvenir de Corinne, et dès cet instant elle ne jouit pas, sans mélange, de l'affection que lord Nelvil témoignait à Juliette.

Lucile était encore embellie, elle avait près de vingt ans. Sa beauté avait pris un caractère imposant, et inspirait à lord Nelvil un sentiment de respect. Lady Edgermond n'était plus en état de sortir de son lit, et sa situation lui donnait beaucoup d'humeur et de chagrin. Elle revit pourtant avec plaisir

lord Nelvil, car elle était très-tourmentée par la crainte de mourir en son absence, et de laisser sa fille ainsi seule au monde. Lord Nelvil avait tellement pris l'habitude d'une vie active, qu'il lui en coûtait beaucoup de rester presque tout le jour dans la chambre de sa belle-mère, qui ne recevait plus personne que son gendre et sa fille. Lucile aimait toujours beaucoup lord Nelvil; mais elle avait la douleur de ne pas se croire aimée, et lui cachait par fierté ce qu'elle savait de ses sentimens pour Corinne, et la jalousie qu'ils lui causaient. Cette contrainte ajoutait encore à sa réserve habituelle, et la rendait plus froide et plus silencieuse qu'elle ne l'eût été naturellement. Lorsque son époux voulait lui donner quelques conseils sur le charme qu'elle aurait pu répandre dans la conversation en y mettant plus d'intérêt, elle croyait voir dans ces conseils un souvenir de Corinne, et se blessait, au lieu d'en profiter. Lucile avait une

grande douceur de caractère, mais sa mère lui avait donné des idées positives sur tous les points; et quand lord Nelvil vantait les plaisirs de l'imagination et le charme des beaux-arts, elle voyait toujours dans ce qu'il disait les souvenirs de l'Italie, et rabattait assez sèchement l'enthousiasme de lord Nelvil, parce qu'elle pensait que Corinne en était l'unique cause. Dans une autre disposition elle eût recueilli avec soin les paroles de son époux pour étudier tous les moyens de lui plaire.

Lady Edgermond, dont la maladie augmentait les défauts, montrait une antipathie croissante pour tout ce qui sortait de la monotonie et de la règle habituelle de la vie. Elle voyait du mal à tout, et son imagination, irritée par la souffrance, était importunée de tous les bruits au moral comme au physique. Elle eût voulu réduire l'existence aux moindres frais possibles, peut-être, pour ne pas regretter aussi vivement ce qu'elle était prête à quitter; mais

comme personne n'avoue le motif personnel de ses opinions, elle les appuyait sur les principes généraux d'une morale exagérée. Elle ne cessait de désenchanter la vie , en faisant un tort des moindres plaisirs , en opposant un devoir à chaque emploi des heures qui pouvait différer un peu de ce qu'on avait fait la veille. Lucile , qui , bien qu'elle fût soumise à sa mère , avait cependant plus d'esprit qu'elle et plus de flexibilité dans le caractère , se serait réunie à son époux pour combattre doucement l'austérité et l'exigeance toujours croissante de Lady Edgermond, si celle-ci ne lui avait pas persuadé qu'elle se conduisait ainsi seulement pour s'opposer au penchant de lord Nelvil pour le séjour de l'Italie. — Il faut lutter sans cesse , disait-elle , par la puissance du devoir contre le retour possible d'une inclination si funeste. — Lord Nelvil avait certainement aussi un grand respect pour le devoir , mais il le considérait sous des rapports plus étendus

que lady Edgermond. Il aimait à remonter à sa source ; il le croyait parfaitement en harmonie avec nos véritables penchans , et pensait qu'il n'exigeait point de nous des sacrifices et des combats continuels. Il lui semblait enfin que la vertu , loin de tourmenter la vie , contribuait tellement au bonheur durable , qu'on pouvait la considérer comme une sorte de prescience accordée à l'homme sur cette terre.

Quelquefois Oswald, en développant ses idées, se livrait au plaisir d'employer des expressions de Corinne ; il s'écoutait avec plaisir quand il empruntait son langage. Lady Edgermond montrait de l'humeur dès qu'il se laissait aller à cette manière de penser et de parler : les idées nouvelles déplaisent aux personnes âgées ; elles aiment à se persuader que le monde n'a fait que perdre , au lieu d'acquérir depuis qu'elles ont cessé d'être jeunes. Lucile , par l'instinct du cœur , reconnaissait, dans l'intérêt plus vif que lord Nelvil

mettait à ses propres discours, le retentissement de son affection pour Corinne; elle baissait les yeux pour ne pas laisser voir à son époux ce qui se passait dans son âme; et lui, ne se doutant pas qu'elle fût instruite de ses rapports avec Corinne, attribuait à la froideur du caractère de sa femme son immobile silence pendant qu'il parlait avec chaleur. Ne sachant donc à qui s'adresser pour trouver un esprit qui répondît au sien, les regrets du passé se renouvelaient plus vivement que jamais dans son âme, et il tombait dans la plus profonde mélancolie. Il écrivit au prince Castel-Forte pour avoir des nouvelles de Corinne. Sa lettre n'arriva point à cause de la guerre. Sa santé souffrait extrêmement du climat d'Angleterre, et les médecins ne cessaient de lui répéter que sa poitrine serait attaquée de nouveau s'il ne passait pas l'hiver en Italie; mais il était impossible d'y songer, puisque la paix n'était pas faite entre la France et l'Angle-



terre. Une fois il parla devant sa belle-mère et sa femme, des conseils que les médecins lui avaient donnés, et de l'obstacle qui s'y opposait. — Quand la paix sera faite, lui dit lady Edgermond, je ne pense pas, milord, que vous vous permettiez à vous-même de revoir l'Italie. — Si la santé de milord l'exigeait, interrompit Lucile, il ferait très-bien d'y aller. — Ce mot parut assez doux à lord Nelvil, et il se hâta d'en témoigner sa reconnaissance à Lucile; mais cette reconnaissance même la blessa : elle crut y voir le dessein de la préparer au voyage.

La paix se fit au printemps, et le voyage d'Italie devint possible. Chaque fois que lord Nelvil laissait échapper quelques réflexions sur le mauvais état de sa santé, Lucile était combattue entre l'inquiétude qu'elle éprouvait et la crainte que lord Nelvil ne voulût insinuer par-là qu'il devrait passer l'hiver en Italie : et tandis que son sentiment l'aurait portée à s'exagérer la maladie

de son époux , la jalousie , qui naissait aussi de ce sentiment , l'engageait à chercher des raisons pour atténuer ce que les médecins mêmes disaient du danger qu'il courait en restant en Angleterre. Lord Nelvil attribuait cette conduite de Lucile à l'indifférence et à l'égoïsme , et ils se blessaient réciproquement , parce qu'ils ne s'avouaient pas leurs sentimens avec franchise.

Enfin lady Edgermond tomba dans un état si dangereux , qu'il n'y eut plus entre Lucile et lord Nelvil d'autre sujet d'entretien que sa maladie ; la pauvre femme perdit l'usage de la parole un mois avant de mourir ; l'on ne devinait plus qu'à ses larmes ou à sa façon de serrer la main ce qu'elle voulait dire. Lucile était au désespoir ; Oswald , sincèrement touché , veillait toutes les nuits auprès d'elle ; et , comme c'était au mois de décembre , il se fit beaucoup de mal par les soins qu'il lui prodigua. Lady Edgermond parut heureuse des témoignages de l'affection de son gendre. Les

défauts de son caractère disparaissaient à mesure que son affreux état les eut rendus plus excusables, tant les approches de la mort tranquillisent toutes les agitations de l'âme ; et la plupart des défauts ne viennent que de cette agitation.

La nuit de sa mort elle prit la main de Lucile et celle de lord Nelvil, et les mettant l'une dans l'autre, elle les pressa toutes les deux contre son cœur ; alors elle leva les yeux au ciel, et ne parut point regretter la parole qui n'eût rien dit de plus que ce regard et ce mouvement. Peu de minutes après elle expira.

Lord Nelvil, qui avait fait effort sur lui-même pour être capable de soigner sa belle-mère, devint dangereusement malade ; et l'infortunée Lucile, au moment d'une cruelle douleur, eut à souffrir la plus affreuse inquiétude. Il paraît que dans son délire lord Nelvil prononça plusieurs fois le nom de Coriune et celui de l'Italie. Il demandait souvent dans ses rêveries *du soleil, le midi, un air*

*plus chaud* ; quand le frisson de la fièvre le prenait il disait : *Il fait si froid dans le nord, que jamais on ne pourra s'y réchauffer*. Quand il revint à lui il fut bien étonné d'apprendre que Lucile avait tout disposé pour le voyage d'Italie ; il s'en étonna : elle lui donna pour motif le conseil des médecins. — Si vous le permettez , ajouta-t-elle , ma fille et moi nous vous accompagnerons : il ne faut pas qu'un enfant soit séparé de son père ni de sa mère. — Sans doute , reprit lord Nelvil , il ne faut pas que nous nous séparions : mais ce voyage vous fait-il de la peine ? parlez , j'y renoncerais. — Non , reprit Lucile , ce n'est pas cela qui me fait de la peine.... — Lord Nelvil la regarda , lui prit la main : elle allait s'expliquer davantage , mais le souvenir de sa mère , qui lui avait recommandé de ne jamais avouer à lord Nelvil la jalousie qu'elle ressentait , l'arrêta tout à coup , et elle reprit en disant : — Mon premier intérêt , milord , vous devez le croire , c'est le rétablissement de votre

santé. — Vous avez une sœur en Italie, continua lord Nelvil. — Je le sais, reprit Lucile ; en avez-vous des nouvelles ? — Non, dit lord Nelvil ; depuis que je suis parti pour l'Amérique j'ignore absolument ce qu'elle est devenue. — Hé bien, milord, nous le saurons en Italie. — Vous intéresse-t-elle encore ? — Oui, milord, répondit Lucile ; je n'ai point oublié la tendresse qu'elle m'a témoignée dans mon enfance. — Oh ! il ne faut rien oublier, dit lord Nelvil en soupirant ; — et le silence de tous les deux finit l'entretien.

Oswald n'allait point en Italie dans l'intention de renouveler ses liens avec Corinne ; il avait trop de délicatesse pour se laisser approcher par une telle idée : mais s'il ne devait pas se rétablir de la maladie de poitrine dont il était menacé, il trouvait assez doux demourir en Italie, et d'obtenir, par un dernier adieu, le pardon de Corinne. Il ne croyait pas que Lucile pût savoir la passion qu'il avait eue pour sa sœur ; en-

core, moins se doutait-il qu'il eût trahi dans son délire les regrets qui l'agitaient encore. Il ne rendait pas justice à l'esprit de sa femme, parce que cet esprit était stérile, et lui servait plutôt à deviner ce que pensaient les autres, qu'à les intéresser par ce qu'elle pensait elle-même. Oswald s'était donc accoutumé à la considérer comme une belle et froide personne, qui remplissait ses devoirs, et l'aimait autant qu'elle pouvait aimer; mais il ne connaissait pas la sensibilité de Lucile; elle mettait le plus grand soin à la cacher. C'était par fierté qu'elle dissimulait dans cette circonstance ce qui l'affligeait; mais dans une situation parfaitement heureuse, elle se serait encore fait un reproche de laisser voir une affection vive, même pour son époux. Il lui semblait que la pudeur était blessée par l'expression de tout sentiment passionné; et, comme elle était cependant capable de ces sentimens, son éducation, en lui imposant la loi de se contraindre, l'avait rendue

triste et silencieuse : on l'avait bien convaincue qu'il ne fallait pas révéler ce qu'elle éprouvait, mais elle ne prenait aucun plaisir à dire autre chose.

---

## CHAPITRE V.

LORD Nelvil craignait les souvenirs que lui retraçait la France; il la traversa donc rapidement, car Lucile ne témoignant, dans ce voyage, ni désir, ni volonté sur rien, c'était lui seul qui décidait de tout. Ils arrivèrent au pied des montagnes qui séparent le Dauphiné de la Savoie, et montèrent à pied ce qu'on appelle *le pas des Echelles* : c'est une route pratiquée dans le roc, et dont l'entrée ressemble à celle d'une profonde caverne; elle est sombre dans toute sa longueur, même pendant les plus beaux jours de l'été. On était alors au commencement de décembre; il n'y avait point encore de neige, mais l'au-

tomne, saison de décadence, touchait elle-même à sa fin et faisait place à l'hiver. Toute la route était couverte de feuilles mortes, que le vent y avait apportées, car il n'existait point d'arbres dans ce chemin rocailleux, et, près des débris de la nature flétrie, on ne voyait point les rameaux, espoir de l'année suivante. La vue des montagnes plaisait à lord Nelvil : il semble dans les pays de plaines, que la terre n'ait d'autre but que de porter l'homme et de le nourrir ; mais, dans les contrées pittoresques, on croit reconnaître l'empreinte du génie du Créateur et de sa toute-puissance. L'homme cependant s'est familiarisé partout avec la nature, et les chemins qu'il s'est frayés gravisent les monts et descendent dans les abîmes. Il n'y a plus pour lui rien d'inaccessible, que le grand mystère de lui-même.

Dans la Maurienne, l'hiver devint à chaque pas plus rigoureux ; on eût dit qu'on avançait vers le nord en s'appro-



chant du Mont-Cenis. Lucile, qui n'avait jamais voyagé, était épouvantée par ces glaces qui rendent les pas des chevaux si peu sûrs. Elle cachait ses craintes aux regards d'Oswald, mais se reprochait souvent d'avoir emmené sa petite fille avec elle; souvent elle se demandait si la moralité la plus parfaite avait présidé à cette résolution, et si le goût très-vif qu'elle avait pour cet enfant, et l'idée aussi qu'elle était plus aimée d'Oswald, en se montrant à lui toujours avec Juliette, ne l'avait pas distraite des périls d'un si long voyage. Lucile était une personne très-timorée, et qui fatiguait souvent son âme à force de scrupules et d'interrogations secrètes sur sa conduite. Plus on est vertueux, plus la délicatesse s'accroît, et avec elle les inquiétudes de la conscience. Lucile n'avait de refuge contre cette disposition que dans la piété, et de longues prières intérieures la tranquillisaient.

Comme ils avançaient vers le Mont-Cenis, toute la nature semblait prendre

un caractère plus terrible ; la neige tombait en abondance sur la terre déjà couverte de neige : on eût dit qu'on entrait dans l'enfer de glace , si bien décrit par Le Dante. Toutes les productions de la terre n'offraient plus qu'un aspect monotone ; depuis le fond des précipices jusqu'au sommet des montagnes ; une même couleur faisait disparaître toutes les variétés de la végétation : les rivières coulaient encore au pied des monts ; mais les sapins , devenus tout blancs , se répétaient dans les eaux comme des spectres d'arbres. Oswald et Lucile regardaient ce spectacle en silence ; la parole semble étrangère à cette nature glacée , et l'on se tait avec elle , lorsque tout à coup ils aperçurent , sur une vaste plaine de neige , une longue file d'hommes habillés de noir , qui portaient un cercueil vers une église. Ces prêtres , les seuls êtres vivans qui parussent au milieu de cette campagne froide et déserte , avaient une marche lente , que la rigueur du temps aurait hâtée , si la pensée de la

mort n'eût pas imprimé sa gravité à tous leurs pas. Le deuil de la nature et de l'homme, de la végétation et de la vie; ces deux couleurs, ce blanc et ce noir, qui seules frappaient les regards et se faisaient ressortir l'une par l'autre, remplissaient l'âme d'effroi. Lucile dit, à voix basse : — Quel triste présage ! — Lucile, interrompit Oswald, croyez-moi, il n'est pas pour vous. — Hélas ! pensa-t-il en lui-même, ce n'est pas sous de tels auspices que je fis avec Corinne le voyage d'Italie; qu'est-elle devenue maintenant ? et tous ces objets lugubres qui m'environnent, m'annoncent-ils ce que je vais souffrir ?

Lucile était ébranlée par les inquiétudes que lui causait le voyage. Oswald ne pensait pas à ce genre de terreur très-étranger à un homme, et surtout à un caractère aussi intrépide que le sien. Lucile prenait pour de l'indifférence ce qui venait uniquement de ce qu'il ne soupçonnait pas dans cette occasion la possibilité de la crainte. Ce-

pendant tout se réunissait pour accroître les anxiétés de Lucile : les hommes du peuple trouvent une sorte de satisfaction à grossir le danger , c'est leur genre d'imagination ; ils se plaisent dans l'effet qu'ils produisent ainsi sur les personnes d'une autre classe , dont ils se font écouter en les effrayant. Lorsqu'on veut traverser le Mont-Cenis pendant l'hiver, les voyageurs, les aubergistes vous donnent à chaque instant des nouvelles du passage du *mont*, c'est ainsi qu'on l'appelle ; et l'on dirait qu'on parle d'un monstre immobile , gardien des vallées qui conduisent à la terre promise. On observe le temps pour savoir s'il n'y a rien à redouter , et lorsqu'on peut craindre le vent nommé *la tourmente*, on conseille fortement aux étrangers de ne pas se risquer sur la montagne. Ce vent s'annonce dans le ciel par un nuage blanc qui s'étend comme un linceul dans les airs, et peu d'heures après tout l'horizon en est obscurci.

Lucile avait pris secrètement toutes

les informations possibles à l'insu de lord Nelvil; il ne se doutait pas de ces terreurs, et se livrait tout entier aux réflexions que faisait naître en lui le retour en Italie. Lucile, que le but du voyage agitait encore plus que le voyage même, jugeait tout avec une prévention défavorable, et faisait tacitement un tort à lord Nelvil de sa parfaite sécurité sur elle et sur sa fille. Le matin du passage du Mont-Cenis, plusieurs paysans se rassemblèrent autour de Lucile, et lui dirent que le temps menaçait de *la tourmente*. Néanmoins ceux qui devaient la porter elle et sa fille, assurèrent qu'il n'y avait rien à craindre. Lucile regarda lord Nelvil; elle vit qu'il se moquait de la peur qu'on voulait leur faire, et de nouveau blessée par ce courage, elle se hâta de déclarer qu'elle voulait partir. Oswald ne s'aperçut pas du sentiment qui avait dicté cette résolution, et suivit à cheval le brancard sur lequel étaient portées sa femme et sa fille. Ils montèrent assez facilement;

mais quand ils furent à la moitié de la plaine qui sépare la montée de la descente, un horrible ouragan s'éleva. Des tourbillons de neige aveuglaient les conducteurs, et plusieurs fois Lucile n'apercevait plus Oswald, que la tempête avait comme enveloppé de ses brouillards impétueux. Les respectables religieux qui se consacrent, sur le sommet des Alpes, au salut des voyageurs, commencèrent à sonner leur cloche d'alarme; et bien que ce signal annonçât la pitié des hommes bienfaisans qui le faisaient entendre, ce son en lui-même avait quelque chose de très-sombre, et les coups précipités de l'airain exprimaient mieux encore l'effroi que le secours.

Lucile espérait qu'Oswald proposerait de s'arrêter dans le couvent et d'y passer la nuit; mais comme elle ne voulait pas lui dire qu'elle le désirait, il crut qu'il valait mieux se hâter d'arriver avant la fin du jour; les porteurs de Lucile lui demandèrent avec inquié-

tude s'il fallait commencer la descente ? — Oui, répondit-elle, puisque milord ne s'y oppose pas. — Lucile avait tort de ne pas exprimer ses craintes, car sa fille était avec elle; mais quand on aime et qu'on ne se croit pas aimé, on se blesse de tout, et chaque instant de la vie est une douleur et presque une humiliation. Oswald restait à cheval, bien que ce fût la plus dangereuse manière de descendre; mais il se croyait ainsi plus sûr de ne pas perdre de vue sa femme et sa fille.

Au moment où Lucile vit du sommet du mont la route qui en descend, cette route si rapide qu'on la prendrait elle-même pour un précipice, si les abîmes qui sont à côté n'en faisaient sentir la différence, elle serra sa fille contre son cœur avec une émotion très-vive. Oswald le remarqua, et laissant son cheval, il vint lui-même se joindre aux porteurs pour soutenir le brancard. Oswald avait tant de grâce dans tout ce qu'il faisait, que Lucile, en le voyant

s'occuper d'elle et de Juliette avec beaucoup de zèle et d'intérêt, sentit ses yeux mouillés de larmes; mais à l'instant il s'éleva un coup de vent si terrible, que les porteurs eux-mêmes tombèrent à genoux, et s'écrièrent : *O mon Dieu, secourez-nous !* Alors Lucile reprit tout son courage, et se soulevant sur le brancard, elle tendit Juliette à lord Nelvil, en lui disant : — Mon ami, prenez votre fille. — Oswald la saisit et dit à Lucile : — Et vous aussi venez, je pourrai vous porter toutes deux. — Non, répondit Lucile, sauvez seulement votre fille. — Comment sauver ! répéta lord Nelvil; est-il question de danger ? Et se retournant vers les porteurs, il s'écria : Malheureux ! que ne disiez-vous..... — Ils m'en avaient avertie, interrompit Lucile..... — Et vous me l'avez caché, dit lord Nelvil; qu'ai-je fait pour mériter ce cruel silence ? — En prononçant ces mots, il enveloppa sa fille dans son manteau, et baissa les yeux vers la terre dans une anxiété



profonde ; mais le ciel , protecteur de Lucile , fit paraître un rayon qui perça les nuages , apaisa la tempête , et découvrit aux regards les fertiles plaines du Piémont. Dans une heure toute la caravane arriva sans accident à la Novalaise , la première ville de l'Italie par-delà le Mont-Cenis.

En entrant dans l'auberge, Lucile prit sa fille dans ses bras , monta dans une chambre , se mit à genoux , et remercia Dieu avec ferveur. — Oswald , pendant qu'elle priait , était appuyé sur la cheminée , d'un air pensif ; et quand Lucile se fut relevée , il lui tendit la main , et lui dit : — Lucile , vous avez donc eu peur ? — Oui , mon ami , répondit-elle : — Et pourquoi vous êtes-vous mise en route ? — Vous paraissiez impatient de partir. — Ne savez-vous pas , répondit lord Nelvil , qu'avant tout je crains pour vous ou le danger ou la peine ? — C'est pour Juliette qu'il faut les craindre , dit Lucile. — Elle la prit sur ses genoux pour la réchauffer au-

près du feu, et bouclait avec ses mains les beaux cheveux noirs de cet enfant, que la neige et la pluie avaient aplatis sur son front. Dans ce moment, la mère et la fille étaient charmantes. Oswald les regarda toutes les deux avec tendresse; mais encore une fois le silence suspendit un entretien qui peut-être aurait conduit à une explication heureuse.

Ils arrivèrent à Turin; cette année-là l'hiver était très-rigoureux : les vastes appartemens de l'Italie sont destinés à recevoir le soleil; ils paraissaient déserts pendant le froid. Les hommes sont bien petits sous ces grandes voûtes. Elles font plaisir pendant l'été par la fraîcheur qu'elles donnent; mais au milieu de l'hiver on ne sent que le vide de ces palais immenses, dont les possesseurs semblent des pygmées dans la demeure des géans.

On venait d'apprendre la mort d'Alfieri, et c'était un deuil général pour tous les Italiens, qui voulaient s'enor-

gueillir de leur patrie. Lord Nelvil croyait voir partout l'empreinte de la tristesse ; il ne reconnaissait plus l'impression que l'Italie avait produite jadis sur lui. L'absence de celle qu'il avait tant aimée désenchantait à ses yeux la nature et les arts. Il demanda des nouvelles de Corinne à Turin ; on lui dit que depuis cinq ans elle n'avait rien publié , et vivait dans la retraite la plus profonde ; mais on l'assura qu'elle était à Florence. Il résolut d'y aller, non pour y rester et trahir ainsi l'affection qu'il devait à Lucile , mais pour expliquer du moins lui-même à Corinne comment il avait ignoré son voyage en Ecosse.

En traversant les plaines de la Lombardie, Oswald s'écriait : Ah ! que cela était beau quand tous les ormeaux étaient couverts de feuilles, et quand les pampres verts les unissaient entre eux ! — Lucile se disait en elle-même : — C'était beau quand Corinne était avec lui. — Un brouillard humide, tel qu'il en

fait souvent dans ces plaines traversées par un si grand nombre de rivières, obscurcissait la vue de la campagne. On entendait pendant la nuit, dans les auberges, tomber sur les toits ces pluies abondantes du midi, qui ressemblent au déluge. Les maisons en sont pénétrées, et l'eau vous poursuit partout avec l'activité du feu. Lucile cherchait en vain le charme de l'Italie : on eût dit que tout se réunissait pour la couvrir d'un voile sombre à ses regards comme à ceux d'Oswald.

---

## CHAPITRE VI.

---

OSWALD, depuis qu'il était entré en Italie, n'avait pas prononcé un mot d'italien; il semblait que cette langue lui fit mal, et qu'il évitât de l'entendre comme de la parler. Le soir du jour où lady Nelvil et lui étaient arrivés à l'auberge de Milan, ils entendirent frapper à leur

porte, et virent entrer dans leur chambre un Romain d'une figure très-noire, très-marquée, mais cependant sans véritable physionomie : des traits créés pour l'expression, mais auxquels il manquait l'âme qui la donne ; et sur cette figure il y avait à perpétuité un sourire gracieux, et un regard qui voulait être poétique. Il se mit dès la porte à improviser des vers tout remplis de louanges sur la mère, l'enfant et l'époux ; de ces louanges, qui convenaient à toutes les mères, à tous les enfans, à tous les époux du monde, et dont l'exagération passait par-dessus tous les sujets, comme si les paroles et la vérité ne devaient avoir aucun rapport ensemble. Le Romain se servait cependant de ces sons harmonieux qui ont tant de charmes dans l'italien ; il déclamaît avec une force qui faisait encore mieux remarquer l'insignifiance de ce qu'il disait. Rien ne pouvait être plus pénible pour Oswald que d'entendre ainsi, pour la première fois, après un long intervalle,

une langue chérie; de revoir ainsi ses souvenirs travestis, et de sentir une impression de tristesse renouvelée par un objet ridicule. Lucile s'aperçut de la cruelle situation de l'âme d'Oswald; elle voulait faire finir l'improvisateur, mais il était impossible d'en être écouté; il se promenait dans la chambre à grands pas; il faisait des exclamations et des gestes continuels, et ne s'embarrassait pas du tout de l'ennui qu'il causait à ses auditeurs. Son mouvement était comme celui d'une machine montée, qui ne s'arrête qu'après un temps marqué; enfin ce temps arriva, et lady Nelvil parvint à le congédier.

Quand il fut sorti, Oswald dit: — Le langage poétique est si facile à parodier en Italie, qu'on devrait l'interdire à tous ceux qui ne sont pas dignes de le parler. — Il est vrai, reprit Lucile, peut-être un peu trop sèchement; il est vrai qu'il doit être désagréable de se rappeler ce qu'on admire par ce que nous venons d'entendre. — Ce mot blessa lord Nelvil.

— Bien loin de là, dit-il, il me semble qu'un tel contraste fait sentir la puissance du génie. C'est ce même langage si misérablement dégradé qui devenait une poésie céleste, lorsque Corinne, lorsque votre sœur, reprit-il avec affectation, s'en servait pour exprimer ses pensées.—Lucile fut comme atterrée par ces paroles : le nom de Corinne ne lui avait pas encore été prononcé par Oswald pendant tout le voyage, encore moins celui de *votre sœur*, qui semblait indiquer un reproche. Les larmes étaient prêtes à la suffoquer, et si elle se fût abandonnée à cette émotion, peut-être ce moment eût-il été le plus doux de sa vie ; mais elle se contint, et la gêne qui existait entre les deux époux, n'en devint que plus pénible.

Le lendemain le soleil parut, et malgré les mauvais jours qui avaient précédé, il se montra brillant et radieux comme un exilé qui rentre dans sa patrie. Lucile et lord Nelvil en profitèrent pour aller voir la cathédrale de Milan ; c'est le chef-

d'œuvre de l'architecture gothique en Italie, comme Saint-Pierre de l'architecture moderne. Cette église, bâtie en forme de croix, est une belle image de douleur, qui s'élève au-dessus de la riche et joyeuse ville de Milan. En montant jusqu'au haut du clocher, on est confondu du travail scrupuleux de chaque détail. L'édifice entier, dans toute sa hauteur, est orné, sculpté, découpé, si l'on peut s'exprimer ainsi, comme le serait un petit objet d'agrément. Que de patience et de temps il a fallu pour accomplir un tel œuvre ! La présévérançe vers un même but se transmettait jadis de génération en génération, et le genre humain, stable dans ses pensées, élevait des monumens inébranlables comme elles. Une église gothique fait naître des dispositions très-religieuses. Horace Walpole a dit que les papes ont consacré à bâtir des temples à la moderne, les richesses que leur avait valu la dévotion inspirée par les églises gothiques. La lumière qui passe à travers les



vitraux coloriés, les formes singulières de l'architecture, enfin l'aspect entier de l'église est une image silencieuse de ce mystère de l'infini qu'on sent au dedans de soi, sans pouvoir jamais s'en affranchir, ni le comprendre.

Lucile et lord Nelvil quittèrent Milan un jour où la terre était couverte de neige, et rien n'est plus triste que la neige en Italie. On n'y est point accoutumé à voir disparaître la nature sous le voile uniforme des frimas; tous les Italiens se désolent du mauvais temps, comme d'une calamité publique. En voyageant avec Lucile, Oswald avait pour l'Italie une sorte de coquetterie qui n'était pas satisfaite; l'hiver déplait là plus que partout ailleurs, parce que l'imagination n'y est point préparée. Lord et lady Nelvil traversèrent Plaisance, Parme, Modène. Les églises et les palais en sont trop vastes à proportion du nombre et de la fortune des habitans. On dirait que ces villes sont arrangées pour recevoir de grands sei-

gneurs qui doivent arriver, mais qui se sont fait précéder seulement par quelques hommes de leur suite.

Le matin du jour où Lucile et lord Nelvil se proposaient de traverser le Taro, comme si tout devait contribuer à leur rendre cette fois le voyage d'Italie lugubre, le fleuve s'était débordé la nuit précédente, et l'inondation de ces fleuves qui descendent des Alpes et des Apennins est très-effrayante. On les entend gronder de loin comme le tonnerre, et leur course est si rapide, que les flots et le bruit qui les annoncent arrivent presque en même temps. Un pont sur de telles rivières n'est guère possible, parce qu'elles changent de lit sans cesse et s'élèvent bien au-dessus du niveau de la plaine. Oswald et Lucile se trouvèrent tout à coup arrêtés au bord de ce fleuve; les bateaux avaient été emportés par le courant, et il fallait attendre que les Italiens, peuple qui ne se presse pas, les eussent ramenés sur le nouveau rivage que le torrent avait

formé. Lucile , pendant ce temps , se promenait pensive et glacée ; le brouillard était tel que le fleuve se confondait avec l'horizon , et ce spectacle rappelait bien plutôt les descriptions poétiques des rives du Styx , que ces eaux bien-faisantes qui doivent charmer les regards des habitans brûlés par les rayons du soleil. Lucile craignait pour sa fille le froid rigoureux qu'il faisait , et la mena dans une cabane de pêcheur où le feu était allumé au milieu de la chambre comme en Russie. — Où donc est votre belle Italie ? dit Lucile en souriant à lord Nelvil. — Je ne sais quand je la retrouverai , répondit-il avec tristesse.

En approchant de Parme et de toutes les villes qui sont sur cette route , on a de loin le coup d'œil pittoresque des toits en forme de terrasse , qui donnent aux villes d'Italie un aspect oriental. Les églises , les clochers ressortent singulièrement au milieu de ces plates-formes ; et quand on revient dans le nord ,

les toits en pointe , qui sont ainsi faits pour se garantir de la neige , causent une impression très-désagréable. Parme conserve encore quelques chefs-d'œuvre du Corrège ; lord Nelvil conduisit Lucile dans une église où l'on voit une peinture à fresque de lui , appelée la *Madone della Scala*. Elle est recouverte par un rideau. Lorsque l'on tira ce rideau , Lucile prit Juliette dans ses bras pour lui faire mieux voir le tableau , et dans cet instant l'attitude de la mère et de l'enfant se trouva par hasard presque la même que celle de la Vierge et de son fils. La figure de Lucile avait tant de ressemblance avec l'idéal de modestie et de grâce que le Corrège a peint , qu'Oswald portait alternativement ses regards du tableau vers Lucile , et de Lucile vers le tableau ; elle le remarqua , baissa les yeux , et la ressemblance devint plus frappante encore ; car le Corrège est peut-être le seul peintre qui sait donner aux yeux baissés une expression aussi pénétrante que s'ils étaient levés

vers le ciel. Le voile qui jette sur les regards ne dérobe en rien le sentiment ni la pensée , mais il leur donne un charme de plus , celui d'un mystère céleste.

Cette Madone est prête à se détacher du mur , et l'on voit la couleur presque tremblante qu'un souffle pourrait faire tomber. Cela donne à ce tableau le charme mélancolique de tout ce qui est passager , et l'on y revient plusieurs fois , comme pour dire à sa beauté qui va disparaître un sensible et dernier adieu.

En sortant de l'église , Oswald dit à Lucile : — Ce tableau dans peu de temps n'existera plus , mais moi j'aurai toujours sous les yeux son modèle. — Ces paroles aimables attendrirent Lucile ; elle serra la main d'Oswald : elle était prête à lui demander si son cœur pouvait se fier à cette expression de tendresse ; mais quand un mot d'Oswald lui semblait froid , sa fierté l'empêchait de s'en plaindre ; et quand elle était heureuse d'une expression sensible , elle craignait

de troubler ce moment de bonheur en voulant le rendre plus durable. Ainsi son âme et son esprit trouvaient toujours des raisons pour le silence. Elle se flattait que le temps , la résignation et la douceur amèneraient un jour fortuné qui dissiperait toutes ses craintes.

---

## CHAPITRE VII.

LA santé de lord Nelvil se remettait par le climat d'Italie ; mais une inquiétude cruelle l'agitait sans cesse : il demandait partout des nouvelles de Corinne, et on lui répondait partout, comme à Turin, qu'on la croyait à Florence ; mais qu'on ne savait rien d'elle , depuis qu'elle ne voyait personne et n'écrivait plus. Oh ! ce n'était pas ainsi que le nom de Corinne s'annonçait autrefois ; et celui qui avait détruit son bonheur et son éclat pouvait-il se le pardonner ?

En approchant de Bologne , on est

frappé de loin par deux tours très-élevées , dont l'une surtout est penchée d'une manière qui effraie la vue. C'est en vain que l'on sait qu'elle est ainsi bâtie , et que c'est ainsi qu'elle a vu passer les siècles ; cet aspect importune l'imagination. Bologne est une des villes où l'on trouve un plus grand nombre d'hommes instruits dans tous les genres ; mais le peuple y produit une impression désagréable. Lucile s'attendait au langage harmonieux d'Italie qu'on lui avait annoncé , et le dialecte bolonais dut la surprendre péniblement ; il n'en est pas de plus rauque dans les pays du nord. C'était au milieu du carnaval qu'Oswald et Lucile arrivèrent à Bologne ; l'on entendait jour et nuit des cris de joie tout semblables à des cris de colère. Une population pareille à celle des Lazaroni de Naples couche la nuit sous les arcades nombreuses qui bordent les rues de Bologne ; ils portent pendant l'hiver un peu de feu dans un vase de terre , mangent dans la rue , et poursuivent les

étrangers par des demandes continuelles. Lucile espérait en vain ces voix mélodieuses qui se font entendre la nuit dans les villes d'Italie; elles se taisent toutes quand le temps est froid, et sont remplacées à Bologne par des clameurs qui effraient quand on n'y est pas accoutumé. Le jargon des gens du peuple paraît hostile, tant le son en est rude; et les mœurs de la populace sont beaucoup plus grossières dans quelques contrées méridionales, que dans les pays du nord. La vie sédentaire perfectionne l'ordre social; mais le soleil qui permet de vivre dans les rues introduit quelque chose de sauvage dans les habitudes des gens du peuple (1).

---

(1) On avait annoncé, pour deux heures après midi, une éclipse de soleil à Bologne; le peuple se rassembla sur la place publique pour la voir; et impatient de ce qu'elle tardait, il l'appelait impérieusement comme un acteur qui se fait attendre; enfin elle commença, et comme le temps nébuleux empêchait qu'elle ne produisît un grand effet, il se mit à siffler à grand



Oswald et lady Nelvil ne pouvaient faire un pas sans être assaillis par une quantité de mendiants, qui sont en général le fléau de l'Italie. En passant devant les prisons de Bologne, dont les barreaux donnent sur la rue, les détenus se livraient à la joie la plus déplaisante; ils s'adressaient aux passans d'une voix de tonnerre, et demandaient des secours avec des plaisanteries ignobles et des rires immodérés; enfin tout donnait l'idée dans ce lieu d'un peuple sans dignité. — Ce n'est pas ainsi, dit Lucile, que se montre en Angleterre notre peuple, concitoyen de ses chefs. Oswald, un tel pays peut-il vous plaire? — Dieu me préserve, répondit Oswald, de jamais renoncer à ma patrie; mais quand vous aurez passé les Apennins, vous entendrez parler le toscan, vous verrez le véritable midi; vous connaîtrez le

---

bruit, trouvant que le spectacle ne répondait pas à son attente.

peuple spirituel et animé de ces contrées, et vous serez, je le crois, moins sévère pour l'Italie.

On peut juger la nation italienne, suivant les circonstances, d'une manière tout à fait différente. Quelquefois le mal qu'on en a dit si souvent s'accorde avec ce que l'on voit; et d'autres fois il paraît souverainement injuste. Dans un pays où la plupart des gouvernemens étaient sans garantie, de l'empire de l'opinion presque aussi nul pour les premières classes que pour les dernières; dans un pays où la religion est plus occupée du culte que de la morale, il y a peu de bien à dire de la nation considérée d'une manière générale, mais on y rencontre beaucoup de qualités privées. C'est donc le hasard des relations individuelles qui inspire aux voyageurs la satire ou la louange; les personnes que l'on connaît particulièrement décident du jugement qu'on porte sur la nation, jugement qui ne

peut trouver de base fixe , ni dans les institutions , ni dans les mœurs , ni dans l'esprit public.

Oswald et Lucile allèrent voir ensemble les belles collections de tableaux qui sont à Bologne. Oswald , en les parcourant , s'arrêta long-temps devant la Sibylle peinte par le Dominiquin. Lucile remarqua l'intérêt qu'excitait en lui ce tableau ; voyant qu'il s'oubliait long-temps à le contempler , elle osa s'approcher enfin , et lui demanda timidement si la Sibylle du Dominiquin parlait plus à son cœur que la Madone du Corrège. Oswald comprit Lucile , et fut étonné de tout ce que ce mot signifiait ; il la regarda quelque temps sans lui répondre , et puis il lui dit : — La Sibylle ne rend plus d'oracles ; son génie , son talent , tout est fini : mais l'angélique figure du Corrège n'a rien perdu de ses charmes ; et l'homme malheureux qui fit tant de mal à l'une ne trahira jamais l'autre. — En achevant ces mots , il sortit pour cacher son trouble.

---

## LIVRE XX.

### CONCLUSION.

---

---

#### CHAPITRE PREMIER.

---

**A**PRÈS ce qui s'était passé dans la galerie de Bologne, Oswald comprit que Lucile en savait plus sur ses relations avec Corinne qu'il ne l'avait imaginé, et il eut enfin l'idée que sa froideur et son silence venaient peut-être de quelques peines secrètes; cette fois néanmoins ce fut lui qui craignit l'explication que jusqu'alors Lucile avait redoutée. Le premier mot étant dit, elle aurait tout révélé si lord Nelvil l'avait voulu; mais il lui en coûtait trop de parler de Corinne au moment de la revoir, de s'engager par une promesse, enfin de traiter un sujet si propre à l'émouvoir, avec une personne qui lui causait toujours un sentiment

de gêne, et dont il ne connaissait le caractère qu'imparfaitement.

Ils traversèrent les Apennins, et trouvèrent par-delà le beau climat d'Italie. Le vent de mer, qui est si étouffant pendant l'été, répandait une douce chaleur; les gazons étaient verts; l'automne finissait à peine, et déjà le printemps semblait s'annoncer. On voyait dans les marchés des fruits de toute espèce, des orangers, des grenades. Le langage toscan commençait à se faire entendre; enfin tous les souvenirs de la belle Italie rentraient dans l'âme d'Oswald, mais aucune espérance ne venait s'y mêler : il n'y avait que du passé dans toutes ses impressions. L'air suave du midi agissait aussi sur la disposition de Lucile; elle eût été plus confiante, plus animée, si lord Nelvil l'eût encouragée; mais ils étaient tous les deux retenus par une timidité pareille, inquiets de leur disposition mutuelle, et n'osant se communiquer ce qui les occupait. Corinne, dans une telle situation, eût bien vite

obtenu le secret d'Oswald comme celui de Lucile ; mais ils avaient l'un et l'autre le même genre de réserve , et plus ils se ressemblaient à cet égard , plus il était difficile qu'ils sortissent de la contrainte où ils se trouvaient.

---

## CHAPITRE II.

---

EN arrivant à Florence , lord Nelvil écrivit au prince Castel-Forte , et peu d'instans après le prince se rendit chez lui. Oswald fut si ému en le voyant , qu'il fut long-temps sans pouvoir lui parler ; enfin il lui demanda des nouvelles de Corinne. — Je n'ai rien que de triste à vous dire sur elle , répondit le prince Castel-Forte : sa santé est très-mauvaise et s'affaiblit tous les jours. Elle ne voit personne que moi ; l'occupation lui est souvent très-difficile ; cependant je la croyais un peu plus calme lorsque nous avons appris votre arrivée

en Italie. Je ne puis vous cacher qu'à cette nouvelle son émotion a été si vive, que la fièvre qui l'avait quittée l'a reprise. Elle ne m'a point dit quelle était son intention relativement à vous, car j'évite avec un grand soin de lui prononcer votre nom. — Ayez la bonté, prince, reprit Oswald, de lui faire voir la lettre que vous avez reçue de moi, il y a près de cinq ans : elle contient tous les détails des circonstances qui m'ont empêché d'apprendre son voyage en Angleterre avant que je fusse l'époux de Lucile; et quand elle l'aura lue, demandez-lui de me recevoir. J'ai besoin de lui parler pour justifier, s'il se peut, ma conduite; son estime m'est nécessaire, quoique je ne doive plus prétendre à son intérêt. — Je remplirai vos désirs, milord, dit le prince Castel-Forte : je souhaiterais que vous lui fissiez quelque bien.

Lady Nelvil entra dans ce moment ; Oswald lui présenta le prince de Castel-Forte : elle le reçut avec assez de frô-

deur ; il la regarda fort attentivement. Sa beauté sans doute le frappa , car il soupira en pensant à Corinne , et sortit. Lord Nelvil le suivit. — Elle est charmante lady Nelvil , dit le prince Castel-Forte ; quelle jeunesse ! quelle fraîcheur ! Ma pauvre amie n'a plus rien de cet éclat ; mais il ne faut pas oublier , milord , qu'elle était bien brillante aussi quand vous l'avez vue pour la première fois. — Non , je ne l'oublie pas ! s'écria lord Nelvil ; non , je ne me pardonnerai jamais.... et il s'arrêta sans pouvoir achever ce qu'il voulait dire. — Le reste du jour il fut silencieux et sombre. Lucile n'essaya pas de le distraire , et lord Nelvil était blessé de ce qu'elle ne l'essayait pas. Il se disait en lui-même : — Si Corinne m'avait vu triste , Corinne m'aurait consolé.

Le lendemain matin son inquiétude le conduisit de très-bonne heure chez le prince Castel-Forte. — Hé bien , lui dit-il , qu'a-t-elle répondu ? — Elle ne veut pas vous voir , répondit le prince



Castel-Forte. — Et quels sont ses motifs? J'ai été hier chez elle, et je l'ai trouvée dans une agitation qui faisait bien de la peine. Elle marchait à grands pas dans sa chambre, malgré son extrême faiblesse. Sa pâleur était quelquefois remplacée par une vive rougeur qui disparaissait aussitôt. Je lui ai dit que vous souhaitiez de la voir; elle a gardé le silence quelques instans, et m'a dit ensuite ces paroles que je vous rendrai fidèlement, puisque vous l'exigez. — *C'est un homme qui m'a fait trop de mal. L'ennemi qui m'aurait jetée dans une prison, qui m'aurait bannie et proscrite, n'eût pas déchiré mon cœur à ce point. J'ai souffert ce que personne n'a jamais souffert; un mélange d'attendrissement et d'irritation qui faisait de mes pensées un supplice continuel. J'avais pour Oswald autant d'enthousiasme que d'amour. Il doit s'en souvenir; je lui ai dit une fois qu'il m'en coûterait davantage de ne plus l'admirer, que de ne plus l'aimer. Il a flétri l'objet de mon culte,*

*il m'a trompée volontairement ou involontairement; n'importe, il n'est pas celui que je croyais. Qu'a-t-il fait pour moi? Il a joui pendant près d'une année du sentiment qu'il m'inspirait; et quand il a fallu me défendre, et quand il a fallu manifester son cœur par une action, en a-t-il fait une? peut-il se vanter d'un sacrifice, d'un mouvement généreux? Il est heureux maintenant; il possède tous les avantages que le monde apprécie; moi je me meurs, qu'il me laisse en paix.*

Ces paroles sont bien dures, dit Oswald. — Elle est aigrie par la souffrance, reprit le prince Castel-Forte : je lui ai vu souvent une disposition plus douce; souvent, permettez-moi de vous le dire, elle vous a défendu contre moi. — Vous me trouvez donc bien coupable? reprit lord Nelvil. — Me permettez-vous de vous le dire? dit le prince Castel-Forte; je pense que vous l'êtes. Les torts qu'on peut avoir avec une femme ne nuisent point dans l'opinion du monde; ces fra-

giles idoles adorées aujourd'hui peuvent être brisées demain, sans que personne prenne leur défense; et c'est pour cela même que je les respecte davantage, car la morale, à leur égard, n'est défendue que par notre propre cœur. Aucun inconvénient ne résulte pour nous de leur faire du mal, et cependant ce mal est affreux. Un coup de poignard est puni par les lois; et le déchirement d'un cœur sensible n'est l'objet que d'une plaisanterie; il vaudrait donc mieux se permettre le coup de poignard. — Croyez-moi, répondit lord Nelvil, moi aussi, j'ai été bien malheureux; c'est ma seule justification; mais autrefois Corinne eût entendu celle-là. Il se peut qu'elle ne lui fasse plus rien à présent. Néanmoins je veux lui écrire. Je crois encore qu'à travers tout ce qui nous sépare elle entendra la voix de son ami. — Je lui remettrai votre lettre; dit le prince Castel-Forte, mais, je vous en conjure, ménagez-la : vous ne savez pas ce que vous êtes encore pour

elle. Cinq ans ne font que rendre une impression plus profonde ; quand aucune autre idée n'en a distraît : voulez-vous savoir dans quel état elle est à présent ? une fantaisie bizarre , à laquelle mes prières n'ont pu la faire renoncer , vous en donnera l'idée.

En achevant ces mots , le prince Castel-Forte ouvrit la porte de son cabinet ; et lord Nelvil l'y suivit. Il vit d'abord le portrait de Corinne , telle qu'elle avait paru dans le premier acte de *Roméo et Juliette* , ce jour , celui de tous , où il s'était senti le plus d'entraînement pour elle. Un air de confiance et de bonheur animait tous ses traits. Les souvenirs de ces temps de fête se réveillèrent tout entiers dans l'imagination de lord Nelvil ; et comme il trouvait du plaisir à s'y livrer , le prince Castel-Forte le prit par la main , et tirant un rideau de crêpe qui couvrait un autre tableau , il lui montra Corinne telle qu'elle avait voulu se faire peindre cette année même en robe noire , d'a-

près le costume qu'elle n'avait point quitté depuis son retour d'Angleterre. Oswald se rappela tout à coup l'impression que lui avait faite une femme vêtue ainsi, qu'il avait aperçue à Hy-deparck ; mais ce qui le frappa surtout, ce fut l'inconcevable changement de la figure de Corinne. Elle était là, pâle comme la mort, les yeux à demi fermés ; ses longues paupières voilaient ses regards et portaient une ombre sur ses joues sans couleur. Au bas du portrait était écrit ce vers du *Pastor Fido* :

A pena sì può dir : questa fu rosa. \*

Quoi ! dit lord Nelvil , c'est ainsi qu'elle est maintenant ? Oui , répondit le prince Castel-Forte , et depuis quinze jours plus mal encore. — A ces mots , lord Nelvil sortit comme un insensé ; l'excès de sa peine troublait sa raison.

---

\* A peine peut-on dire : elle fut une rose.

---

---

CHAPITRE III.

---

**R**ENTRÉ chez lui, il s'enferma dans sa chambre tout le jour. Lucile vint à l'heure du dîner frapper doucement à sa porte. Il ouvrit, et lui dit : — Ma chère Lucile, permettez que je reste seul aujourd'hui ; ne m'en sachez pas mauvais gré. — Lucile se retourna vers Juliette, qu'elle tenait par la main, l'embrassa et s'éloigna sans prononcer un seul mot. Lord Nelvil referma sa porte, et se rapprocha de sa table sur laquelle était la lettre qu'il écrivait à Corinne. Mais il se dit en versant des pleurs : — Serait-il possible que je fisse aussi souffrir Lucile ? A quoi sert donc ma vie, si tout ce qui m'aime est malheureux par moi ?

*Lettre de lord Nelvil à Corinne.*

« Si vous n'étiez pas la plus généreuse  
» personne du monde, qu'aurais-je à

» vous dire ? Vous pouvez m'accabler  
» de vos reproches , et , ce qui est plus  
» affreux encore , me déchirer par  
» votre douleur. Suis-je un monstre ,  
» Corinne , puisque j'ai fait tant de mal  
» à ce que j'aimais ? Ah ! je souffre tel-  
» lement , que je ne puis me croire tout à  
» fait barbare. Vous savez , quand je vous  
» ai connue , que j'étais accablé par le  
» chagrin qui me suivra jusqu'au tom-  
» beau. Je n'espérais pas le bonheur. J'ai  
» lutté long - temps contre l'attrait que  
» vous m'inspiriez. Enfin , quand il a  
» triomphé de moi , j'ai toujours gardé  
» dans mon âme un sentiment de tristes-  
» se , présage d'un malheureux sort.  
» Tantôt je croyais que vous étiez un  
» bienfait de mon père qui veillait dans le  
» ciel sur ma destinée , et voulait que je  
» fusse encore aimé sur la terre , comme  
» il m'avait aimé pendant sa vie ; tantôt  
» je croyais que je désobéissais à ses  
» volontés en épousant une étrangère ,  
» en m'écartant de la ligne tracée par  
» mes devoirs et ma situation. Ce der-

» nier sentiment prévalut quand je fus  
» de retour en Angleterre, quand j'ap-  
» pris que mon père avait condamné  
» d'avance mon sentiment pour vous.  
» S'il avait vécu, je me serais cru le  
» droit de lutter, à cet égard, contre  
» son autorité; mais ceux qui ne sont  
» plus ne peuvent nous entendre; e  
» leur volonté sans force porte un ca-  
» ractère touchant et sacré.

» Je me retrouvai au milieu des ha-  
» bitudes et des liens de la patrie; je  
» rencontrai votre sœur, que mon père  
» m'avait destinée, et qui convenait si  
» bien au besoin du repos, au projet  
» d'une vie régulière. J'ai dans le ca-  
» ractère une sorte de faiblesse qui me  
» fait redouter ce qui agite l'existence.  
» Mon esprit est séduit par des espé-  
» rances nouvelles; mais j'ai tant éprou-  
» vé de peines, que mon âme ma-  
» lade craint tout ce qui l'expose à  
» des émotions trop fortes, à des réso-  
» lutions pour lesquelles il faut heurter  
» mes souvenirs et les affections nées



» avec moi. Cependant, Corinne, si  
» je vous avais sue en Angleterre, ja-  
» mais je n'aurais pu me détacher de  
» vous. Cette admirable preuve de ten-  
» dresse eût entraîné mon cœur incer-  
» tain. Ah ! pourquoi dire ce que j'au-  
» rais fait ! Serions-nous heureux ? Suis-  
» je capable de l'être ? Incertain comme  
» je le suis, pouvais-je choisir un sort,  
» quelque beau qu'il fût, sans en re-  
» gretter un autre ?

» Quand vous me rendîtes ma liberté,  
» je fus irrité contre vous. Je rentrai  
» dans les idées que le commun des  
» hommes doit prendre en vous voyant.  
» Je me dis qu'une personne aussi su-  
» périeure se passerait facilement de  
» moi. Corinne, j'ai déchiré votre cœur,  
» je le sais ; mais je croyais n'immoler  
» que moi. Je pensais que j'étais plus  
» que vous inconsolable, et que vous  
» oublieriez, quand je vous regret-  
» terais toujours. Enfin les circonstances  
» m'enlacèrent, et je ne veux point nier  
» que Lucile ne soit digne et des sen-

» timens qu'elle m'inspire, et de bien  
» mieux encore. Mais dès que je sus  
» votre voyage en Angleterre ; et le  
» malheur que je vous avais causé, il  
» n'y eut plus dans ma vie qu'une peine  
» continuelle. J'ai cherché la mort pen-  
» dant quatre ans, au milieu de la  
» guerre, certain qu'en apprenant que  
» je n'étais plus, vous me trouveriez  
» justifié. Sans doute vous avez à m'op-  
» poser une vie de regrets et de dou-  
» leurs, une fidélité profonde pour un  
» ingrat qui ne la méritait pas. Mais  
» songez que la destinée des hommes  
» se complique de mille rapports di-  
» vers qui troublent la constance du  
» cœur. Cependant, s'il est vrai que je  
» n'ai pu ni trouver ni donner le bon-  
» heur ; s'il est vrai que je vis seul  
» depuis que je vous ai quittée, que ja-  
» mais je ne parle du fond de mon cœur ;  
» que la mère de mon enfant, que celle  
» que je dois aimer à tant de titres ;  
» reste étrangère à mes secrets comme  
» à mes pensées ; s'il est vrai qu'un état

» habituel de tristesse m'ait replongé  
» dans cette maladie dont vos soins ,  
» Corinne , m'avaient autrefois tiré ;  
» si je suis venu en Italie , non pas pour  
» me guérir, vous ne croyez pas que  
» j'aime la vie, mais pour vous dire  
» adieu, refuserez-vous de me voir une  
» fois, une seule fois ? Je le souhaite ,  
» parce que je crois que je vous ferais  
» du bien. Ce n'est pas ma propre souffrance qui me détermine. Qu'importe  
» que je sois bien misérable ! Qu'importe  
» qu'un poids affreux pèse à jamais sur  
» mon cœur, si je m'en vais d'ici sans  
» vous avoir parlé , sans avoir obtenu  
» de vous mon pardon. Il faut que je  
» sois malheureux, et certainement je  
» le serai. Mais il me semble que votre  
» cœur serait soulagé si vous pouviez  
» penser à moi comme à votre ami, si  
» vous aviez vu combien vous m'êtes  
» chère, si vous l'aviez senti par ces  
» regards, par cet accent d'Oswald, de  
» ce criminel dont le sort est plus changé  
» que le cœur.

» Je respecte mes liens, j'aime votre  
» sœur ; mais le cœur humain, bizarre,  
» inconséquent, tel qu'il l'est, peut ren-  
» fermer et cette tendresse, et celle que  
» j'éprouve pour vous. Je n'ai rien à dire  
» de moi qui puisse s'écrire ; tout ce qu'il  
» faut expliquer me condamne. Néan-  
» moins si vous me voyiez me prosterner  
» devant vous, vous pénétreriez à travers  
» tous mes torts et tous mes devoirs ce  
» que vous êtes encore pour moi, et cet  
» entretien vous laisserait un sentiment  
» doux. Hélas ! notre santé est bien faible  
» à tous les deux, et je ne crois pas que  
» le ciel nous destine une longue vie. Que  
» celui de nous deux qui précédera l'au-  
» tre se sente regretté, se sente aimé de  
» l'ami qu'il laissera dans ce monde !  
» l'innocent devrait seul avoir cette  
» jouissance ; mais qu'elle soit aussi  
» accordée au coupable !

» Corinne, sublime amie, vous qui  
» lisez dans les cœurs, devinez ce que  
» je ne puis dire ; entendez-moi com-  
» me vous m'entendiez, laissez-moi

» vous voir ; permettez que mes lèvres  
» pâles pressent vos mains affaiblies ;  
» Ah ! ce n'est pas moi seul qui ai fait  
» ce mal , c'est le même sentiment qui  
» nous a consumés tous les deux ; c'est  
» la destinée qui a frappé deux êtres  
» qui s'aimaient : mais elle a dévoué  
» l'un d'eux au crime , et celui-là , Co-  
» rinne , n'est peut-être pas le moins à  
» plaindre ! »

*Réponse de Corinne.*

« S'il ne fallait pour vous voir que  
» vous pardonner , je ne m'y serais pas  
» un instant refusée. Je ne sais pour-  
» quoi je n'ai point de ressentiment  
» contre vous , que la douleur que vous  
» m'avez causée me fasse frissonner  
» d'effroi. Il faut que je vous aime en-  
» core pour n'avoir aucun mouvement  
» de haine ; la religion seule ne suffirait  
» pas pour me désarmer ainsi. J'ai eu  
» des momens où ma raison était al-  
» térée ; d'autres , et c'étaient les plus  
» doux , où j'ai cru mourir , avant la

» fin du jour, par le serrement de cœur  
» qui m'oppressait; d'autres enfin où  
» j'ai douté de tout, même de la vertu;  
» vous étiez pour moi son image ici  
» bas, et je n'avais plus de guide pour  
» mes pensées comme pour mes senti-  
» mens, quand le même coup frappait  
» en moi l'admiration et l'amour.

» Que serais-je devenue sans le se-  
» cours célesté? Il n'y a rien dans ce  
» monde qui ne fût empoisonné par  
» votre souvenir. Un seul asile me res-  
» tait au fond de l'âme, Dieu m'y a re-  
» çue. Mes forces physiques vont en  
» décroissant; mais il n'en est pas ainsi  
» de l'enthousiasme qui me soutient. Se  
» rendre digne de l'immortalité est, je  
» me plais à le croire, le seul but de  
» l'existence. Bonheur, souffrances, tout  
» est moyen pour ce but, et vous avez  
» été choisi pour déraciner ma vie de  
» la terre: j'y tenais par un lien trop  
» fort.

» Quand j'ai appris votre arrivée en  
» Italie, quand j'ai revu votre écriture,

» quand je vous ai su là de l'autre côté  
» de la rivière, j'ai senti dans mon âme  
» un tumulte effrayant. Il fallait me rap-  
» peler sans cesse que ma sœur était votre  
» femme, pour combattre ce que j'é-  
» prouvais. Je ne vous le cache point ;  
» vous revoir me semblait un bonheur ,  
» une émotion indéfinissable , que mon  
» cœur enivré de nouveau préférait à  
» des siècles de calme ; mais la Provi-  
» dence ne m'a point abandonnée dans  
» ce péril. N'êtes-vous pas l'époux d'une  
» autre ? Que pouvais-je donc avoir à  
» vous dire ? M'était-il permis de mou-  
» rir entre vos bras ? Et que me res-  
» tait-il pour ma conscience , si je ne  
» faisais aucun sacrifice , si je voulais  
» encore un dernier jour , une dernière  
» heure ? Maintenant je comparâtrai  
» devant Dieu peut-être avec plus de  
» confiance , puisque j'ai su renoncer à  
» vous voir. Cette grande résolution apai-  
» sera mon âme. Le bonheur , tel que  
» je l'ai senti quand vous m'aimiez ,  
» n'est pas en harmonie avec notre na-

» ture; il agite, il inquiète, il est si prêt  
» à passer! Mais une prière habituelle,  
» une rêverie religieuse, qui a pour but  
» de se perfectionner soi-même, de se  
» décider dans tout par le sentiment du  
» devoir, est un état doux; et je ne puis  
» savoir quel ravage le seul son de votre  
» voix pourrait produire dans cette vie  
» de repos que je crois avoir obtenue.  
» Vous m'avez fait beaucoup de mal en  
» me disant que votre santé était altérée.  
» Ah! ce n'est pas moi qui la soigne;  
» mais c'est encore moi qui souffre avec  
» vous. Que Dieu bénisse vos jours,  
» milord; soyez heureux, mais soyez-le  
» par pitié. Une communication secrète  
» avec la Divinité semble placer en  
» nous-mêmes l'être qui se confie et la  
» voix qui lui répond; elle fait deux amis  
» d'une seule âme. Chercheriez-vous en-  
» core ce qu'on appelle le bonheur? Ah!  
» trouverez-vous mieux que ma ten-  
» dresse? Savez-vous que dans les dé-  
» serts du nouveau monde j'aurais béni  
» mon sort, si vous m'aviez permis de



» vous y suivre ? Savez-vous que je vous  
» aurais servi comme une esclave ? Sa-  
» vez-vous que je me serais prosternée  
» devant vous comme devant un envoyé  
» du ciel, si vous m'aviez fidèlement ai-  
» mée ? Hé bien, qu'avez-vous fait de  
» tant d'amour ? Qu'avez-vous fait de  
» cette affection unique dans ce monde ?  
» un malheur unique comme elle. Ne  
» prétendez donc plus au bonheur ; ne  
» m'offensez pas en croyant l'obtenir  
» encore. Priez comme moi, priez ; et  
» que nos pensées se rencontrent dans  
» le ciel.

» Cependant, quand je me sentirai  
» tout à fait près de ma fin, peut-être  
» me placeraï-je dans quelque lieu  
» pour vous voir passer. Pourquoi ne  
» le ferais-je pas ? Certainement, quand  
» mes yeux se troubleront, quand je ne  
» verrai plus rien au dehors, votre image  
» m'apparaîtra. Si je vous avais revu  
» nouvellement, cette illusion ne serait-  
» elle pas plus distincte ? Les divinités,  
» chez les anciens, n'étaient jamais pré-

» sentes à la mort; je vous éloignerai de  
» la mienne : mais je souhaite qu'un  
» souvenir récent de vos traits puisse  
» encore se retracer dans mon âme  
» défaillante. Oswald, Oswald, qu'est-  
» ce que j'ai dit? Vous voyez ce que je  
» suis quand je m'abandonne à votre  
» souvenir.

» Pourquoi Lucile n'a-t-elle pas dé-  
» siré me voir? C'est votre femme,  
» mais c'est aussi ma sœur. J'ai des  
» paroles douces, j'en ai même de gé-  
» néreuses à lui adresser. Et votre fille,  
» pourquoi ne m'a-t-elle pas été ame-  
» née? Je ne dois pas vous voir; mais ce  
» qui vous entoure est ma famille : en  
» suis-je donc rejetée? Craint-on que la  
» pauvre petite Juliette ne s'attriste en  
» me voyant? Il est vrai que j'ai l'air  
» d'une ombre, mais je saurais sourire  
» pour votre enfant. Adieu, milord,  
» adieu? Pensez-vous que je pourrais  
» vous appeler mon frère, mais ce se-  
» rait parce que vous êtes l'époux de  
» ma sœur. Ah! du moins vous serez

» en deuil quand je mourrai, vous as-  
 » sisterez, comme parent, à mes funé-  
 » railles. C'est à Rome que mes cen-  
 » dres seront d'abord transportées; fai-  
 » tes passer mon cercueil sur la route  
 » que parcourut jadis mon char de  
 » triomphe, et reposez-vous dans le  
 » lieu même où vous m'avez rendu ma  
 » couronne. Non, Oswald, non, j'ai tort.  
 » Je ne veux rien qui vous afflige; je  
 » veux seulement une larme et quelques  
 » regards vers le ciel où je vous atten-  
 » drai. »

## CHAPITRE IV.

**P**LU SIEURS jours s'écoulèrent sans qu'Oswald pût retrouver du calme après l'impression déchirante que lui avait causée la lettre de Corinne. Il fuyait la présence de Lucile, il passait les heures entières sur le bord de la rivière qui conduisait à la maison de Corinne, et

souvent il fut tenté de se jeter dans les flots, pour être au moins porté, quand il ne serait plus, vers cette demeure dont l'entrée lui était refusée pendant sa vie. La lettre de Corinne lui apprenait qu'elle eût désiré de voir sa sœur; et bien qu'il s'étonnât de ce souhait, il avait envie de le satisfaire; mais comment aborder cette question auprès de Lucile? Il apercevait bien qu'elle était blessée de sa tristesse; il aurait voulu qu'elle l'interrogeât, mais il ne pouvait se résoudre à parler le premier, et Lucile trouvait toujours le moyen d'amener la conversation sur des sujets différents, de proposer une promenade, enfin de détourner un entretien qui aurait pu conduire à une explication. Elle parlait quelquefois de son désir de quitter Florence pour aller voir Rome et Naples. Lord Nelvil ne la contredisait jamais, seulement il demandait encore quelques jours de retard; et Lucile alors y consentait avec une expression de physionomie digne et froide.

Oswald voulut au moins que Corinne vît sa fille, et il ordonna secrètement à sa bonne de la conduire chez elle. Il alla au-devant de l'enfant comme elle revenait, et lui demanda si elle avait été contente de sa visite. Juliette lui répondit par une phrase italienne, et sa prononciation, qui ressemblait à celle de Corinne, fit tressaillir Oswald. — Qui vous a appris cela, ma fille ? dit-il. — La dame que je viens de voir, répondit-elle. — Et comment vous a-t-elle reçue ? — Elle a beaucoup pleuré en me voyant, dit Juliette ; je ne sais pourquoi. Elle m'embrassait et pleurait ; et cela lui faisait mal, car elle a l'air bien malade. — Et vous plait-elle, cette dame, ma fille ? continua lord Nelvil. — Beaucoup, répondit Juliette ; j'y veux aller tous les jours. Elle m'a promis de m'apprendre tout ce qu'elle sait. Elle dit qu'elle veut que je ressemble à Corinne. Qu'est-ce que c'est que Corinne, mon père ? Cette dame n'a pas voulu me le dire. — Lord Nelvil ne répondit plus,

et s'éloigna pour cacher son attendrissement. Il ordonna que tous les jours, pendant la promenade de Juliette, on la menât chez Corinne; et peut-être eût-il tort envers Lucile en disposant ainsi de sa fille sans son consentement. Mais, en peu de jours, l'enfant fit des progrès inconcevables dans tous les genres. Son maître d'italien était ravi de sa prononciation. Ses maîtres de musique admiraient déjà ses premiers essais.

Rien de tout ce qui s'était passé n'avait fait autant de peine à Lucile que cette influence donnée à Corinne sur l'éducation de sa fille. Elle savait par Juliette que la pauvre Corinne, dans son état de faiblesse et de dépérissement, se donnait une peine extrême pour l'instruire et lui communiquer tous ses talens, comme un héritage qu'elle se plaisait à lui léguer de son vivant. Lucile en eût été touchée, si elle n'eût pas cru voir dans tous ces soins le projet de détacher d'elle lord Nelvil; mais elle était combattue entre le désir bien naturel de diriger

seule sa fille, et le reproche qu'elle se faisait de lui enlever des leçons qui ajoutaient à ses agrémens d'une manière si remarquable. Un jour lord Nelvil passait dans la chambre comme Juliette prenait une leçon de musique. Elle tenait une harpe en forme de lyre, proportionnée à sa taille, de la même manière que Corinne, et ses petits bras et ses jolis regards l'imitaient parfaitement. On croyait voir la miniature d'un beau tableau, avec la grâce de l'enfance de plus, qui mêle à tout un charme innocent. Oswald, à ce spectacle, fut tellement ému, qu'il ne pouvait prononcer un mot, et s'assit en tremblant. Juliette alors exécuta sur sa harpe un air écossais, que Corinne avait fait entendre à lord Nelvil à Tivoli, en présence d'un tableau d'Ossian. Pendant qu'Oswald, en l'écoutant, respirait à peine, Lucile s'avança derrière lui sans qu'il l'aperçût. Quand Juliette eut fini, son père la prit sur ses genoux, et lui dit : — La dame qui demeure sur le bord de l'Arno, vous

a donc appris à jouer ainsi ? — Oui, répondit Juliette; mais il lui en a bien coûté pour le faire. Elle s'est trouvée mal souvent lorsqu'elle m'enseignait. Je l'ai priée plusieurs fois de cesser, mais elle n'a pas voulu; et seulement elle m'a fait promettre de vous répéter cet air tous les ans, un certain jour, le 17 de novembre, je crois. — Ah, mon Dieu ! s'écria lord Nelvil; — et il embrassa sa fille en versant beaucoup de larmes.

Lucile alors se moutra, et prenant Juliette par la main, elle dit à son époux en anglais : — C'est trop, milord, de vouloir aussi détourner de moi l'affection de ma fille; cette consolation m'était due dans mon malheur. — En achevant ces mots, elle emmena Juliette. Lord Nelvil voulut en vain la suivre; elle s'y refusa; et seulement à l'heure du dîné, il apprit qu'elle était sortie pendant plusieurs heures, seule et sans dire où elle allait. Il s'inquiétait mortellement de son absence, lorsqu'il la vit revenir avec une expression de douceur



et de calme dans la physionomie, tout à fait différent de ce qu'il attendait. Il voulut enfin lui parler avec confiance, et tâcher d'obtenir d'elle son pardon par la sincérité; mais elle lui dit : — Souffrez, milord, que cette explication, nécessaire à tous deux, soit encore retardée. Vous saurez dans peu les motifs de ma prière. —

Pendant le dîné, elle mit dans la conversation beaucoup plus d'intérêt que de coutume : plusieurs jours se passèrent ainsi, durant lesquels Lucile se montrait constamment plus aimable et plus animée qu'à l'ordinaire. Lord Nelvil ne pouvait rien concevoir à ce changement. Voici quelle en était la cause. Lucile avait été très-blessée des visites de sa fille chez Corinne, et de l'intérêt que lord Nelvil paraissait prendre aux progrès que les leçons de Corinne faisaient faire à cette enfant. Tout ce qu'elle avait renfermé dans son cœur depuis si long-temps s'était échappé dans ce moment; et, comme il arrive aux personnes

qui sortent de leur caractère , elle prit tout à coup une résolution très-vive , et partit pour aller voir Corinne , et lui demander si elle était résolue à la troubler toujours dans son sentiment pour son époux. Lucile se parlait à elle-même avec force jusqu'au moment où elle arriva devant la porte de Corinne. Mais il lui prit alors un tel mouvement de timidité , qu'elle n'aurait jamais pu se résoudre à entrer , si Corinne , qui l'aperçut de sa fenêtre , ne lui eût envoyé Thérésine pour la prier de venir chez elle. Lucile monta dans la chambre de Corinne , et toute son irritation contre elle disparut en la voyant ; elle se sentit au contraire profondément attendrie par l'état déplorable de la santé de sa sœur , et ce fut en pleurant qu'elle l'embrassa.

Alors commença , entre les deux sœurs , un entretien plein de franchise de part et d'autre. Corinne donna la première l'exemple de cette franchise ; mais il eût été impossible à Lucile de ne pas le suivre. Corinne exerça sur sa

sœur l'ascendant qu'elle avait sur tout le monde. On ne pouvait conserver avec elle ni dissimulation, ni contrainte. Corinne ne cacha point à Lucile qu'elle se croyait certaine qu'elle n'avait plus que peu de temps à vivre : et sa pâleur et sa faiblesse ne le prouvaient que trop. Elle aborda simplement avec Lucile les sujets d'entretien les plus délicats ; elle lui parla de son bonheur et de celui d'Oswald. Elle savait, par tout ce que le prince Castel-Forte lui avait raconté, et mieux encore par ce qu'elle avait deviné, que la contrainte et la froideur existaient souvent dans leur intérieur ; et se servant alors de l'ascendant que lui donnaient et son esprit et la fin prochaine dont elle était menacée, elle s'occupa généreusement de rendre Lucile plus heureuse avec lord Nelvil. Connaissant parfaitement le caractère de celui-ci, elle fit comprendre à Lucile pourquoi il avait besoin de trouver dans celle qu'il aimait une manière d'être, à quelques égards, différente de la sienne ; une con-

fiance spontanée, parce que sa réserve naturelle l'empêchait de la solliciter; plus d'intérêt, parce qu'il était susceptible de découragement; et de la gaieté, précisément parce qu'il souffrait de sa propre tristesse. Corinne se peignit elle-même dans les jours brillans de sa vie; elle se jugea comme elle aurait pu juger une étrangère, et montra vivement à Lucile combien serait agréable une personne qui, avec la conduite la plus régulière et la moralité la plus rigide, aurait cependant tout le charme, tout l'abandon, tout le désir de plaire qu'inspire quelquefois le besoin de réparer des torts.

On a vu, dit Corinne à Lucile, des femmes aimées, non-seulement malgré leurs erreurs, mais à cause de ces erreurs mêmes. La raison de cette bizarrerie est peut-être que ces femmes cherchaient à se montrer plus aimables pour se les faire pardonner, et n'imposaient point de gêne parce qu'elles avaient besoin d'indulgence. Ne soyez donc pas,

Lucile, fière de votre perfection; que votre charme consiste à l'oublier, à ne vous en point prévaloir. Il faut que vous soyez vous et moi tout à la fois; que vos vertus ne vous autorisent jamais à la plus légère négligence pour vos agrémens, et que vous ne vous fassiez point un titre de ces vertus pour vous permettre l'orgueil et la froideur. Si cet orgueil n'était pas fondé, il blesserait peut-être moins; car user de ses droits, refroidit le cœur plus que les prétentions injustes : le sentiment surtout se plaît à donner ce qui n'est pas dû.

Lucile remerciait sa sœur avec tendresse de la bonté qu'elle lui témoignait, et Corinne lui disait : Si je devais vivre, je n'en serais point capable; mais puisque je dois bientôt mourir, mon seul désir personnel est encore qu'Oswald retrouve dans vous et dans sa fille quelques traces de mon influence, et que jamais du moins il ne puisse avoir une jouissance de sentiment sans se rappeler Corinne. — Lucile revint tous les

jours chez sa sœur, et s'étudiait, par une modestie bien aimable, et par une délicatesse de sentiment plus aimable encore, à ressembler à la personne qu'Oswald avait le plus aimée. La curiosité de lord Nelvils'accroissait tous les jours en remarquant les grâces nouvelles de Lucile. Il devina bien vite qu'elle avait vu Corinne; mais il ne put obtenir aucun aveu sur ce sujet. Corinne, dès son premier entretien avec Lucile, avait exigé le secret de leurs rapports ensemble. Elle se proposait de voir une fois Oswald et Lucile réunis, mais seulement, à ce qu'il paraît, quand elle se croirait assurée de n'avoir plus que peu d'instans à vivre. Elle voulait tout dire et tout éprouver à la fois; et elle enveloppait ce projet d'un tel mystère, que Lucile elle-même ne savait pas de quelle manière elle avait résolu de l'accomplir.

---

---

CHAPITRE V.

---

CORINNE, se croyant atteinte d'une maladie mortelle, souhaitait de laisser à l'Italie, et surtout à lord Nelvil, un dernier adieu qui rappelât le temps où son génie brillait dans tout son éclat. C'est une faiblesse qu'il faut lui pardonner. L'amour et la gloire s'étaient toujours confondus dans son esprit, et jusqu'au moment où son cœur fit le sacrifice de tous ses attachemens de la terre, elle désira que l'ingrat qui l'avait abandonnée sentît encore une fois que c'était à la femme de son temps qui savait le mieux aimer et penser, qu'il avait donné la mort. Corinne n'avait plus la force d'improviser; mais dans la solitude elle composait encore des vers, et depuis l'arrivée d'Oswald elle semblait avoir repris un intérêt plus vif à cette occupation. Peut-être dési-

rait-elle de lui rappeler avant de mourir son talent et ses succès, enfin, tout ce que le malheur et l'amour lui faisaient perdre. Elle choisit donc un jour pour réunir dans une des salles de l'académie de Florence tous ceux qui désiraient entendre ce qu'elle avait écrit. Elle confia son dessein à Lucile, et la pria d'amener son époux. — Je puis vous le demander, lui dit-elle, dans l'état où je suis.

Un trouble affreux saisit Oswald, en apprenant la résolution de Corinne. Lirait-elle ses vers elle-même? Quel sujet voulait-elle traiter? Enfin, il suffisait de la possibilité de la voir pour bouleverser entièrement l'âme d'Oswald. Le matin du jour désigné, l'hiver, qui se fait si rarement sentir en Italie, s'y montra pour un moment comme dans les climats du nord. On entendait un vent horrible siffler dans les maisons. La pluie battait avec violence sur les carreaux des fenêtres, et, par une singularité dont il y a cepen-



dant plus d'exemples en Italie que partout ailleurs, le tonnerre se faisait entendre au milieu du mois de janvier, et mêlait un sentiment de terreur à la tristesse du mauvais temps. Oswald ne prononçait pas un seul mot, mais toutes les sensations extérieures semblaient augmenter le frisson de son âme.

Il arriva dans la salle avec Lucile; une foule immense y était assemblée. A l'extrémité, dans un endroit fort obscur, un fauteuil était préparé, et lord Nelvil entendait dire autour de lui que Corinne devait s'y placer, parce qu'elle était si malade, qu'elle ne pourrait pas réciter elle-même ses vers. Craignant de se montrer, tant elle était changée, elle avait choisi ce moyen pour voir Oswald sans être vue. Dès qu'elle sut qu'il y était, elle alla voilée vers ce fauteuil. Il fallut la soutenir pour qu'elle pût avancer. Sa démarche était chancelante. Elle s'arrêtait de temps en temps pour respirer, et l'on eût dit que ce court espace était un pénible voyage. Ainsi, les der-

niers pas de la vie sont toujours lents et difficiles. Elle s'assit, chercha des yeux à découvrir Oswald, l'aperçut, et, par un mouvement tout à fait involontaire, elle se leva, tendit les bras vers lui, mais retomba l'instant d'après, en détournant son visage, comme Didon lorsqu'elle rencontre Enée dans un monde où les passions humaines ne doivent plus pénétrer. Le prince Castel-Forte retint lord Nelvil, qui, tout à fait hors de lui, voulait se précipiter à ses pieds; il le contint par le respect qu'il devait à Corinne en présence de tant de monde.

Une jeune fille, vêtue de blanc et couronnée de fleurs, parut sur une espèce d'amphithéâtre qu'on avait préparé. C'était elle qui devait chanter les vers de Corinne. Il y avait un contraste touchant entre ce visage si paisible et si doux, ce visage où les peines de la vie n'avaient encore laissé aucune trace, et les paroles qu'elle allait prononcer. Mais ce contraste même avait plu à Corinne. Il répandait quelque chose de serein sur

les pensées trop sombres de son âme abattue. Une musique noble et sensible prépara les auditeurs à l'impression qu'ils allaient recevoir. Le malheureux Oswald ne pouvait détacher ses regards de Corinne, de cette ombre qui lui semblait une apparition cruelle dans une nuit de délire; et ce fut à travers ses sanglots qu'il entendit ce chant du cygne, que la femme envers laquelle il était si coupable lui adressait encore au fond du cœur.

#### DERNIER CHANT DE CORINNE.

« Récevez mon salut solennel, ô mes  
» concitoyens ! Déjà la nuit s'avance à  
» mes regards ; mais le ciel n'est-il pas  
» plus beau pendant la nuit ? Des mil-  
» liers d'étoiles le décorent. Il n'est de  
» jour qu'un désert. Ainsi, les ombres  
» éternelles révèlent d'innombrables  
» pensées que l'éclat de la prospérité  
» faisait oublier. Mais la voix qui pour-  
» rait instruire s'affaiblit par degrés ;  
» l'âme se retire en elle-même, et cher-

» che à rassembler sa dernière chaleur.

» Dès les premiers jours de ma jeunesse, je promis d'honorer ce nom de Romaine qui fait encore tressaillir le cœur. Vous m'avez permis la gloire, oh ! vous, nation libérale, qui ne bannissez point les femmes de son temple, vous qui ne sacrifiez point des talens immortels aux jalousies passagères, vous qui toujours applaudissez à l'essor du génie, ce vainqueur sans vaincus, ce conquérant sans dépouilles, qui puise dans l'éternité pour enrichir le temps.

» Quelle confiance m'inspirait jadis la nature et la vie ! Je croyais que tous les malheurs venaient de ne pas assez penser, de ne pas assez sentir, et que déjà sur la terre on pouvait goûter d'avance la félicité céleste, qui n'est que la durée dans l'enthousiasme, et la constance dans l'amour.

» Non, je ne me repens point de cette exaltation généreuse ; non, ce n'est point elle qui m'a fait verser des pleurs

» dont la poussière qui m'attend est ar-  
» rosée. J'aurais rempli ma destinée,  
» j'aurais été digne des bienfaits du ciel,  
» si j'avais consacré ma lyre retentis-  
» sante à célébrer la bonté divine mani-  
» festée par l'univers.

» Vous ne rejetez point, ô mon Dieu !  
» le tribut des talens. L'hommage de la  
» poésie est religieux, et les aides de la  
» pensée servent à se rapprocher de  
» vous.

» Il n'y a rien d'étroit, rien d'asservi,  
» rien de limité dans la religion. Elle est  
» l'immense, l'infini, l'éternel; et loin  
» que le génie puisse détourner d'elle,  
» l'imagination, dès son premier élan,  
» dépasse les bornes de la vie, et le su-  
» blime en tout genre est un reflet de la  
» Divinité.

» Ah ! si je n'avais aimé qu'elle, si  
» j'avais placé ma tête dans le ciel à l'abri  
» des affections orageuses, je ne serais  
» pas brisée avant le temps; des fantô-  
» mes n'auraient pas pris la place de mes  
» brillantes chimères. Malheureuse !

» mon génie , s'il subsiste encore , se fait  
» sentir seulement par la force de ma  
» douleur ; c'est sous les traits d'une  
» puissance ennemie qu'on peut encore  
» le reconnaître.

» Adieu donc mon pays , adieu donc  
» la contrée où je reçus le jour. Souve-  
» nirs de l'enfance , adieu. Qu'avez-vous  
» à faire avec la mort ? Vous qui dans  
» mes écrits avez trouvé des sentimens  
» qui répondaient à votre âme , oh ! mes  
» amis , dans quelque lieu que vous  
» soyez , adieu. Ce n'est point pour une  
» indigne cause que Corinne a tant souf-  
» fert. Elle n'a pas du moins perdu ses  
» droits à la pitié.

» Belle Italie ! c'est en vain que vous  
» me promettez tous vos charmes , que  
» pourriez-vous pour un cœur délaissé ?  
» Ranimeriez-vous mes souhaits pour  
» accroître mes peines ? Me rappelle-  
» riez-vous le bonheur pour me révolter  
» contre mon sort ?

» C'est avec douceur que je m'y sou-  
» mets. Oh ! vous qui me survivrez ,

» quand le printemps reviendra, souve-  
» nez-vous combien j'aimais sa beauté,  
» que de fois j'ai vanté son air et ses par-  
» fums ! rappelez-vous quelquefois mes  
» vers, mon âme y est empreinte ; mais  
» des mûses fatales, l'amour et le mal-  
» heur ont inspiré mes derniers chants :

» Quand les desseins de la Providence  
» sont accomplis sur nous, une musique  
» intérieure nous prépare à l'arrivée  
» de l'ange de la mort. Il n'a rien d'es-  
» frayant, rien de terrible : il porte des  
» ailes blanches, bien qu'il marche en-  
» touré de la nuit ; mais avant sa venue,  
» mille présages l'annoncent.

» Si le vent murmure, on croit enten-  
» dre sa voix. Quand le jour tombe, il  
» y a de grandes ombres dans la cam-  
» pagne, qui semblent les replis de sa  
» robe traînante. A midi, quand les  
» possesseurs de la vie ne voient qu'un  
» ciel serein, ne sentent qu'un beau so-  
» leil, celui que l'ange de la mort ré-  
» clame aperçoit dans le lointain un

» nuage qui va bientôt couvrir la nature  
» entière à ses yeux.

» Espérance, jeunesse, émotions du  
» cœur, c'en est donc fait. Loin de moi  
» des regrets trompeurs : si j'obtiens en-  
» core quelques larmes, si je me crois  
» encore aimée, c'est parce que je vais  
» disparaître ; mais si je ressaisissais la  
» vie, elle retournerait bientôt contre  
» moi tous ses poignards.

» Et vous, Rome, où mes cendres  
» seront transportées, pardonnez, vous  
» qui avez tant vu mourir, si je rejoins  
» d'un pas tremblant vos ombres illus-  
» tres ; pardonnez-moi de me plaindre.  
» Des sentimens, des pensées peut-être  
» nobles, peut-être fécondes, s'éteignent  
» avec moi, et, de toutes les facultés de  
» l'âme que je tiens de la nature celle  
» de souffrir est la seule que j'aie exer-  
» cée tout entière.

» N'importe, obéissons. Le grand  
» mystère de la mort, quel qu'il soit,  
» doit donner du calme. Vous m'en ré-



» pondez , tombeaux silencieux ! vous  
» m'en répondez , Divinité bienfaisante !  
» J'avais choisi sur la terre , et mon  
» cœur n'a plus d'asile. Vous décidez  
» pour moi : mon sort en vaudra mieux. »

---

Ainsi finit le dernier chant de Corinne. La salle retentit d'un triste et profond murmure d'applaudissemens. Lord Nelvil ne pouvant soutenir la violence de son émotion , perdit entièrement connaissance. Corinne en le voyant dans cet état , voulut aller vers lui ; mais ses forces lui manquèrent au moment où elle essayait de se lever : on la rapporta chez elle ; et depuis ce moment il n'y eut plus d'espoir de la sauver.

Elle fit demander un prêtre respectable en qui elle avait une grande confiance , et s'entretint long temps avec lui. Lucile se rendit auprès d'elle ; la douleur d'Oswald l'avait tellement émue , qu'elle se jeta elle-même aux pieds de sa sœur pour la conjurer de le recevoir.

Corinne s'y refusa, sans qu'aucun ressentiment en fût la cause. — Je lui pardonne, dit-elle, d'avoir déchiré mon cœur ; les hommes ne savent pas le mal qu'ils font, et la société leur persuade que c'est un jeu de remplir une âme de bonheur, et d'y faire ensuite succéder le désespoir. Mais, au moment de mourir, Dieu m'a fait la grâce de retrouver du calme, et je sens que la vue d'Oswald remplirait mon âme de sentimens qui ne s'accordent point avec les angoisses de la mort. La religion seule a des secrets pour ce terrible passage. Je pardonne à celui que j'ai tant aimé, continua-t-elle d'une voix affaiblie, qu'il vive heureux avec vous. Mais quand le temps viendra qu'à son tour il sera prêt à quitter la vie, qu'il se souvienne alors de la pauvre Corinne. Elle veillera sur lui, si Dieu le permet, car on ne cesse point d'aimer, quand ce sentiment est assez fort pour coûter la vie.

Oswald était sur le seuil de la porte, quelquefois voulant entrer malgré la

défense positive de Corinne, quelquefois anéanti par la douleur. Lucile allait de l'un à l'autre : ange de paix entre le désespoir et l'agonie.

Un soir on crut que Corinne était mieux, et Lucile obtint d'Oswald qu'ils iraient ensemble passer quelques instans auprès de leur fille ; ils ne l'avaient pas vue depuis trois jours. Corinne, pendant ce temps, se trouva plus mal et remplit tous les devoirs de sa religion. On assure qu'elle dit au vieillard vénérable qui reçut ses aveux solennels : Mon père, vous connaissez maintenant ma triste destinée, jugez-moi. Je ne me suis jamais vengée du mal qu'on m'a fait ; jamais une douleur vraie ne m'a trouvée insensible ; mes fautes ont été celles des passions, qui n'auraient pas été condamnables en elles-mêmes, si l'orgueil et la faiblesse humaine n'y avaient pas mêlé l'erreur et l'excès. Croyez-vous, ô mon père ! vous que la vie a plus long-temps éprouvé que moi,

croyez-vous que Dieu me pardonnera ? — Oui, ma fille, lui dit le vieillard, je l'espère; votre cœur est-il maintenant tout à lui? — Je le crois, mon père, répondit-elle; écarterez loin de moi ce portrait ( c'était celui d'Oswald ), et mettez sur mon cœur l'image de celui qui descendit sur la terre, non pour la puissance, non pour le génie, mais pour la souffrance et la mort; elles en avaient grand besoin. — Corinne aperçut alors le prince Castel-Forte qui pleurait auprès de son lit. — Mon ami, lui dit-elle, en lui tendant la main, il n'y a que vous près de moi dans ce moment; j'ai vécu pour aimer, et sans vous je mourrais seule. — Et ses larmes coulèrent à ce mot; puis elle dit encore : Au reste, ce moment se passe de secours, nos amis ne peuvent nous suivre que jusqu'au seuil de la vie. Là commencent des pensées dont le trouble et la profondeur ne sauraient se confier.

Elle se fit transporter sur un fauteuil,

près de la fenêtre, pour voir encore le ciel. Lucile revint alors, et le malheureux Oswald ne pouvant plus se contenir, la suivit, et tomba sur ses genoux en approchant de Corinne. Elle voulut lui parler, et n'en eut pas la force. Elle leva ses regards vers le ciel, et vit la lune qui se couvrait du même nuage qu'elle avait fait remarquer à lord Nelvil quand ils s'arrêtèrent sur le bord de la mer en allant à Naples. Alors elle le lui montra, de sa main mourante, et son dernier soupir fit retomber cette main.

Que devint Oswald ? il fut dans un tel égarement, qu'on craignit d'abord pour sa raison et pour sa vie. Il suivit à Rome la pompe funèbre de Corinne. Il s'enferma long-temps à Tivoli, sans vouloir que sa femme ni sa fille l'y accompagnassent. Enfin l'attachement et le devoir le ramenèrent auprès d'elles. Ils retournèrent ensemble en Angleterre. Lord Nelvil donna l'exemple de la vie domestique la plus régulière et la plus

pure. Mais se pardonna-t-il sa conduite passée? Le monde qui l'approuva, le consola-t-il? Se contenta-t-il d'un sort commun; après ce qu'il avait perdu? Je l'ignore, et ne veux, à cet égard, ni le blâmer ni l'absoudre.

FIN DU QUATRIÈME ET DERNIER  
VOLUME.

960.922

---

# TABLE DES LIVRES

## DU QUATRIÈME VOLUME.

---

|                                                        |         |
|--------------------------------------------------------|---------|
| <b>LIVRE XVII.</b> <i>Corinne en Ecosse</i> ,          | page 47 |
| — XVIII. <i>Le séjour à Florence</i> ,                 | 120     |
| — XIX. <i>Le retour d'Oswald en</i><br><i>Italie</i> , | 169     |
| — XX. <i>Conclusion</i> ,                              | 236     |

Fin de la Table du quatrième Volume.

